Clément Vautel

MON CURÉ CHEZ LES RICHES

Le LIVRE de POCHE

Texte intégral

MON CURÉ CHEZ LES RICHES

Né Belge (en 1876, à Tournai), Clément Vaulet dont Vautel constitue l'anagramme acquiert la nationalité française en 1897. L'année précédente, l'amour du journalisme l'a attiré à Paris où il débute au Charivari *; il passe ensuite à* La Liberté, *au* Gil Blas, *à* La Presse, *collabore au* Rire *et à* La Vie illustrée. *En 1908, il devient chroniqueur quotidien au* Matin. *La verve narquoise et le bon sens des* Propos d'un Parisien, *où il commente brièvement le fait du jour, lui valent une grande popularité. Il abandonne cette chronique en 1914 quand il est mobilisé.*
De 1918 à 1940, c'est au Journal *qu'il donne un billet quotidien intitulé* Mon Film, *spirituel commentaire de l'actualité suivi par un nombreux public fervent.*
Esprit, clarté, bon sens se retrouvent chez le romancier. Parmi ses ouvrages, les plus connus sont Mon Curé chez les riches *et* Mon Curé chez les pauvres *qui ont connu une merveilleuse fortune en librairie, à la scène et à l'écran.*
Clément Vautel est mort en décembre 1954.

On ne goûte guère à l'archevêché la verve argotique dont l'abbé Pellegrin a pris le pli dans les tranchées où il a partagé la rude vie des poilus pendant la guerre de 1914-1918. Gustave Cousinet, qui vient d'acheter son château au comte de Sableuse, en juge autrement : ce curé rustique est estimé de tous au pays et peut l'aider à être élu député.
Tout simple qu'il soit, l'abbé Pellegrin n'est pas naïf mais, quoi, l'argent que l'industriel lui remet pour ses pauvres, il en a l'emploi ; quant au reste, il « verra venir ». Ce qui vient ou plutôt revient, c'est le comte de Sableuse et les siens. Faute de pouvoir décider le comte, Cousinet charge sa femme d'enrôler le fils Pierre comme co-listier.
Mme Cousinet, alias Lisette de Lizac ex-vedette du *Casino de Paris,* fait la conquête demandée... mais pour des buts peu en rapport avec la politique. Ils s'enfuient dans la capitale. Un seul moyen d'éviter le scandale : envoyer un messager discret chercher les tourtereaux. Quoi de plus discret qu'un curé ? Voilà l'abbé Pellegrin expédié à Paris en « service commandé ».
Aux purs tout est pur, mais ce n'est pas l'opinion de ses supérieurs et, bien que la mission soit réussie, l'abbé paiera les pots cassés par Lisette et Pierre. Ainsi le veut la cruelle logique d'un milieu d'intrigue et d'argent dont Clément Vautel trace ici une satire célèbre. .

ŒUVRES DE CLÉMENT VAUTEL

CHEZ ALBIN MICHEL

ROMANS

La Réouverture du Paradis terrestre.
Les Folies bourgeoises.
Mademoiselle Sans-Gêne.
Mon Curé chez les Riches.
Mon Curé chez les Pauvres.
Madame ne veut pas d'enfant.
Je suis un affreux bourgeois.
L'Amour à la parisienne.
Les Femmes aux enchères.
La Petite-Fille de Madame Angot.
Le Fou de l'Elysée.
Candide Paturot à la recherche d'un idéal.
Le Grand Schlem et ses As.
M. Jolibois au Paradis.
Les Maris, les Amants et la Femme.

EN COLLABORATION AVEC G. DE LA FOUCHARDIÈRE

Monsieur Mézigue.
Le Bouif chez mon Curé.
La Grande Rafle.

EN COLLABORATION AVEC RAYMOND ESCHOLIER

L'Empereur aux yeux bleus.

« Mon Film ». Souvenirs d'un journaliste.
Le Prince Impérial (Histoire du fils de Napoléon III).

CHEZ D'AUTRES ÉDITEURS

L'Europe du Nord.
La Machine à fabriquer les rêves.
Voyage au pays des Snobs.
Etc.

CLÉMENT VAUTEL

Mon curé chez les riches

ROMAN

TEXTE REVU ET CORRIGÉ
AVEC UNE PRÉFACE DE L'AUTEUR

ALBIN MICHEL

Droits de traduction, reproduction, adaptation théâtrale ou cinématographique réservés pour tous pays.
© *Albin Michel, 1923.*

UNE PRÉFACE VINGT-CINQ ANS APRÈS

Un proverbe dit : « On n'est jamais si bien servi que par soi-même. » Essayons donc d'une auto-préface.

***

A l'occasion de son cinq centième mille — d'ailleurs largement dépassé — et de sa nouvelle présentation, j'ai relu *Mon Curé chez les Riches*. Cela ne m'étant pas arrivé depuis quelque vingt-cinq ans, j'étais devenu un lecteur à peu près neuf, frais ou vierge, comme vous voudrez, de ce roman improvisé en trois mois, aux rares heures de loisir que me laissait un journalisme intensif. Mais le temps ne fait rien à l'affaire...

Quelles ont été mes impressions au cours de ce revenez-y ?

D'abord celle-ci, que j'ai exprimée *in petto :*

« Ça se voit que mon « ouvrage » n'a pas été remis « cent fois sur le métier », que je ne l'ai pas poli sans cesse, ni, par conséquent, repoli ! »

J'aurais dû en rougir, mais on ne rougit jamais quand on est seul. Et puis je me disais : « Bah ! qui a remarqué ces taches, même les plus voyantes ? Pas le public, certes... Laissons donc les choses en l'état, d'autant plus qu'elles y sont depuis un quart de siècle, qu'elles n'ont pas empêché l'éclosion du cinq centième mille et n'empêcheront pas la suite. Sans compter que, bien souvent, quand un théâtre ou un restaurant a été bien restauré, bien remis à neuf, plus personne n'y va. »

N'importe, ma conscience professionnelle a parlé, je l'ai entendue, je dois lui obéir.

C'est fait.

Voici *Mon Curé chez les Riches* revu, corrigé, amélioré — je l'espère — et même augmenté d'une préface.

⁂

Passons à ma deuxième impression : cette histoire n'a pas, me semble-t-il, vieilli, sinon

par quelques détails. Notre nouvel après-guerre, ou notre nouvel « entre-deux-ders-desders », n'est-il pas pareil à l'ancien ? Sauf en ceci que tout y est encore plus décevant, plus inquiétant, plus dégoûtant. Et plus cynique.

⁂

Troisième impression, moins agréable pour l'auteur que la seconde et plus fâcheuse que la première. Il ne s'agit plus maintenant de fautes, somme toute vénielles, en tout cas corrigibles ; il s'agit d'un mal généralisé et sans remède, à moins de tout refaire, ou de tout supprimer. Cela m'a paru bien héroïque ou bien lâche : j'ai préféré une auto-critique avec des sanctions à la clef, sous formes de corrections sévères.

Ce qui me frappe dans mon bouquin, c'est la ligne trop simple, trop rigide de son intrigue, et aussi de ses personnages. Les épisodes sont d'une logique abusive et mes bonshommes ont l'air de « marrons sculptés » marchant avec des allumettes. Si ce sont des « types », ils le sont à l'excès, car il n'y a pas, dans la vie ondoyante et diverse, de types aussi schématiques, c'est-à-dire aussi caricaturaux que ceux-là : personne n'est figé dans le bien ou dans le mal. Jean Hiroux lui-même avait des accès de

bonté et saint Vincent de Paul n'était pas tout le temps une sorte d'ange mortel. Dans ce roman, il n'a pas été suffisamment tenu compte du fait que la vie a horreur de la logique, qu'elle aime le flou, la nuance, l'exception...

« Au moins, me dites-vous peut-être, avez-vous quelque indulgence pour votre curé, bien qu'il soit un type cent pour cent, qu'il bouscule tous les pots de fleurs, et même tout le monde, sans se soucier de qui ou de quoi que ce soit ? »

Justement, je le trouve d'un caractère outré, forcé ; il abuse en mettant ainsi dans tous les plats des pieds chaussés de brodequins à clous ; s'il dit des vérités, il en dit trop, avec trop d'assurance, sans se douter qu'il en est une, de vérité, qui est essentielle dans une société chrétienne, par conséquent civilisée, et que voici admirablement exprimée quoique sans le moindre argot :

Le vrai peut quelquefois n'être pas de saison,
Et c'est avoir grand tort que d'avoir trop [raison.

L'abbé Pellegrin ne pense jamais au sermon sublime, vraiment divin, que le Christ prononça sur la montagne : toutes les paroles en sont mesurées, et elles rassurent, elles con-

solent, elles font fleurir l'espérance, elles promettent le bonheur et la paix.

⁂

Tel qu'il est, « Mon curé » a tout de même plu à bien des clercs et conquis une foule de laïcs : sa paroisse est immense. Que de lecteurs, de lectrices, m'ont écrit ou dit :

« Ah ! quel dommage qu'il n'y ait pas plus de prêtres comme celui-là ! »

L'Église, qui a de l'expérience, n'aime pas les originaux, les excentriques, même pétris des meilleures intentions ; ce n'est pas sans de bons motifs qu'elle se méfie de ce genre de phénomènes.

« Un saint, disait je ne sais plus quel prélat, est à sa place au couvent, pas à la cure. »

Il aurait pu ajouter : « Encore moins à l'évêché ! »

Mon Curé chez les Riches est, incontestablement, un des plus grands succès de librairie contemporains. Ce livre a été traduit en de nombreuses langues, y compris le russe : les camarades de Moscou l'ont publié, lancé et, m'a-t-on dit, copieusement vendu.

L'abbé Pellegrin a été adapté à l'écran plusieurs fois — a paru sur de nombreuses scènes, à Paris, en province et à l'étranger. Son incar-

nation la plus étonnante est celle dont le Lyceum fut le théâtre à Londres : notre bon gros curé était devenu très mince, très élégant, avec un rabat de fine dentelle, de longs cheveux blonds et ondulés, et un gentil visage de tout jeune premier... Ah ! qu'il est large, parfois, le *Channel !*

Pendant l'occupation, *Mon Curé chez les Riches,* mis habilement en pièce par A. de Lorde et Pierre Chaîne, a tourné sans répit, en même temps, dans les deux zones, du côté « sous la botte » par Forval, impresario et curé, du côté « nono » par Bach... Cette pièce, assez différente du roman, a été l'occasion, renouvelée à peu près chaque soir, souvent même deux fois le même soir, sans parler des matinées, de faire entendre *La Madelon...* Chantée par le curé-poilu, en calot et en bandes molletières bleu horizon, cette chanson historique a ainsi retenti dans toute la France : elle était acclamée avec un enthousiasme où il y avait de la mélancolie, de l'amertume, mais aussi de l'espoir...

N'était-ce pas, un peu, de la résistance ?

⁂

Fréquemment on m'a écrit : « Votre curé ? Mais c'est le nôtre ! »

Ne devrais-je pas avouer que « mon curé », en effet, était, avec quelques traits exagérés, avec une ressemblance poussée jusqu'à la charge, le curé de Chamousseau-sur-Douceline, en Auvergne, le curé de Corvilly, en Picardie, le curé de Plouanec, en Bretagne, de Saint-Colombel-les-Nèfles, en Lorraine, de Frontignac-la-Belle-Eglise, en Gascogne, etc. ? Tous les anciens poilus, amis de la bouteille, pleins d'une indulgence joviale, prompts à la réplique salée, tous charitables, tous apparentés au curé de Meudon ou à l'abbé Bridaine... Tous assez semblables au curé de Béranger, qui chantait au dessert :

Le verre en main, gaiement, je me confie
Au Dieu des bonnes gens !

Et pourtant je ne connais, je n'ai connu aucun de ces curés-là, ni des autres. « Mon Curé » a existé, il existe peut-être encore, mais ce n'était pas, ce n'est pas un curé, pas un vicaire, pas un sous-diacre, pas même un de ces pauvres « prêtres habitués » qui disent des messes au rabais pour liquider le stock des fondations auquel ne peut suffire le personnel régulier de la paroisse.

« Mon Curé »... Voici son histoire vraie, telle que je l'ai racontée dans *Mes Souvenirs d'un Journaliste :*

A l'ambulance d'une division marocaine, aux environs de Coxyde, en Flandre belge, il y avait, dans l'équipe d'infirmiers improvisés placée sous mes ordres, un « deuxième classe » — territorial comme moi — très déluré, plein de bonne humeur, un tantinet porté sur le « pinard » et qui s'exprimait le plus souvent en termes fort peu académiques. Un jour, je le questionnai :

« Que faisiez-vous dans le civil ? (Jamais je n'ai tutoyé un soldat et n'aurais d'ailleurs permis à qui que ce fût, sinon à un égal, de me tutoyer alors que j'étais soldat. Même réciproque, le tutoiement entre hommes — sauf dans les relations familiales — m'a toujours choqué. Il faut, me semble-t-il, laisser ça aux potaches, aux bagnards, aux parlementaires. Et aux poètes quand ils s'adressent aux rois ou à Dieu.)

— On ne vous l'a donc pas dit, mon lieutenant ?

— Non, puisque je vous le demande.

— J'étais, et suis encore, père rédemptoriste.

— Pas possible !

— Pourquoi ?

— Parce que vous avez parfois de ces expressions...

— Etant soldat, vivant au milieu des soldats, je parle comme eux. »

Et, avec un sourire :

« Il y a pourtant pas mal de choses que je ne dis pas... Sans parler de celles que je fais semblant de ne pas comprendre, de ne pas entendre.

— Les Rédemptoristes portent, n'est-ce pas, sur la poitrine, un crucifix de cuivre glissé et maintenu entre deux boutons de leur soutane ?

— C'est cela... On ne les voit plus guère en France depuis la loi de séparation.

— N'est-ce pas un ordre prêcheur ?

— Oui, nous sommes mobilisés pour les missions. Nous allons semer le bon grain un peu partout. Ça germe ou ça ne germe pas.

— Vous avez fait beaucoup de sermons ?

— Des masses.

— Où donc, par exemple ?

— Oh ! moi, je ne compte pas parmi les as. Les cathédrales, les basiliques, les églises des grandes villes, ça n'est pas mon rayon. Chez nous, on est employé selon ses moyens. Alors, sachant ce que je suis capable de faire, mon supérieur me désigne pour aller prêcher...

— Vous pourriez dire : « Pour aller vendre ma salade. »

— Non, mon lieutenant, pas à ce point-là... enfin, pour aller prêcher dans les villages et les plus petits... Leurs noms ne vous diraient rien. J'aime mieux ça. Je suis un paysan, moi aussi... Après tout, Notre Seigneur et ses apôtres n'étaient pas des prédicateurs à la mode. A qui ont-ils parlé ? Au populo... Je veux dire au peuple... »

Comme j'écoutais ce bonhomme — je le vois encore avec son uniforme déteint, pas très propre, son calot sur l'oreille, ses bandes molletières effilochées et son large visage qu'une barbe drue n'empêchait pas d'avoir une expression enfantine — une idée me vint.

« Je vais, lui dis-je, vous demander quelque chose... Faites-nous donc un sermon à la messe de dimanche prochain.

— C'est que, je vous le répète, je n'ai rien d'une vedette de Notre-Dame ou de la Madeleine.

— Tant mieux, vous direz ce que vous voudrez, comme vous voudrez.

— Comme je pourrai.

— Ce sera, j'en suis sûr, très bien. »

Et ce fut admirable. Sous la tente tortoise qui, le dimanche, était transformée en chapelle, les blessés et les malades en instance d'évacuation — plusieurs étaient étendus sur des brancards —, le personnel non retenu ailleurs par le service assistèrent à la messe que célébrait le père rédemptoriste avec, comme « enfant de chœur », un territorial à cheveux gris. Au moment du prône, l'officiant — qui n'avait pas eu de chasuble à enlever, sa « tenue de messe », par-dessus l'uniforme, se réduisant à l'étole et au manipule — se tourna vers nous, fit un pas en avant, un signe de croix, prononça les paroles rituelles : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit », puis : « Mes frères »... Mes frères ! Et le médecin-chef, qui était là, au premier rang, avait quatre galons ! Mais à l'église, — nous y étions sous cette toile que secouait le vent de la mer du Nord, — le prêtre qui est à l'autel ou qui parle au nom de Dieu est le premier de tous. Et là, du moins, la fraternité règne, — ou devrait régner.

Sans aucune citation préalable, d'une voix d'abord assourdie, puis plus sonore, plus large, parfois avec des accentuations paysannes et aussi des mots empruntés au vocabulaire « poilu », le prédicateur commenta sur un ton tour à tour familier et grave, jovial et pathétique, le texte de l'Evangile du jour. C'était la parabole du pauvre homme dépouillé, blessé par des voleurs, abandonné sur le bord de la route — les passants insensibles ne s'arrêtent pas — et enfin secouru par un Samaritain : rien de plus indiqué, n'est-ce pas, dans une ambulance !

Le moine-soldat, entraîné par son sujet, fit avec ironie, avec colère, avec pitié, le procès de notre fausse civilisation, qui n'est chrétienne que de nom, où il y a tant de pauvres diables — blessés de la guerre, blessés de la paix, blessés au corps, blessés à l'âme — et si peu de bons Samaritains. Sans doute, ce n'était pas très ingénieux, très littéraire, mais l'effet produit sur nous par ces paroles qui, venant du cœur, allaient aux cœurs, fut poignant. « Voilà, pensais-je, la véritable éloquence religieuse, simple et directe comme l'Évangile. Le Christ n'a jamais rien dit qui ne pût être compris par tout le monde. »

Le même jour, comme je passais, à l'heure de la soupe, auprès

d'une tente qui servait de réfectoire, j'entendis une voix sonore, musicale, qui chantait *La Madelon*. Je glissai un regard dans une ouverture de la toile et j'aperçus notre « Lacordaire » qui, debout et un quart à la main, lançait le joyeux refrain :

Quand Madelon vient nous servir à boire...

Quelques heures plus tard, rencontrant le soldat-rédemptoriste, je lui dis :

« Ah ! c'est ainsi que vous passez de l'éloquence sacrée à la chanson profane !

— Il le fallait : quand les camarades m'ont retrouvé après la messe, je me suis aperçu qu'ils ne me traitaient pas comme d'habitude. Ils me prenaient trop au sérieux... Non, sans blague ? Alors, à la soupe, pour les remettre en train, je leur ai poussé *La Madelon*.

— Ce n'est pas un cantique.

— Si, depuis que tant de pauvres bougres l'ont chantée avant de mourir. »

Puis :

« Sans compter que la Madelon, c'est une bonne Samaritaine... Et celle-là verse du pinard aux poilus, tandis que l'autre, celle de l'Evangile, n'a fait boire que de la flotte à Notre Seigneur ! »

La « grande guerre » — on a vu mieux depuis — était finie depuis plusieurs années, quand me revint le souvenir du père rédemptoriste à l'air « dessalé », à l'éloquence évangéliquement populaire.

« Voilà, me dis-je, un type de la guerre qui a son originalité : il pourrait donner quelque chose dans un roman. Mais que tirer d'un congréganiste qui, démobilisé, a dû rentrer dans son couvent et n'en sort que pour aller prêcher des missions ? Un curé, un bon curé de campagne ferait mieux mon affaire... Il serait à la fois ingénu et finaud, parlerait « poilu », aurait des aventures dans la société d'après-

guerre où ne lui manqueraient pas les occasions de dire gaiement et crûment toutes sortes de vérités : l'abbé Sancho Pança, avec du donquichottisme dans son bon sens à la fois cordial et justicier. »

Ainsi naquit ce personnage reconnu par tant de gens et que j'ai pourtant inventé... En est-il moins « vrai » pour cela ?

⁂

Et maintenant voici la question que je me suis posée après avoir relu *Mon Curé chez les Riches :*

« Comment expliquer le succès de ce roman — sans parler de la pièce et des films qu'il a inspirés — de ce bouquin dont la critique n'a pas dit un mot et pour lequel aucun lancement n'a été organisé, de ce livre qui, avec sa suite, *Mon Curé chez les Pauvres,* totalise — sans compter les traductions — plus d'un million d'exemplaires en français ? »

J'en ai été stupéfait le premier et je le serais encore si on ne s'habituait assez facilement au succès. A la condition pourtant — n'est-ce pas ? — que ce succès ne soit pas celui des autres.

Un « esprit bienveillant » — on en rencontre aussi — m'a proposé diverses explications de cette réussite si extraordinaire :

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — C'est que votre curé engueule les enrichis de la guerre et même ceux de la paix. Le public aime ça !

MOI. — Pas au point de faire monter le tirage à de telles altitudes.

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — Votre curé est un brave homme et un prêtre impeccable. Un mauvais prêtre n'a jamais conquis les foules, fussent-elles composées de mécréants.

MOI. — Aucune histoire de bon prêtre — même celle de l'abbé Constantin — n'a obtenu ce succès-là, mettons pour ne vexer personne, ce succès matériel.

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — L'argot de votre curé fait rire, automatiquement.

MOI. — Au théâtre, oui, mais à la lecture, il ne peut produire le même effet tout au long de trois cents pages.

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — N'oubliez pas quelques épisodes un peu et même très lestes...

MOI. — Qu'est-ce que c'est que ça, comparé aux gravelures de la littérature la plus... littéraire ? Je crois d'ailleurs — les exceptions confirmant la règle — que les romans à grand succès sont honnêtes.

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — Et finissent bien.

MOI. — Justement, *Mon Curé chez les Riches* — je ne parle pas de la pièce — finit plutôt mal.

L'ESPRIT BIENVEILLANT. — Vous avez eu pour vous les circonstances, l'à-propos, le hasard peut-être... Sait-on pourquoi, exactement, ceci a du succès et cela n'en a pas ?

MOI. — Exactement, non, mais il y a l'approximation, la probabilité. N'importe, ceci n'expliquerait pas suffisamment cela.

Alors ? Alors je me suis fait ces réflexions :

Ne faut-il pas voir, en ce succès exagéré, extravagant — tout, à notre époque, est exagération, extravagance — un des multiples « signes » de la renaissance du christianisme social ? L'abbé Pellegrin, qui parle au peuple son langage, n'a-t-il pas été, à sa façon, un des nombreux précurseurs du retour — le grand retour — à la morale simple, directe, « démocratique », de l'Evangile ? L'Eglise a toujours été « sociale » certes, mais elle l'est aujourd'hui plus que jamais, et avec une ardeur, une hardiesse sans précédent : c'est une manière de révolution... Aussi voyons-nous se répandre partout ce christianisme qui, sans oublier la parole divine : « Mon royaume n'est pas de ce monde », veut tout de même qu'en attendant le paradis d'en haut, nous retrouvions un peu du paradis d'en bas, si bêtement perdu. L'Eglise chrétienne a des raisons d'autant plus pressantes de manœuvrer ainsi qu'une autre mystique, une autre Eglise, une autre religion

— elle a aussi son évangile, son Vatican et même son pape — promet, elle, un paradis sur la terre et pour tout de suite. Au choix, je préférerais l'autre, l'ancien, celui du curé de Sableuse.

Mais n'est-ce pas abuser que de soulever de si vastes questions à propos d'un petit « roman gai » ? Pas si gai que ça, peut-être, au fond...

⁂

Telle est ma préface ? Me suis-je trop bien servi ?

C. V.

I

NOIR, VIOLET, ROUGE

« Qui annoncerai-je à Monseigneur ?

— Vous direz que c'est l'abbé Pellegrin, curé de Sableuse... Je suis convoqué. »

Le vieux valet de chambre, à mine circonspecte, s'inclina, puis, d'un pas glissant, il se dirigea vers une portière de peluche élimée qu'il écarta et derrière laquelle il disparut comme une ombre.

Resté seul dans la vaste antichambre que décoraient quelques copies de célèbres tableaux religieux, l'abbé Pellegrin s'était assis, son parapluie à la main, sur une dure banquette... Le curé de Sableuse était très ému : pourquoi Mgr Sibuë, évêque *in partibus* de

Césarée, coadjuteur du cardinal-archevêque de Merville, l'avait-il convoqué, toutes affaires cessantes ?

Ce prélat qui, pratiquement, exerçait le pouvoir à la place de Son Eminence vieillie et fatiguée, passait pour manquer totalement de douceur évangélique : en quelques mois, il s'était affirmé comme un chef exigeant et sévère, et déjà quelques prêtres avaient encouru, pour des vétilles, sa disgrâce redoutable.

Le curé de Sableuse, le cœur battant, se demandait en quoi il avait pu déplaire à Monseigneur... Ne remplissait-il pas dignement les devoirs de son sacerdoce ? Avait-il commis quelque faute dans ses rapports avec l'autorité laïque ? Les quêtes au bénéfice des œuvres patronnées par l'archevêché n'étaient-elles pas assez fructueuses ? L'abbé Pellegrin cherchait sans trouver... Perplexe, il haussa les épaules et, à mi-voix, il murmura :

« Bah ! Nous allons bien voir... Faut pas s'en faire ! »

A ce moment, la portière se souleva et un abbé très élégant parut...

« Ce cher Pellegrin ! s'exclama-t-il en se dirigeant, la main tendue, vers le curé de Sableuse.

— Tiens, ce vieux Lanthier ! »

Les deux prêtres échangèrent un cordial shake-hand.

« Vous êtes donc à l'archevêché ? questionna l'abbé Pellegrin.

— Mais oui, depuis quelques jours... Je suis le secrétaire de Mgr Sibuë.

— C'est le filon ! »

L'abbé Lanthier fronça légèrement les sourcils et un sourire forcé passa sur ses lèvres minces.

« Que voulez-vous, répliqua-t-il d'une voix sèche, je peux rendre ici plus de services que dans une paroisse...

— Bien sûr, dit l'abbé Pellegrin avec bonne humeur. Et puis, ici, c'est plus intéressant... Du moins, quand on se place à un certain point de vue. Un bon cantonnement, pas trop de boulot, l'existence pépère, quoi ! »

Ces propos parurent déplaire grandement au secrétaire de Mgr Sibuë. Il répondit avec froideur :

« On voit bien que vous n'avez jamais occupé un tel poste...

— Ma foi non... Moi, au lieu de griffetonner dans les bureaux du chef d'état-major, enfin du coadjuteur, je baptise, je distribue le Bon Dieu, je marie, je confesse, j'enterre... Je suis au front, quoi ! »

L'abbé Lanthier fit, cette fois, une franche grimace... Alors, le curé de Sableuse comprit qu'il gaffait. Il se rappela, tout à coup, que

ce prêtre, cependant plus jeune et aussi robuste que lui, n'avait été mobilisé que pendant quelques semaines, comme infirmier du service auxiliaire, dans la ville même où il habitait. Et il se reprocha de l'avoir offensé.

« Je blague un peu, reprit-il en rougissant... Vous ne m'en voulez pas, mon cher ?

— Vous en vouloir ? articula l'abbé Lanthier d'une voix à peine adoucie. Et pourquoi donc ? Je suis, je vous l'ai dit, ravi de vous revoir... C'est la première fois depuis l'armistice. Mais nous nous sommes rencontrés lors d'une de vos permissions... Au fait, j'y pense, il faut que je vous félicite : vous vous êtes très bien conduit.

— Oh ! je n'en ai pas fait plus que les camarades... Plutôt même un peu moins. J'étais brancardier... Brancardier régimentaire, faut pas confondre.

— Vous avez été blessé ?

— Si peu ! Ce n'est vraiment pas la peine d'en parler.

— Et vous avez *ça*... »

De son index à l'ongle poli, l'abbé Lanthier montra le ruban déteint de la croix de guerre que portait le curé de Sableuse...

« Bah !... répliqua celui-ci, il y en a tant qui l'ont ! Vraiment, c'est sans importance... »

L'abbé Lanthier sourit, mais cette fois avec plus de bonne grâce.

L'abbé Pellegrin crut que le secrétaire de Monseigneur avait déjà oublié ses plaisanteries d'ailleurs innocentes et dit :

« Mais ce n'est pas tout ça... Je suis venu pour voir Mgr Sibuë.

— Monseigneur va vous recevoir. En ce moment, il est en conférence avec ces messieurs du comité de la Ligue des bons Français.

— Vous savez que je suis convoqué ?

— C'est moi qui vous ai envoyé la lettre...

— Vous pourriez peut-être me tuyauter.

— Comment dites-vous ?

— Me renseigner... Qu'est-ce qu'il me veut, le coadjuteur ? »

Le secrétaire lança au curé de Sableuse un regard dur et froid comme une lame et répondit :

« Je devrais me taire, mais, n'est-ce pas, entre vieux amis... Eh bien, Monseigneur trouve que vous oubliez trop souvent le caractère dont vous êtes revêtu, que vous manquez de tenue...

— Moi ?... s'écria Pellegrin en pâlissant. Mais ce n'est pas sérieux ! Voyons, mon vieux, il est impossible que... »

Le vieux valet de chambre avait soulevé la portière et prononçait :

« Monsieur le curé veut-il me suivre ?...

— Vous allez être renseigné, dit l'abbé Lanthier d'un ton mielleux. Je vous en prie, calmez-vous : Monseigneur, que je connais bien, est moins sévère qu'on ne le dit... Ayez confiance en sa bonté toute paternelle ! »

Mais le curé de Sableuse, qui du blanc avait passé au cramoisi, bougonnait, indigné :

« Par exemple !... Elle est raide, celle-là ! Manquer de tenue... Non mais, des fois ! »

Se dressant d'un air décidé, son parapluie à la main, il se dirigea vers la double porte qui s'entrouvrait entre deux tapisseries. Sur les dalles de marbre, ses brodequins à clous faisaient un bruit crissant qui étonna et même agaça l'élégant abbé chaussé, lui, de fins souliers à boucles d'argent.

Mgr Sibuë attendait le curé dans son cabinet, pièce étroite et sombre qu'encombrait une table couverte de paperasses. Aux murs, une vue de la basilique de Lourdes et un christ d'ivoire... L'évêque *in partibus*, vêtu d'une soutane aux boutons violets, se tenait debout pour accueillir son visiteur : il le laissa s'agenouiller pour baiser l'anneau qu'il lui tendait majestueusement, puis, prenant place lui-même dans un fauteuil, il l'invita à s'asseoir, en pleine lumière, sur une chaise de bois sculpté, au dossier droit.

« Votre Grandeur m'a fait appeler, dit le prê-

tre qui, maintenant, avait perdu toute assurance...

— Oui, monsieur le curé, et voici pourquoi. »

L'évêque de Césarée remonta sur son nez long et pointu des lunettes à monture d'acier et observa pendant un instant l'abbé Pellegrin dont l'inquiétude devenait de l'anxiété.

Le coadjuteur reprit d'une voix lente qui appuyait sur certains mots :

« Vous êtes, je le sais, un prêtre vertueux, attaché à ses devoirs sacerdotaux et, certes, au point de vue religieux, je n'ai que des éloges à vous faire. Mais... il y a un « mais », monsieur le curé, et c'est ce qui m'oblige, à mon grand regret, à vous faire quelques observations d'un ordre assez délicat.

— Ma conduite est irréprochable, affirma l'abbé Pellegrin.

— Sans contredit, aussi ne s'agit-il pas de votre conduite ; il s'agit de votre façon de vous tenir, de vous exprimer... La guerre vous a changé, comme elle a changé beaucoup d'autres prêtres qui furent mobilisés. Les uns sont revenus avec des idées nouvelles, assez peu louables, voire dangereuses, comme il en est presque toujours des idées nouvelles ; les autres... Mais parlons de vous, monsieur le curé : chez vous, la guerre a laissé — je dois le constater — un goût déplorable pour cette vulga-

rité que nous tolérions et même que certains aimaient chez le troupier. Oui, vous affectez je ne sais quelle rondeur populaire, je dirai même populacière, vous employez des expressions qui, Dieu me pardonne, sont du véritable argot... Passe encore qu'au front — puisque vous y êtes allé — vous vous soyez abandonné à de telles intempérances de langage, bien que vous eussiez pu, j'imagine, vous défendre contre cette contagion... Mais après avoir repris votre soutane, vous deviez renoncer à ces allures, à ce vocabulaire et redevenir le prêtre discret, modeste, réservé que vous étiez avant la guerre. J'ai horreur des prêtres pittoresques, des originaux, des types... Le prestige de l'Eglise en est compromis. Aussi, j'entends que mon clergé soit correct... La correction doit être une des premières vertus de ceux qui remplissent notre saint ministère. Je regrette d'avoir à vous le rappeler et j'espère qu'il me suffira de vous avoir averti pour que vous vous comportiez désormais d'une façon plus digne, plus décente... »

Une ombre passa sur le front du curé de Sableuse qui répondit, avec un tremblement dans la voix :

« Monseigneur, je ne croyais pas avoir démérité à ce point. Votre Grandeur m'en fait tout un plat ! »

Ces mots firent sursauter le coadjuteur qui s'exclama :

« Encore une de ces expressions qui seraient à peine excusables sur les lèvres d'un laïc et qui choquent sur celles d'un ecclésiastique !

— Elle m'est venue tout naturellement...

— C'est donc encore plus grave que je ne le craignais. Voyons, monsieur le curé, vous vous croyez donc toujours aux armées, parmi ces gens mal élevés, ces...

— C'étaient des types épatants, Monseigneur, des espèces de saints !

— Soit, fit l'évêque avec impatience, mais ces « types épatants », comme vous dites, ne sont pas des modèles qui puissent être proposés aux membres du clergé. Vous voudrez bien, je l'espère, le reconnaître... Vous êtes démobilisé depuis longtemps : la guerre est finie, bien finie. Ah ! cette guerre, quel triste héritage elle nous aura laissé ! Que de prêtres elle a gâtés ! Je souffre en y pensant... »

Mgr Sibuë remit une fois de plus ses lunettes d'aplomb, attendant le *mea culpa* et la promesse de s'amender du pauvre curé. Mais celui-ci ne paraissait pas disposé à se frapper la poitrine en s'accusant. Au contraire, la tête haute, le regard brillant, il répliqua :

« Je crois, Monseigneur, que la guerre a amélioré les bons et rendu pires les mauvais,

qu'il s'agisse des clercs ou des laïcs. Sans me départir de l'humilité qui me convient, j'ose prétendre que les années vécues au front, au milieu des poilus, m'ont plus amendé que ne l'eût fait toute une vie écoulée dans la paix de la sacristie et du presbytère... J'ai passé quatre ans au milieu des martyrs : n'est-ce pas la meilleure école pour nous, je vous le demande très respectueusement, Monseigneur ? »

Interloqué, le coadjuteur resta un instant silencieux, puis :

« Ce n'est pas une raison pour fumer la pipe, comme vous le faites, en public.

— Je promets à Votre Grandeur de m'en abstenir désormais. D'autant plus que je n'ai pas beaucoup de tabac !

— S'il n'y avait que votre pipe ! »

Mgr Sibuë ouvrit un dossier et, d'un air scandalisé, continua :

« J'ai là quelques documents... Ainsi, le lundi de Pâques, après le salut, vous avez réuni dans la salle du patronage quelques-uns de vos paroissiens et vous leur avez chanté vous-même, en vous accompagnant sur l'harmonium, une chanson... Ah ! monsieur le curé !... une chanson épouvantable !

— J'ai chanté *La Madelon*, avoua l'abbé Pellegrin.

— C'est indigne... Vous, un prêtre !

— Ce sont mes camarades du front qui m'en ont prié... J'ai une assez bonne voix et puis, cela leur faisait tant de plaisir !

— *La Madelon !* répéta Mgr Sibuë, suffoqué.

— Mais, Monseigneur, c'est une chanson très honnête... Et puis, elle a été chantée si souvent par des gens qui allaient mourir ! Vrai, ces couplets-là ne peuvent pas déplaire au Bon Dieu !

— Le Bon Dieu ! reprit le coadjuteur... Précisément, je trouve que vous lui attribuez des opinions un peu hardies. Vous parlez de lui en termes inadmissibles. Par exemple, au cours de votre sermon de dimanche dernier sur la nécessité de la prière, n'avez-vous pas lancé, du haut de la chaire : « Il ne s'agit pas « de débiter des *pater* et des *ave*, d'ânonner des « litanies tout en ayant la tête ailleurs... Il faut « prier avec son cœur, il faut s'adresser au Très- « Haut comme un soldat s'adresse à son géné- « ral. Quand on parle à son général, ce n'est « pas pour lui dire n'importe quoi, en pensant « à autre chose. Le général n'a pas le temps « d'écouter les bavards... Le Seigneur non plus. « Des prières comme celles que vous marmon- « nez sans même chercher à les comprendre, « eh bien, voulez-vous que je vous dise, mes « frères, le Bon Dieu... »

Ici, le coadjuteur s'interrompit avec une mine horrifiée, leva les yeux et les bras, puis :

« Ma bouche se refuse à prononcer ces mots affreux, ces mots sacrilèges... »

Alors le curé de Sableuse, très calme :

« Ben quoi, Monseigneur, j'ai dit : « Des « prières comme ça, mes frères, le Bon Dieu « s'en fout ! »

— Oh ! »

Mgr Sibuë s'était dressé, frémissant d'indignation. Jusque-là, il s'était contenu, à grand-peine, il est vrai, mais cette fois, c'en était trop.

« De telles paroles, s'écria-t-il d'une voix sifflante, sont blasphématoires... Vous outragez la majesté divine !

— Dieu ne se frappe pas pour si peu.

— Vous avez perdu le respect de Celui que vous servez !

— Non, Monseigneur, je l'aime de tout mon cœur et je ne crois pas l'avoir offensé en disant un peu rudement leur fait aux fabricants de prières en série... Peut-être même écoute-t-il avec plus de plaisir *La Madelon* chantée par des soldats qui ont fait le sacrifice de leur vie pour défendre leur pays, que les cantiques glapis par des bigots qui ne risqueraient pas un cheveu de leur tête pour défendre leur religion. »

Le curé de Sableuse s'était agenouillé devant le Christ pour lui adresser une fervente prière. Mais l'évêque de Césarée ne lui en laissa pas le temps...

« Allez-vous-en, lui lança-t-il avec une colère déchaînée qui rendait plus pâle encore son visage maigre, allez-vous-en !... Vous êtes pire que je ne croyais ! »

Le curé de Sableuse se releva et revint vers l'évêque devant lequel, prêt à s'humilier, il voulut aussi plier le genou.

« Non, non, sortez d'ici... Je ne veux plus vous voir ! »

Comme l'abbé Pellegrin se dirigeait, d'un pas hésitant, vers la porte, le prélat ajouta :

« Je vais parler de vous à Son Eminence... Vous ne tarderez pas à avoir de mes nouvelles ! »

Le pauvre curé, désolé, retraversa l'antichambre où l'attendait l'abbé Lanthier.

« Eh bien ? » lui demanda celui avec un sourire qu'il crut devoir remplacer aussitôt par une mine apitoyée.

Il n'en fallut pas plus pour que le curé de Sableuse se retrouvât d'aplomb.

« Rien, répondit-il en haussant les épaules... Une simple averse ! Heureusement, j'avais apporté mon riflard ! »

Et, faisant grand bruit avec ses souliers à clous, il sortit de l'archevêché.

Mgr Sibuë s'était précipité chez le cardinal Arnauld de Blandignière qu'il trouva assis, comme d'habitude, dans un large fauteuil

Louis XIII, devant sa cheminée où rougeoyait un assez maigre feu de bois. Son Eminence était vêtue d'une soutane noire, comme le plus modeste abbé : seule, une calotte écarlate indiquait son rang de prince de l'Eglise. Dans le vaste cabinet aux murs lambrissés d'anciennes boiseries, elle passait chaque jour de longues heures à compléter son *Histoire des Gaules chrétiennes,* — mais le plus souvent, disaient les mauvaises langues, elle somnolait. Le cardinal de Blandignière, membre de l'Académie française, avait gardé une grande réputation d'érudition et d'éloquence, encore que, depuis quelques années, il se fût effacé. On prétendait que l'âge — plus de quatre-vingts ans — éteignait cette ardeur jadis si combative, cette intelligence si haute que tous, même les plus obstinés adversaires de l'Eglise, avaient admirée... Depuis quelques mois, un coadjuteur avait été donné — imposé, affirmaient les renseignés — à l'illustre cardinal qui ne vivait plus que dans le passé, laissant à Mgr Sibuë le soin de veiller aux intérêts spirituels et temporels de l'archidiocèse.

« Eminence, dit l'évêque de Césarée en s'avançant vers le vieillard qui avait paru inquiet en le voyant entrer, Eminence, je vais prendre une mesure rigoureuse contre un de nos prêtres... Il le faut, je n'ai que trop tardé. »

Comme le cardinal ne répondait pas, le coadjuteur continua :

« Il s'agit de l'abbé Pellegrin, curé de Sableuse... J'ai déjà parlé de cette affaire à Votre Eminence. J'estime qu'il est temps de sévir. »

Le cardinal, d'une voix menue, comme lointaine, demanda :

« Pourquoi ? Qu'a-t-il fait ?

— Il détonne de plus en plus dans notre clergé par son allure excentrique, son langage grossier, son manque absolu de mesure, de décence, de dignité... J'espère qu'une leçon sévère le décidera à s'amender. »

Après un long silence, le cardinal questionna :

« N'est-ce pas ce prêtre qui est décoré de la croix de guerre ?

— Oui, Eminence...

— Et qui prononce des sermons d'une éloquence si colorée, si vivante ?

— C'est lui qui se livre en chaire à des excentricités oratoires et répétées dont...

— Sa conduite n'est-elle pas celle d'un bon curé, attaché à ses devoirs sacerdotaux ?

— Eminence, c'est moins le prêtre que je blâme, que l'homme.

— Pardon, cher ami, si l'abbé Pellegrin est un bon prêtre, il est aussi un brave homme. Voyons, que lui reprochez-vous ? Une sorte d'originalité extérieure et un langage qui n'est

pas toujours d'une élégance très académique ? C'est là peu de chose, me semble-t-il.

— L'abbé Pellegrin se complaît dans sa vulgarité... »

Le cardinal eut un furtif sourire et, haussant imperceptiblement les épaules, répliqua :

« Je ne connais guère ce prêtre, et je pense qu'il ne faut pas le juger si... sommairement. Qui sait, d'ailleurs, si le défaut que vous lui reprochez ne sert pas, en fin de cause, les intérêts de la religion ?... S'il me souvient bien, Sableuse est un village où les ouvriers sont nombreux : des fabriques de papier s'y sont installées depuis quelques années. Dans ce milieu, un curé élégant, au langage choisi, ne réussirait probablement pas... Trop souvent, mon cher évêque, nous avons envoyé dans nos paroisses populaires des prêtres trop raffinés, trop mondains qui, malgré la meilleure volonté du monde, n'arrivaient pas à obtenir la sympathie, la confiance des braves gens plutôt frustes auxquels ils devaient expliquer l'Evangile et enseigner la morale chrétienne... Un curé au langage un peu vert, à la cordialité naïve et franche peut faire quelque bien à Sableuse : un abbé de salons risquerait d'y faire beaucoup de mal. »

Mgr Sibuë objecta :

« Sans doute, mais l'abbé Pellegrin exagère...

— Je me suis demandé souvent si l'Eglise ne devait pas regretter les prédicateurs d'autrefois, ces hommes simples et rudes qui parlaient au peuple comme il faut lui parler... Nous serions sans doute scandalisés — et pourtant... — si nous pouvions les entendre démontrer les vérités éternelles avec la verve et le vocabulaire de leur temps. Ah ! ceux-là ne récitaient pas de froides homélies où la rhétorique remplace l'inspiration et peut-être la foi, et ils savaient tour à tour faire rire et trembler. Oui, cette éloquence-là, aujourd'hui perdue, allait au cœur de la foule : nos prédicateurs sont de savants avocats, ils plaident la cause de Dieu comme un procès d'affaires. Leurs dissertations ne sont pas, me semble-t-il, dans la vraie tradition de l'éloquence religieuse. Les moines du Moyen Age raisonnaient moins savamment, mais ils savaient trouver le chemin des cœurs et, par conséquent, des âmes...

Le vieux cardinal se tut un instant, puis :

« Ne croyez-vous pas, mon cher Sibuë, que Jésus parlait au peuple avec une verdeur d'expression que l'on retrouve, d'ailleurs, dans certains passages de l'Evangile ? Ne pensez-vous pas qu'il a prononcé quelques gros mots en chassant les marchands du temple ? Ses apôtres, en tout cas, parlaient en hommes simples qu'ils étaient... Peut-être même étaient-ils assez

vulgaires — mais oui ! — ces paysans, ces pêcheurs, ces pauvres de Galilée. Ils ne s'adressaient pas aux docteurs, aux pharisiens, aux gens du monde : vêtus d'étoffes grossières, couverts de la poussière des routes, ils devaient, comme leur divin Maître, s'arrêter aux carrefours et parler avec une éloquence toute populaire... A Rome, saint Pierre et saint Paul ne convertirent pas les plébéiens, les esclaves en leur récitant des phrases apprêtées de rhéteurs : sans doute, l'Esprit-Saint n'oublia pas, le jour où parurent au-dessus de leurs têtes des langues de feu, de leur donner aussi la connaissance des patois rustiques et des argots citadins. »

Le cardinal observait d'un regard ironique Mgr Sibuë qui paraissait scandalisé.

« Il est probable, reprit-il, qu'à Rome, la bonne parole fut prêchée tout d'abord dans le latin des faubourgs, c'est-à-dire en argot... Eh oui, mon cher ami, en argot ! Ce pauvre curé de Sableuse n'est donc pas tellement blâmable.

— On voit bien que Votre Eminence ne l'a jamais entendu. Moi, j'ai des rapports écrits et verbaux.

— C'est peut-être insuffisant. En tout cas, avant de prendre un parti, je voudrais entendre ce terrible homme.

— Je vais le faire comparaître devant Votre Eminence : elle sera bientôt édifiée.

— Non, cette épreuve ne serait pas décisive... J'ai trouvé mieux ! »

Le cardinal se frotta les mains d'un air réjoui et, comme s'il eût dit la chose la plus naturelle du monde, prononça d'une voix tranquille :

« Voulez-vous, mon cher ami, inviter l'abbé Pellegrin à prononcer un sermon dimanche prochain à la cathédrale ? »

Le coadjuteur sursauta :

« Je dois avoir mal compris Votre Eminence, articula-t-il avec peine. L'abbé Pellegrin prêcherait à la cathédrale ?

— Mais oui... Pourquoi pas ? N'est-ce pas la meilleure façon de nous rendre compte ?

— Tout de même...

— Monsieur mon coadjuteur, avisez-le, je vous prie... dès aujourd'hui. Ah ! j'oubliais... A la grand-messe ! »

Le cardinal Arnaud de Blandignière avait pris un ton décidé, impérieux... Et comme son interlocuteur esquissait un geste de protestation, le vieillard se redressa dans son fauteuil et dit :

« Je le veux ! »

Pâle de colère, Mgr Sibuë s'inclina et se retira sans ajouter un mot.

II

UNE CARTE DE VISITE

En sortant de l'archevêché, l'abbé Pellegrin se rendit à l'auberge où l'attendait, pour le ramener en automobile à Sableuse, son ami le docteur Profilex.

M. Profilex était établi depuis plus de trente ans dans le pays où son expérience, son dévouement, sa générosité l'avaient rendu populaire... Personne, ou presque, ne naissait ou ne mourait sans lui, à Sableuse et aux environs. Aussi pouvait-il lancer, non sans une pointe d'orgueil, à l'abbé Pellegrin :

« Dites donc, curé, c'est moi qui vous fournis les enfants que vous baptisez et les morts que vous enterrez... Sans moi, vous fermeriez boutique ! »

Car le docteur Profilex se piquait d'esprit

voltairien et s'il avait voué au curé de Sableuse une solide amitié, il ne lui faisait aucune concession sur ce qu'il appelait le « terrain des idées ». Sa seule religion, disait-il, c'était le culte de la République, — car, pour lui, la République était une manière de divinité personnifiée dont il tolérait à grand-peine la négation ou simplement la critique. On trouve encore, dans les provinces, de ces mystiques qui croient à Marianne comme les dévotes croient à Sainte Marie. Le docteur Profilex n'avait d'ailleurs jamais rien demandé à la République, ni un mandat, ni une sinécure, ni même une décoration : ce vieux garçon vivait en sauvage, consacrant ses rares loisirs à la lecture d'anciens bouquins sur la Révolution qu'il admirait même dans ses excès, lui qui n'arrachait pas une dent — à l'occasion, il était dentiste — sans plaindre de tout cœur son patient...

Le curé de Sableuse, qui avait l'air soucieux, prit place dans la voiturette. Devinant que la visite à l'archevêché avait été décevante, ou plus désagréable encore, le docteur demanda à son voisin avec sa brusquerie familière :

« Qu'a dit l'homme rouge ? »

N'obtenant pas de réponse, il jugea nécessaire de s'excuser :

« Je suis indiscret, c'est vrai. Mais vous

savez, les médecins sont curieux, presque autant que les curés ! Bah ! Mettez que je n'ai rien dit... Et en route pour Sableuse ! Le moteur paraît guilleret... Nous arriverons dans trente-cinq minutes, montre en main ! »

Le docteur saisit le volant, le prêtre ouvrit son bréviaire, et le tacot voulut bien démarrer avec un bruit de ferrailles et de vitres secouées. Au sommet d'une côte, le panorama de Merville apparut dans une lumière grise, à travers une brume légère. L'abbé chercha du regard le palais de l'archevêché où il venait d'être si sévèrement traité : il le trouva, massif et noir, au milieu des arbres centenaires qui dominaient les maisons basses aux toits d'ardoises luisantes, aux cheminées fumantes. Pensant à l'accueil que lui avait fait le coadjuteur, il se sentit au cœur un pincement douloureux... Mais aussitôt, son regard fut attiré par la silhouette élancée, aérienne, du clocher de la cathédrale. Dans le ciel où le vent balayait les dernières nuées, cette flèche de granit s'élevait comme une prière...

Déjà l'auto descendait le flanc de la colline sous le balancement des peupliers et la vision réconfortante s'évanouissait. L'abbé Pellegrin s'était plongé dans la lecture de son bréviaire après avoir allumé sa vieille pipe avec un briquet d'amadou.

Une demi-heure s'écoula et Sableuse apparut à l'horizon, troupeau de maisons blanches autour de l'église trapue, surmontée d'une tour carrée, elle-même terminée par un clocheton aigu. A droite, dans la campagne, deux usines alignaient leurs bâtiments aux lignes géométriques, aux murs interminables, dressaient leurs hautes cheminées de ciment... A gauche, sur une hauteur verdoyante, s'érigeait le château, sorte de donjon modernisé aux tourelles coiffées d'un bonnet pointu d'ardoises.

Le docteur Profilex freina pour descendre une pente assez raide et, comme l'abbé refermait son bréviaire en marquant la page avec une petite image de sainteté, il lui demanda :

« Vous savez, les nouveaux propriétaires du château sont arrivés... Vous les avez vus ?

— Première nouvelle. Je n'ai vu personne...

— Vous avez cependant entendu parler de ces gens-là ?

— Bien sûr... Le bonhomme est un Parisien qui a fait sa pelote pendant la guerre. Il vendait je ne sais plus quoi, des pneumatiques ou des boîtes de conserve... Peut-être même remplissait-il celles-ci avec des morceaux de ceux-là. Quoi qu'il en soit, il a beaucoup de galette... Quand on s'est distingué sur le front économique, vous parlez qu'on l'a, la part du combattant ! »

Et le curé de Sableuse partait d'un rire sonore, bon enfant...

« Excellente affaire pour vous, répliqua le docteur Profilex. Ce nouveau riche va vous faire un paroissien intéressant. Pour réhabiliter ses billets de banque, il en lâchera bien quelques-uns au Bon Dieu, c'est-à-dire à son représentant dans le pays. Un profiteur qui veut se faire pardonner ou bien une vieille cocotte à la fois riche et repentie, voilà le rêve, n'est-ce pas, citoyen curé ?

— L'un n'empêche pas l'autre, plaisanta l'abbé... Deux filons valent mieux qu'un. »

Puis, changeant de ton :

« Vous me croirez si vous voulez, je n'attends pas de la Providence ce genre de bienfaits. Je vous avouerai même que l'arrivée dans le patelin de ce M. Cousinet — il s'appelle Cousinet, paraît-il — ne me fait pas autrement plaisir. D'abord, rien ne me dit qu'il n'est pas un mécréant comme vous, mon vieux toûbib. Et puis, même s'il est croyant et pratiquant, même s'il fait le bien et arrose la paroisse avec générosité, personne n'oubliera de sitôt qu'il s'est installé au château uniquement parce que la guerre l'a enrichi en même temps qu'elle ruinait le comte de Sableuse... Ça nous dégoûtera toujours un peu de le voir là, et moi, je n'oublierai pas que M. et Mme de

Sableuse, ruinés, ont été obligés de vendre à ce nouveau riche la demeure qui appartenait à leur famille depuis des siècles !

— Bah ! fit le docteur Profilex, la main passe... Vos hobereaux avaient des idées de l'Ancien Régime. Je les ai connus, moi aussi... M. de Sableuse était royaliste : il avait fait partie de la maison du comte de Chambord, de Sa Majesté, comme il disait à Frohsdorf. Quant à la comtesse...

— C'était une femme admirable !... Hé là ! docteur, faites attention ! Vous avez failli écraser le cabot du père Picassou... Vous n'êtes pas vétérinaire, vous n'avez le droit de tuer que vos semblables ! »

La voiture longea la grande rue du village, tourna le coin de la place de l'Eglise et s'arrêta devant la cure, une vieille bicoque qui se cachait derrière un rideau de lauriers et de troènes, au milieu d'un jardin quelque peu sauvage. L'abbé descendit de l'auto, remercia le docteur en lui serrant la main et poussa la porte de la grille rouillée et grinçante. Un chien de berger, un superbe briard, se précipita vers lui en poussant des aboiements joyeux.

« Tout doux, Poilu, lui dit affectueusement le prêtre, en passant la main sur sa bonne grosse tête ébouriffée... Tu as donc oublié ton

ancienne consigne : n'aboyer qu'à l'approche de l'ennemi ? Et moi, je pense, tu me considères comme un copain ! »

Valérie, la vieille bonne, accueillit moins cordialement l'abbé Pellegrin.

« Si c'est permis, dit-elle en s'emparant du parapluie, du chapeau et de la pèlerine du curé, si c'est permis de rentrer à pareille heure ! Vous n'y pensez pas, tout est brûlé. Moi qui avais préparé des artichauts farcis ! Ne vous voyant pas venir, je m'étais dit que Monseigneur vous avait gardé à déjeuner...

— Monseigneur ? Ah ! bien oui... »

L'abbé soupira et passa dans une petite salle à manger très simplement meublée, mais d'une propreté extrême. Il se déclara prêt à renoncer aux artichauts farcis puisqu'ils n'avaient pas consenti à l'attendre, mais les sinistres propos de Valérie n'étaient pas fondés : les artichauts parurent sur la table en dégageant, non pas une odeur de brûlé, mais le plus appétissant des aromes.

Hélas ! malgré l'heure tardive, le curé n'avait pas le moindre appétit... Le souvenir des dures paroles de Mgr Sibuë lui serrait le cœur, et il se sentait déprimé par cette morne lassitude qu'on ressent après un grand choc moral. Comme il était plongé dans ses réflexions mélancoliques, la porte de la salle à manger

s'entrouvrit, et Poilu passa la tête, timidement... Son regard bleu — d'un bleu transparent — se fixa sur son maître qui, le front penché, restait immobile. Poilu n'était pas admis, d'ordinaire, dans la maison, car Valérie défendait contre lui ses carreaux savonnés, ses parquets cirés et c'était en vain que l'abbé Pellegrin s'efforçait de mettre un terme à cette proscription implacable de son vieux camarade.

Le curé aperçut enfin le visiteur à quatre pattes et l'expression de ses yeux le frappa.

« Mon pauvre clebs, lui dit-il, tu devines que ton maître a le cafard aujourd'hui... Et tu as l'air tout triste, toi aussi ! Allons, arrive. On ne peut pas laisser à la porte un ami qui vient partager votre peine ! »

Mais Valérie, le sourcil froncé, venait d'entrer :

« Partager votre peine ? s'écria-t-elle... Pas du tout : ce brigand-là a plutôt envie de partager votre déjeuner ! »

Et, se dirigeant vers le chien, elle lui lança, furibonde :

« Allons, ouste, veux-tu bien te sauver, avec tes sales pattes ! »

Le curé fit un geste pour l'arrêter, et d'une voix singulièrement émue, demanda :

« Vous trouvez sans doute qu'il manque de

correction, qu'il est déplacé, vulgaire, et que ses sales pattes profaneraient ce beau parquet ciré, presque aussi bien ciré que celui de l'archevêché »

Et comme Valérie, interdite, restait muette, il ajouta :

« Eh bien, moi, je trouve que Poilu est un bon et brave chien devant qui toutes les portes doivent s'ouvrir... Quand on a traîné ses pattes dans les tranchées, on a le droit de les poser partout. Viens ici, Poilu... Moi, je ne suis pas le coadjuteur, je ne t'engueule pas et je t'invite à déjeuner !

— Par exemple !... »

Valérie était indignée et elle allait éclater en imprécations quand elle s'aperçut que le bon curé n'avait pas son air placide et optimiste de tous les jours : évidemment, il valait mieux, pour cette fois, faire des concessions et filer doux... C'est donc d'un air faussement résigné qu'elle prononça :

« Ça va bien... Après tout, vous êtes le maître ! Et même, si vous voulez, je mettrai tous les jours le couvert de Monsieur votre chien... »

L'abbé Pellegrin haussa les épaules puis, à mi-voix, s'étant levé, il récita le *Benedicite.* Valérie joignit les mains et marmonna en même temps la prière ; mais à peine les derniers mots

furent-ils prononcés, qu'elle s'exclama, en se frappant le front avec la main :

« Et moi qui oubliais !... J'ai quelque chose d'important à dire à Monsieur le curé.

— Quoi donc ?... La mère Lostellat ne va pas mieux ? Elle s'est laissée glisser ?... Je veux dire, elle a rendu son âme à Dieu ?

— Pensez-vous ! La mère Lostellat nous enterrera tous. »

Valérie prit un air dégoûté et dit à mi-voix, mystérieusement :

« Il est venu quelqu'un du château... Un drôle d'individu, avec un chapeau galonné, un gilet rouge et des guêtres de velours jusqu'au-dessus des genoux. Un vrai carnaval ! »

Elle poussa un petit cri, se frappa de nouveau le front et reprit :

« Mais c'est vrai, il a laissé une lettre... Où donc ai-je la tête aujourd'hui ? »

Elle courut à la cuisine et revint bientôt avec un pli ouvert qui ne contenait qu'une carte de visite sur laquelle le curé lut ceci à haute voix :

M. & Mme GUSTAVE COUSINET

prient Monsieur le Curé de vouloir bien venir prendre le thé aujourd'hui, vers 5 heures, au château. Ils ont une communication intéressante à lui faire.

« Le thé ! s'exclama Valérie d'un ton sar-

castique... Je vous demande un peu, en voilà des prétentions de parvenus ! »

L'abbé Pellegrin répondit, jovial :

« Apportez-moi toujours mon café... avec un peu de gnole, cela me remettra le cœur en place. Il faut ça après un coup dur comme celui que j'ai encaissé ce matin ! »

Resté seul, il relut d'un air pensif la carte des châtelains et finit par murmurer :

« J'ai tort de me faire des idées... Ces gens-là sont probablement très bien. A peine installés, ils pensent à moi. Que d'autres à leur place n'en auraient pas fait autant. Et puis, cette proposition intéressante... Allons, j'irai ! »

Ayant avalé sa tasse de café, arrosé de quelques gouttes d'eau-de-vie, le curé remit son chapeau verdi par maintes ondées, prit sa canne à lanière de cuir et, suivi de Poilu, fit sa tournée habituelle dans le village.

Il alla voir la mère Lostellat qui, alitée depuis huit jours, s'étonnait d'en être là après quatre-vingt-sept années d'une santé de fer, sans autres bobos qu'un bras cassé en 1863, et quatorze accouchements. Le docteur Profilex la traitait, d'ailleurs sans espoir, pour une congestion pulmonaire qu'aggravait la fatigue croissante du cœur.

La pauvre vieille, que soignaient les voisines entre deux bavardages ou deux lessives, était

seule dans sa masure... Elle parut se ranimer en voyant le prêtre, et, d'une voix presque imperceptible, elle dit :

« C'est p'tête ben mon tour, c'te fois... Oh ! ça m'fait point peur ! Et puis, vous m'avez promis que j'irais au paradis tout drêt !

— Bien sûr, dit l'abbé en s'asseyant à son chevet... Mais, vous savez, ne vous pressez pas : votre place est retenue là-haut. Vous allez vous retaper, la mère, c'est certain !

— Non, j'sens ben que j'm'en vas... Mais j'en ai point de chagrin. Je ne laisse personne, si ce n'est la Noiraude avec son chevreau. Vous les prendrez chez vous, m'sieur le curé.

— Soyez tranquille.

— Mes enfants, j'en ai core cinq, sont à Paris : ils ne se dérangeront point... A quoi bon ? Ça leur coûterait gros...

— Je leur écrirai un jour, plus tard. »

En réalité, le curé les avait informés de la maladie de leur mère en les invitant à venir au plus tôt, mais ils se faisaient attendre.

« Y a une chose qui m'ennuie, reprit la vieille... J'ai eu trois hommes, des braves qui sont morts à la peine : sûr qu'ils sont au paradis, à m'attendre... Qu'est-ce que je vais leur dire en arrivant ? Ça ne sera point commode. »

L'abbé Pellegrin la rassura :

« Vous en faites pas, la mère... Au paradis

du Bon Dieu, tout s'arrange. Vous verrez, vos trois maris vous recevront à bras ouverts, le plus ancien le premier, bien entendu, et vous mènerez là-haut la bonne vie, en famille. Ce sera bien votre tour ! »

Il ne quitta l'octogénaire, après lui avoir donné un petit billet, une orange et une image de sainte Thérèse de Lisieux, que pour aller visiter la famille Planquart : une veuve et dix enfants dont l'aîné venait de faire sa première communion. La mère avait une assez mauvaise réputation dans le village : on disait que sa marmaille avait de nombreux pères, tous restés dans le plus strict incognito. L'abbé Pellegrin se souciait fort peu de ces commérages : il allait le plus souvent possible porter des secours dans cette maisonnette délabrée où grouillaient des moutards qui, en vérité, ne se ressemblaient guère, mais se portaient à merveille et braillaient à qui mieux mieux autour de leur mère échevelée et dépoitraillée...

Après avoir distribué quelques bonbons à ces petits sauvages et donné un peu d'argent à celle qui, au hasard de ses amours, les avait mis au monde sans le faire exprès, le bon pasteur de Sableuse prit le chemin du château... Comme il approchait de la longue et sombre avenue, qui débouchait devant la grille principale du parc, il rencontra le maire de

Sableuse, le père Blanchot, un vieux paysan dont on disait, dans le pays, qu'il avait, lui aussi, gagné gros pendant la guerre.

Blanchot et l'abbé Pellegrin vivaient en assez mauvais termes. M. le Maire n'aimait pas les curés, ce qui ne l'empêchait nullement d'aller à la messe, et le curé de Sableuse lui déplaisait entre tous à cause de la popularité qu'il s'était faite dans la commune... Mais lorsqu'ils se rencontraient, les deux hommes s'arrêtaient pour bavarder avec une cordialité fort bien imitée où, pourtant, un observateur n'eût pas tardé à démêler une méfiance réciproque.

« Alors, dit le père Blanchot avec un rire muet qui plissait de mille rides son visage tanné, alors, on y va ?... »

Et comme le prêtre ne répondait pas tout de suite, il ajouta :

« Je pensais bien que vous iriez... Les châteaux, ça attire les curés ! Ça ne fait rien, vous êtes bien pressé.

— Moi ? je vous assure que ça ne me tient pas du tout d'aller voir M. Cousinet, d'autant plus que la montée est rude et qu'il fait chaud... Je vous dirai que le souvenir de M. et Mme de Sableuse me rend cette grimpette encore plus pénible : j'ai du chagrin de penser à eux. Mais quoi, on m'invite et, dame ! je n'ai pas de raison de bouder !

— Ben sûr... Ce M. Cousinet est riche. Il a trois autos... Des grosses qui ne font pas de bruit et qui avalent cette côte comme rien, faut voir ça ! Et puis... »

Le père Blanchot se rapprocha de l'abbé Pellegrin et lui dit à voix basse :

« Et puis... vous savez, Mme Cousinet est là depuis ce matin. Je l'ai vue comme elle traversait le village. Ah ! pour une belle femme, c'est une belle femme ! Elle a un corsage qui n'a pas dû lui coûter cher d'étoffe, il laisse voir tous ses estomacs... Enfin presque tout ! Et sa jupe ! Elle lui remonte jusqu'à... Ces Parisiennes ! Ça ne peut rien garder pour soi, ni pour son mari ! Et ses cheveux ! J'en ai jamais vu de cette couleur-là : c'est comme qui dirait rouquin, mais pas comme la tignasse de la mère Blanquart, bien sûr... C'est plus joli et puis, c'est frisé comme pour un mariage. Une belle femme, je vous dis... Et la figure blanche et rose comme une pêche : j'y aurais ben mordu, il y a trente ans ! »

Et Blanchot donna une bourrade familière au curé qui, tout en l'écoutant avec bonne humeur, se passait sur le front un vaste mouchoir à carreaux.

« Monsieur le maire, vous n'êtes pas sérieux...

— Que si. Mais si je pouvais, ah ! je ferais encore mes farces, surtout avec Mme Cousinet !

Enfin, vous allez la voir... Vous m'en direz des nouvelles ! »

Le curé prit le parti de rire et, quittant le père Blanchot, il s'engagea dans l'allée haute et obscure comme une nef de cathédrale... Que de fois il l'avait suivie au temps du comte de Sableuse, alors qu'il allait enseigner les rudiments du latin au jeune fils de cet excellent homme ! Maintes années s'étaient écoulées depuis cette époque... Pierre de Sableuse, qu'il avait connu tout enfant, était devenu un grand gaillard : au fait, ne l'avait-il pas retrouvé pendant la guerre, dans un cantonnement de repos, sous l'uniforme de lieutenant de chasseurs à pied ? Tout en évoquant ces souvenirs, l'abbé Pellegrin arriva devant le perron du château... Il en gravissait les marches usées et mousssues quand un domestique, en habit bleu à boutons dorés, en culotte de velours écarlate, ouvrit la porte vitrée et s'avança en disant :

« Monsieur et Madame attendent Monsieur le curé dans la galerie... Je vais me permettre de le conduire.

— Pas la peine... je connais le chemin ! »

Le vestibule qui, naguère, était nu, de cette magnifique nudité des pierres jaunies par le temps, ressemblait maintenant à un hall de palace : les murs avaient disparu sous des pan-

neaux de bois sculpté et doré, sous des tentures cubistes et de vastes toiles aux tons crus qui représentaient des nymphes à la peau noire dansant au milieu de paysages exotiques.

Le grand escalier, dont le noble marbre avait ignoré pendant trois siècles la vaine parure des tapis, avait pris aussi un aspect nouveau : il était vêtu d'une laine épaisse, noire et jaune... Les hautes murailles que jadis décoraient, seuls, sous la frise, des bas-reliefs taillés en pleine pierre, étaient couvertes de tableaux baroques, de dessins montmartrois et d'affiches de théâtre où apparaissait, le plus souvent en costume sommaire, la même femme blonde, cambrée et provocante, dont le nom, Lisette de Lizac, fulgurait en lettres énormes.

« Ne regardez pas trop ces horreurs, fit une voix joyeuse... Il n'y a que ma femme pour trouver que ça lui ressemble ! »

Descendant quelques marches, un gros homme chauve, au visage rond, ponctué, sous le nez, de deux touffes de poils trop noirs, tendit au prêtre une large main chargée de bagues...

« Cousinet, fit-il avec cordialité, Cousinet lui-même... Enchanté de vous voir, mon cher curé. Venez donc, vous êtes attendu... »

III

MONSIEUR ET MADAME COUSINET

L'abbé Pellegrin fut introduit dans la vaste galerie qui, elle aussi, avait bien changé. Ce n'étaient que meubles biscornus, vases bizarres qui avaient l'air d'être des ratés de la cuisson, tableaux énigmatiques, fétiches congolais, totems aztèques, modelages montparnassiens ; le long des murs bariolés de fresques cubistes, surréalistes, expressionnistes, et auxquels s'accrochaient pourtant des portraits d'un pompiérisme non moins agressif, — s'alignaient, sur les étagères, dans les vitrines, des bibelots, encore des bibelots, toujours des bibelots de toutes formes, de toute valeur, dont beaucoup

paraissaient même avoir été gagnés aux loteries de la foire aux pains d'épices.

Le visiteur n'accorda qu'un regard à cet étalage : une femme blonde, si blonde, trop blonde, à la démarche maniérée, s'avançait vers lui, souriante et empressée. Elle portait une tunique très décolletée à grands ramages noirs, vert pomme et or qui lui moulait les hanches : ses bras et sa gorge étaient nus et l'une de ses jambes, gantées de soie transparente, apparaissait à chaque pas jusqu'à la cuisse, dans l'audacieuse échancrure de la robe pailletée.

« Oh ! monsieur le curé, dit-elle d'une voix musicale, que c'est gentil à vous d'être venu ! Je suis ravie de vous voir, tout à fait ravie. Mais peut-être avons-nous été un peu indiscrets en vous invitant ainsi, sans autre forme, à venir au château. Et sans doute aurions-nous dû vous envoyer une de nos autos, comme nous y avions pensé... »

Le curé, intimidé par cette belle dame aux yeux brillants, tourna son chapeau entre les mains et bredouilla :

« Une auto ?... Pensez-vous ! Dieu merci, je tiens encore sur mes quilles.

— Vos quilles ? »

En répétant ces mots, Mme Cousinet se mit à rire, d'un rire bruyant qui secouait sur sa

poitrine poudrée un triple rang de grosses perles... Puis, se tournant vers M. Cousinet qui riait aussi, elle prononça :

« Hein ? Qu'est-ce que tu en dis, Gustave ? Est-ce assez ce qu'on nous avait promis ? »

L'abbé Pellegrin allait peut-être prendre part à cette hilarité conjugale, quand soudain, il parut inquiet :

« Et Poilu ? Poilu m'a lâché... Sacré Poilu ! »

Au même moment, le chien, qui poursuivait le valet de chambre culotté d'écarlate, apparut à l'entrée de la galerie, s'élança vers son maître en poussant des aboiements sonores et aussi en renversant une vitrine remplie de porcelaines probablement anciennes.

« Malheureux ! s'écria l'abbé Pellegrin en levant les bras au ciel...

— Ce n'est rien, dit Cousinet avec une philosophie peut-être feinte. Nous n'en sommes pas à ces babioles près. C'est votre chien, monsieur le curé ?

— Devant ce désastre, je voudrais le renier.

— Pourquoi ? Mais non... Pure race, avec pedigree ?

— C'est un camarade de front, autrement dit sa race est bonne. En tout cas, ce clebs n'a rien à faire ici, à part de la casse, et je vais le reconduire dans le parc, où il m'attendra.

— Laissez donc, dit Mme Cousinet... Il est très sympathique, ce brave Poilu, comme son maître. J'entends qu'il reste avec nous, même s'il doit mettre toute nos vieilles porcelaines en miettes. »

Et elle passa sur la tête embroussaillée de l'animal sa main potelée aux doigts cerclés de bagues multiples, avec des cabochons de toutes couleurs.

Pellegrin fut touché par cet accueil fait à son vieil ami ; sans doute, Mme Cousinet était trop maquillée, trop peu vêtue, son « genre » n'était pas celui de l'épouse chrétienne telle que l'a définie saint Paul dans plusieurs de ses Epîtres, — mais elle avait bon cœur, et cela devait lui valoir le pardon de beaucoup de péchés.

Mme Cousinet renvoya la femme de chambre qui s'apprêtait à verser le thé dans des tasses entièrement dorées.

« Laissez-nous, Léa, dit-elle, je servirai moi-même. »

L'abbé avait pris place, avec ses hôtes, devant une table chargée d'innombrables objets précieux et brillants. « Tant de machins, songea-t-il, pour boire un peu d'eau chaude ! » Et il se souvint qu'en d'autres temps, le comte de Sableuse vidait avec lui, tout bonnement, une bouteille de vin rosé et pétillant, l'orgueil du

pays, non sans dire chaque fois : « Le duc d'Angoulême en a bu un verre, en passant à Sableuse, et il en a redemandé ! »

« Combien de sucres, monsieur le curé ?

— Un pour moi, deux pour Poilu. »

Mme Cousinet présenta aussi des assiettes chargées de gâteaux et ses bras nus faisaient de gracieuses arabesques.

« Hein, c'est un peu changé ici ? dit M. Cousinet en se rengorgeant. Je parie que vous ne vous y reconnaissez plus !

— Mais si, répondit Pellegrin qui avait choisi un baba et trouvait le rhum un peu fade. Mais si... Et pourtant, il y en a, du changement ! Pensez donc, on ne voyait dans cette galerie que quelques vieux meubles et des portraits de famille !

— Je les ai vus, dit M. Cousinet, ces portraits de famille... Un tas de types en perruque, certains même en complet de fer-blanc, avec un panache sur la tête : des princes, des marquis, des barons. J'aurais peut-être pu les acheter, tellement le descendant de tous ces grands seigneurs avait besoin d'argent. Mais je n'y tenais pas. Je ne suis pas de ceux qui se paient une collection d'aïeux peints à l'huile et tout encadrés pour faire croire que leurs aïeules ont couché avec Louis XIV. Non, dans ma famille, la noblesse n'est représentée que

par Lisette de Lizac, ici présente, et encore, entre nous, c'est un nom qu'elle s'est fabriqué elle-même... Vous avez sans doute entendu parler de Lisette de Lizac ? Voyons, la vedette du Casino de Paris ? Mais, c'est vrai, vous ne pouvez pas être au courant...

— M. le curé, dit Mme Cousinet, vit si en dehors de ces choses... Quant à moi, j'ai renoncé au théâtre... »

Et prenant une expression aussi grave que le lui permettait son visage peinturluré, elle articula, lentement :

« J'ai plaqué l'art pour me consacrer tout entière aux soins de mon intérieur.

— Oui, reprit son mari, elle est devenue Mme Cousinet, ce qui n'est pas si mal.

— Je l'en félicite, dit l'abbé.

— Eh bien, je vous assure qu'il y a de quoi... Les Cousinet, c'est de l'aristocratie, de la noblesse nouvelle, celle des affaires, du business. Et je suis fier de mes aïeux, qui valent ceux de n'importe qui. Il est vrai que les miens, je ne les connais pas : l'histoire de ma race ne remonte pas plus haut que le Second Empire... Avant, c'est le mystère, le néant : des gens qui faisaient partie de la foule, quoi ! Mais j'ai les portraits des Cousinet qui sont sortis du rang, qui ont commencé à faire connaître notre nom... Tenez, les voici ! »

L'ex-vedette du Casino de Paris eut un geste agacé :

« Mon chéri, tu nous rases avec tes aïeux !

— Je vous jure, madame, se récria Pellegrin, que ça ne me barbe pas du tout. »

M. Cousinet le prit par le bras et l'entraîna :

« Venez les admirer de près, monsieur le curé. Ils ont succédé à vos comtes de Sableuse, mais ils sont chez eux ici, j'ai payé leurs places ! »

Le nouveau seigneur présenta, l'un après l'autre, des personnages peints à la Bonnat qui posaient, très dignes, dans leurs cadres dorés.

« Voici mon père, qui fut coureur cycliste, prit part au premier Bordeaux-Paris, se classa dix-septième, devint réparateur, puis fabricant de bicyclettes ; il a succombé alors qu'il allait se mettre à l'automobile. Voici mon oncle Agénor, qui s'adonna à l'élevage de la volaille et fut médaillé au concours agricole de 1885 ; voici un autre oncle, Oscar, qui périt dans un naufrage, sur le lac d'Enghien... J'en passe et des plus épatants. Ah ! en voici un qu'il n'est tout de même pas permis de négliger : c'est mon grand-père, un Cousinet déjà à la hauteur qui avait lancé, à l'exposition de 1867, des conserves de tripes dont l'empereur lui-même avait déjà mangé trois portions aux

Tuileries quand il a dit : « Qu'on m'en re-
« donne encore, ventre saint gris ! »

Quand fut terminée cette revue des grands hommes de sa famille, M. Cousinet s'exclama :

« Voilà mes aïeux et je m'en vante ! Ceux-là ne descendent pas des croisés, ils n'ont même jamais descendu... Ils montaient, ils s'élevaient. Et moi, tel que vous me voyez, j'ai trente millions, qui valent bien, je suppose, un blason dédoré et piqué des vers !

— L'argent, répondit le curé, c'est comme la noblesse, comme l'intelligence, comme la beauté : il ne vaut que par l'usage qu'on en fait.

— C'est vrai, dit gravement Mme Cousinet, la beauté, ça crée des devoirs. »

M. Cousinet fit le geste de tirer un rideau de soie brochée qui recouvrait, semblait-il, un grand tableau exposé au milieu de la galerie, entre deux marbres représentant des femmes aux bras chargés de fleurs...

Lisette de Lizac poussa un petit cri effarouché. Puis :

« Oh ! non, pas ça, pas ça ! Que penserait M. le curé ? »

Mais le mari de la divette proclama :

« C'est une œuvre d'art, une des meilleures toiles de Van Dongen, et l'art fait tout passer. Ah ! Dieu merci, ça n'a rien de commun avec

les vieilles croûtes qu'on voit dans les églises et qu'on voyait ici au temps des Sableuse. Notre curé doit aimer la peinture à la page... N'est-ce pas, monsieur le curé ? Allons, je lève le rideau et j'allume le projecteur. »

C'est ainsi que l'abbé Pellegrin vit apparaître, en pleine lumière, une espèce de sultane à peu près nue qui se tortillait, sur un sofa rose, le buste renversé, les jambes fantasques, les bras convulsés, le visage étrangement blanc, barré du rouge groseille des lèvres et dévoré par deux yeux démesurément agrandis dans un halo bleuâtre.

M. Cousinet prit un temps, puis, d'une voix claironnante, prononça :

« Ma femme ! »

L'abbé Pellegrin, ahuri, se récria :

« C'est Mme Cousinet ?... Ah ! ben... Dans ce costume et cette position-là ! Vous parlez d'une surprise !

— N'est-ce pas que c'est original ?

— A coup sûr, ce n'est pas ordinaire et j'avoue que je n'en ai jamais tant vu, si ce n'est dans ces journaux illustrés de Paris que les jeunes officiers me montraient parfois, au front, pour voir l'effet que cela me produirait... Moi, je regardais tout ça bien tranquillement, en fumant ma pipe, et je n'avais pas de mauvaises pensées à chasser quand je me

remettais à lire mon bréviaire. Mais ici, je reconnais que ce n'est pas la même chose...

— Voyons, plaisanta M. Cousinet, vous n'allez pas me dire que vous être troublé par le portrait de ma femme ?

— Non, mais chez qui ?... En voilà une idée ! Seulement, que voulez-vous, monsieur Cousinet, je me souviens qu'à cette même place, il y avait le portrait de madame la comtesse. Ah ! sûr qu'il y a du changement, et comme peinture, et comme modèle.

— Je la vois d'ici, votre comtesse ! dit Mme Cousinet qui, bonne fille, avait pris le parti de rire des propos du curé. Une pimbêche, avec des coques de cheveux sur les oreilles, un nez en coupe-vent et une robe en soie-puce lui montant jusqu'au menton. Je m'en doute, son portrait ne devait pas ressembler au mien...

— C'est vrai, madame, répliqua l'abbé Pellegrin, le vôtre produit assurément plus d'effet, je dirai même qu'il fait sensation... Et je suis persuadé que si vous l'exposiez en public, il y aurait une tapée de curieux pour l'examiner en détail : mais peut-être cela vous gênerait-il un peu...

— Moi ? dit Lisette de Lizac... Pas du tout, je vous assure.

— Votre mari...

— Moi non plus, déclara M. Cousinet... Ce portrait a figuré au Salon et a été reproduit par *L'Illustration*, *Fémina*, un tas de journaux ! On l'a même vendu en cartes postales. Tous mes amis m'ont complimenté !

— Alors, tout va bien, fit l'abbé Pellegrin... Mais puisqu'il en est ainsi, je ne comprends pas que vous cachiez ce portrait sous un rideau, chez vous, alors que vous laissez le modèle s'exhiber, en public, dans le même costume réduit à rien. Avouez que ce n'est pas très logique. »

Mme Cousinet le prit de très haut :

« Vous oubliez, monsieur le curé, que si la beauté a des devoirs, elle a aussi des droits. Je sais ça, moi qui ai joué, chez Mayol, une scène où je faisais Aphrodite, toute nue ! Ce n'est pas votre comtesse qui...

— Mme de Sableuse, interrompit le curé, est une femme très agréable, très simple, qui s'habille bien — pour autant que je puisse en juger — enfin, une bonne chrétienne...

— Une bonne chrétienne ? Mais moi aussi, monsieur le curé, je suis une bonne chrétienne.

— Je vous en félicite !

— Quand j'habitais rue Pigalle, avant mon mariage, je ne ratais jamais la messe d'une heure, à la Trinité... J'y serais plutôt allée en pyjama ! »

Puis, conduisant le curé de Sableuse devant un autre tableau placé entre deux fenêtres, presque en face de la sultane de music-hall :

« Celle-ci, vous la trouvez mieux ? »

C'était le portrait d'une infirmière se dressant toute blanche au milieu d'un blanc décor d'hôpital : sous la blouse étroite, sous le voile qui tombait en plis droits comme celui d'une religieuse, elle semblait, avec son visage pâle, aux lignes pures, une créature idéale, immatérielle...

Et comme l'abbé Pellegrin restait muet, Lisette de Lizac insista :

« N'est-ce pas qu'elle est bien ?

— Oui, on dirait une sainte.

— Cette sainte, c'est moi... Vous ne me reconnaissez pas ? Ah ! c'est que rien ne change comme le costume. Je suis en infirmière-major de l'hôpital de Deauville... Car j'ai soigné les blessés. J'ai eu dans mon service ce qu'il y avait de mieux, des aviateurs, des as... Ils étaient gentils, ces petits-là... Tout le monde me trouvait épatante... Le blanc, vous savez, il n'y a rien de tel, quand on est mince, bien entendu. Vous voyez, monsieur le curé, il ne faut pas me juger d'après mon portrait en princesse persane... Et si je vous disais que je suis proposée pour la Légion d'honneur ? »

Le prêtre s'inclina en souriant :

« Madame, vous l'attacherez plus facilement à votre blouse d'infirmière que sur le corsage que vous portez là... »

Et il désigna du doigt la poitrine quasi nue de l'Orientale. En se retournant, il aperçut Poilu qui, assis sur une chaise, devant la table chargée de gâteaux, se régalait avec un appétit et une prestesse remarquables...

« Dis donc, Poilu, s'écria l'abbé Pellegrin, en se précipitant vers l'audacieux animal, nous ne sommes plus à la guerre ici... Fini le système D !

— Votre chien est dans le vrai, déclara M. Cousinet, il tire parti de la situation. C'est ça l'intelligence ! Aussi vous auriez bien tort de vous gêner, faites comme votre chien. Maintenant que je suis installé à Sableuse, vous pouvez vous servir hardiment. Allez-y, allez-y ! Je ne demande que ça et j'ai apporté plus de gâteaux que vous n'en mangerez. Nous arrivons ainsi où je voulais en venir... Mon cher curé, il faut que je vous dise ceci : je ne suis pas un mufle, malgré mes trente millions d'argent frais. Je sais que des fortunes comme la mienne doivent faire leur devoir. Alors, c'est très simple, je veux que, bientôt, personne ne prononce mon nom à Sableuse sans ajouter : « Cousinet est un chic type ! » Voilà mon programme... »

Emu, le curé prononça :

« Ah ! si vous voulez faire la charité, ce n'est pas l'occasion qui vous en manquera ici...

— La charité ? dit M. Cousinet en haussant les épaules... Oui, c'est entendu, il faut donner et je donnerai, encore que ce ne soit guère dans mes principes, car j'estime que les vrais responsables de la misère, ce sont les misé-reux !

— Hein ? fit le prêtre, suffoqué.

— Parfaitement, on n'a faim que si on le veut bien. Quant à moi, je ne m'attendris pas sur le sort de tous ces idiots, tous ces fai-néants, tous ces inutiles qui se plaignent d'une société dont ils sont les parasites. Ma sympathie, je vous le dis carrément, va aux débrouillards, tenez dans le genre de votre Poilu, aux esprits modernes qui savent où sont les gâteaux et trouvent toujours le moyen d'en manger.

— Il y a cependant des malheureux ! » dit le curé de Sableuse.

Et, se tournant vers Lisette de Lizac, il insista :

« N'est-ce pas, madame ?

— Possible ! coupa M. Cousinet. Vous m'indiquerez ceux que vous connaissez et je verrai ce que je peux faire pour eux... »

Sa femme, qui était en train de se passer un bâton de rouge sur les lèvres, ajouta :

« J'ai vu des camarades qui n'avaient pas de chance, comme elles disaient. Mais, en cherchant un peu, on découvrait presque toujours que c'était de leur faute... Elles faisaient du théâtre alors qu'elles étaient plutôt nées pour laver la vaisselle chez de petits bourgeois, ou encore elles n'avaient aucune idée des moyens qu'il faut employer pour arriver : ainsi, elles s'emballaient pour des types qui ne pouvaient leur servir à rien... Vous ne trouvez pas que c'est du vice, ça, monsieur le curé ? »

L'ecclésiastique ne répondit pas. Aussi bien, M. Cousinet avait repris son petit discours, qu'il prononçait en se dandinant, les mains dans les poches de son pantalon :

« Il y a, à Sableuse, deux choses qui se tiennent et se complètent : le château et l'église. Je n'ai peut-être pas toujours pensé ainsi, mais c'est la situation qui fait l'opinion : Cousinet millionnaire ne peut pas avoir les mêmes idées que Cousinet purotin... Le château et l'église, ça doit se tenir, se soutenir, j'ai compris ça, moi ! Alors je sais ce que je dois faire... Le château, je veux qu'il soit modernisé. Déjà, vous avez pu constater que l'intérieur a été transformé. Il en sera de même pour l'extérieur. Je n'aime pas ces murs

noircis, ces fenêtres étroites, ce perron aux marches usées, brisées, ce qui fait vieux et triste. Je veux égayer tout ça ! Je me suis entendu avec un architecte, garçon de talent, qui m'a promis de transformer ce castel démodé en résidence convenable, moitié palace, moitié villa suisse... Nous aurons ascenseur, chauffage central, électricité et cabinets à l'anglaise. Les cabinets à l'anglaise, voyons, c'est l'a b c du confort moderne... Je n'ai pas la prétention de rivaliser avec le comte de Sableuse au point de vue de la race, comme on dit, mais tout roturier que je suis, je ne m'accommode pas des installations qui paraissaient suffisantes à ce gentilhomme. Voilà pour le château... Parlons maintenant de l'église. Je l'ai visitée l'autre jour. Eh bien, j'ai le regret de vous dire que je l'ai trouvée au-dessous de tout.

— Oh ! s'exclama le curé... Il y a des excursionnistes qui la trouvent fort belle avec ses colonnes romanes, ses boiseries du XVI^e^ siècle, son portail renaissance...

— Ces gens-là ne sont pas difficiles. En tout cas, leur avis ne compte pas, puisqu'ils passent dans le pays sans esprit de retour. Moi, ce n'est pas la même chose... J'ai décidé d'aller à la messe chaque dimanche avec ma femme, c'est-à-dire que je veux fréquenter une église

à la hauteur. J'ai les moyens, je ne regarde pas à la dépense.

— Vous pourriez peut-être offrir un chemin de croix : j'en ai vu un très bien, dans un catalogue, pour 18 000 francs.

— Ce n'est pas assez. Je veux faire mieux que ça. Qu'est-ce que vous diriez d'un chemin de croix peint par un artiste à la mode ? Tenez, par l'auteur du portrait de ma femme en sultane, par Jean-Gabriel Domergue ? Hein, ce ne serait pas mal ? Oh ! j'ai d'autres idées ! Je la vois d'ici, votre église, avec du bois doré et du marbre partout, avec des lampadaires en cristal, avec un orgue électrique, avec des saints achetés chez les meilleurs fabricants de Paris. Voilà ce qu'il faut à Sableuse puisque j'y suis ! Je veux que notre église soit la plus belle de la région et que tout le monde dise : « Ce sacré Cousinet fait bien les choses... Heu- « reux le pays où il s'est installé : tout le « monde en profite, même le Bon Dieu. » Qu'en pensez-vous, monsieur le curé ? »

Au fur et à mesure que parlait ce « généreux donateur », l'abbé changeait de figure : ses sourcils se fronçaient et son sourire, d'ordinaire jovial, devenait sarcastique.

« Ce que j'en pense, dit le prêtre, c'est que le Bon Dieu ne doit pas tenir à ce qu'on lui change sa vieille cagna... Il s'en contente

depuis sept siècles et il ne demande pas qu'on dépense des tas d'argent pour le loger dans un palace. Jésus est né dans une étable : il a des goûts de paysan et il n'aime rien tant que se trouver dans une humble église de campagne, remplie de braves gens en sabots qui le prient de tout leur cœur. Quand ma pauvre petite église est pleine, elle est plus belle qu'une immense et riche cathédrale où les chefs-d'œuvre remplacent les fidèles... Et puis, quoi, vous aurez beau lui payer des marbres, des vitraux, des lampadaires, des machins en or ou en argent, pour lui, qu'est-ce que c'est que tout ça ? Il a mille fois mieux chez lui et tous ces cadeaux lui font moins plaisir qu'une bonne parole, une bonne pensée et surtout une bonne action.

— En tout cas, dit M. Cousinet d'un air vexé, ces cadeaux-là font plaisir au curé !

— J'accepterai avec reconnaissance tout ce que vous me donnerez pour mon église, mais vous parlez que je serai content si vous faites le bien dans le pays, si, comme M. et Mme de Sableuse, et comme vous en avez certainement l'intention, vous remplissez vos devoirs de bons chrétiens... Cela fera mieux dans le paysage qu'une église avec des murs plaqués de mosaïques dorées et un clocher en ciment ajouré, avec, sur sa pointe, un coq en or massif. »

L'abbé Pellegrin était devenu tout rouge et ses yeux brillaient d'une façon singulière...

« Soyez tranquille, assura le châtelain, nous ferons tout ce qu'il faudra pour qu'on ne nous prenne pas pour des mécréants. Quant aux pauvres, je vous l'ai promis, je m'en occuperai... J'entends que tout le monde soit content de moi.

— Il le faut, intervint Lisette de Lizac, si tu veux devenir député ! »

M. Cousinet parut gêné, mais il reprit aussitôt son assurance :

« Au fait, c'est vrai, dit-il au curé, je ne vous en ai pas encore parlé... J'ai l'intention de me présenter aux prochaines élections, comme candidat républicain modéré, tout ce qu'il y a de plus modéré.

— Ah !...

— Oui, c'est-à-dire que je défendrai la bonne cause, celle de la famille, de la propriété, de la religion. Je n'ai pas d'attaches dans le pays, mais qu'est-ce que cela fait ? Maintenant que je possède le château de Sableuse avec ses soixante hectares de terre, je peux me dire de l'endroit... D'ailleurs, parmi les députés sortants, il y a, au moins, deux Parisiens comme moi : Garnichel et Leperchon, des progressistes qui n'ont jamais su sur quel pied danser... Moi, je sais ce que je

veux ! J'ai choisi une opinion qui convient, je crois, parfaitement aux gens d'ici, j'ai une grosse situation, j'ai été décoré pour services rendus à la Défense nationale — pendant la guerre, j'avais plus de 3 000 ouvriers dans mes usines — et j'ai les plus belles relations à Paris. Quoi de mieux pour faire un député ?

— Un député républicain conservateur, dit l'abbé Pellegrin en hochant la tête.

— C'est cela : je suis conservateur, réactionnaire...

— Bien entendu.

— Calotin, quoi ! »

Et M. Cousinet se mit à rire, d'un rire bruyant qui agitait son large ventre sur lequel se tendait une fine chaîne de platine.

« Je vous vois très bien dans ce rôle-là, fit le curé de Sableuse : vous avez tout ce qu'il faut pour le jouer.

— N'est-ce pas ? intervint Lisette de Lizac... Alors, nous comptons sur vous !

— Sur moi ?

— Voyons, fit M. Cousinet, c'est facile à comprendre. Le château et l'église, les deux jambes de la société ! Nous sommes alliés, nous nous soutenons l'un l'autre... Moi, je vous ouvre des crédits, je fais de votre cure une des meilleures du pays, nous nous mettons à votre disposition pour tout ce que vous

voulez, moi pour porter le dais, si vous y tenez, le jour de la procession, ma femme, qui est musicienne et qui a une jolie voix, pour apprendre les cantiques à la mode aux enfants de Marie ; vous, mon cher curé, vous travaillez pour moi, vous me faites de la propagande, vous usez de votre grand crédit auprès des électeurs. Le jour venu, je passe comme une lettre à la poste et je n'ai pas besoin de vous dire que M. Cousinet, député, ne sera pas un ingrat : je serai du parti où on fait les curés des grandes villes, les chanoines, les évêques !... »

L'abbé Pellegrin répliqua, en haussant les épaules :

« Oh ! moi, l'avancement !... Au régiment, je n'ai jamais voulu passer cabot ! Et puis, je crois qu'on vous a bourré le crâne : je ne suis qu'un pauvre petit curé de campagne... Je n'ai aucune influence.

— Allons donc, je me suis renseigné. Vous êtes populaire dans la région... Pour vous entendre prêcher, il vient à Sableuse des gens des villages voisins, même de la ville.

— Vous faites recette, dit Mme Cousinet...

— Six francs trente-cinq, dimanche dernier à la grand-messe. Vous parlez d'une recette !

— Ca ne fait rien, vous le tenez, votre

public. Comme moi, quand j'étais la grande vedette du Casino de Paris !

— Allons, c'est convenu ? insista le châtelain en tendant la main au prêtre... Nous marchons ensemble ? »

L'abbé Pellegrin ne prit pas la main et ne répondit pas tout de suite. Du regard, il parcourut la galerie dont les mille bibelots précieux, les cadres dorés, les cristaux brillaient aux derniers rayons du soleil. Dans une glace, il s'aperçut avec sa soutane élimée, verdâtre, son rabat de travers, son allure, son visage de paysan... L'église et le château, le prêtre et le millionnaire ? Cet assemblage lui parut baroque. « Non, mais ! se dit l'ancien soldat, qu'est-ce que je fous ici ? » Il allait d'ailleurs balayer les calculs, la « combine » de cet ambitieux :

« Vous m'attribuez du crédit — moi qui n'ai que des dettes — auprès des gros bonnets, comme auprès du populo... Y a de l'erreur ! Ne me comptez pas pour un atout dans votre jeu... J'ai des tas d'ennemis précisément parmi ceux dont vous avez besoin : le maire ne me gobe pas, je suis même très mal noté à l'archevêché. Ce matin, le coadjuteur m'a lavé la tête — un abattage de première ! — et j'en suis à me demander si, dans quelques jours, je serai encore curé de Sableuse ! »

Cet aveu produisit, sur le ménage Cousinet, la plus fâcheuse impression... Lisette de Lizac fit une moue qui écailla quelque peu son émaillage et comme Poilu insistait pour obtenir d'autres gâteaux, elle le repoussa d'un geste nerveux.

Un silence pénible régnait quand un valet de chambre pénétra dans la galerie... Il apportait, sur un plat de vermeil, un télégramme.

« C'est, expliqua-t-il, une dépêche pour M. le curé... Ayant appris à la cure que M. le curé était ici, le facteur l'a apportée en même temps que le courrier.

— Une dépêche ? fit l'abbé Pellegrin avec inquiétude... Les pauvres gens ne reçoivent, par télégramme, que de mauvaises nouvelles. Quelque chose me dit que cela vient de l'archevêché... Qu'est-ce qui va me tomber sur le crâne ! »

Il décacheta le pli azuré et en lut le contenu d'un regard.

« Ah ! ça alors ! s'exclama-t-il.

— C'est fait ? demanda froidement M. Cousinet, vous êtes saqué ?

— Vous parlez... »

Et l'abbé murmura :

« C'est à se demander s'ils ne se paient pas ma cafetière à l'archevêché !... »

Puis il lut à haute voix, lentement :

« *Son Eminence vous désigne pour sermon dimanche grand-messe. Entière liberté sujet. Serez remplacé Sableuse par prêtre désigné. Félicitations et amitiés. — Abbé Lanthier.* »

« Ça y est, dit Mme Cousinet, vous voilà engagé à la Comédie-Française, en représentation !

— Vous voyez bien, ajouta son mari, vous êtes au mieux avec le cardinal... Qu'est-ce que vous nous racontiez donc avec votre disgrâce ? »

Le curé de Sableuse avait reçu un choc et il en restait tout étourdi.

M. Cousinet lui saisit les mains en disant :

« Je vous félicite... Nous irons vous entendre, ma femme et moi. Et je vous amènerai du monde, car j'aurai des amis dimanche... des Parisiens, vous verrez, des gens qui s'y connaissent, qui apprécient le talent. »

Mais l'abbé Pellegrin n'écoutait pas... Tenant à la main la dépêche ouverte, suivi de Poilu qui faisait des bonds redoutables pour les vitrines remplies de bibelots fragiles, il se précipitait vers la porte en monologuant d'un air égaré :

« C'est inouï !... Non, mais qu'est-ce qui m'arrive ! Si je m'attendais à un coup pareil ! »

Stupéfaits, M. et Mme Cousinet le virent traverser à grandes enjambées le parc dans

la direction de Sableuse dont l'église, au creux de la vallée, dressait son clocher rustique sur le fond assombri du ciel déjà piqué d'étoiles.

L'angelus répandait sa prière aérienne dans la paix du soir...

IV

UNE VOIX DANS LA CATHÉDRALE

Jusqu'au moment où le suisse, majestueux sous son bicorne emplumé, vint le chercher pour le conduire au pied de la chaire, l'abbé Pellegrin éprouva une angoisse pareille à celle qu'il ressentait, dans la tranchée, avant l'heure fixée pour l'attaque...

Agenouillé dans le chœur, en face du trône de Son Eminence qui paraissait somnoler, non loin de Mgr Sibuë dont il apercevait le dur profil, l'abbé Pellegrin avait suivi la messe en s'efforçant de prier avec sa piété ordinaire, mais comment ne pas penser à la redoutable épreuve qu'il allait subir ? Malgré toute son

énergie, il n'arrivait pas à dominer le tremblement nerveux qui le secouait sous son surplis blanc, le plus beau de ceux qu'il possédait et que Valérie avait repassé la veille plus soigneusement que jamais.

En suivant le suisse qui lui ouvrait le passage au milieu de la cohue attirée par l'annonce du sermon extraordinaire, l'abbé Pellegrin sentait qu'à chaque pas il recouvrait un peu de son sang-froid. Resté seul, il gravit le petit escalier qui conduisait à la chaire de vérité et quand il plaça, d'un geste familier, les deux mains sur le rebord de velours rouge, lorsque, d'un regard, il embrassa l'immense nef remplie d'une foule compacte, il se retrouva aussi calme qu'il était dans sa petite église de Sableuse, lorsqu'il lisait les publications de mariage à ses paroissiens.

En se tournant vers l'autel lumineux, il entrevit le cardinal vêtu d'écarlate qui se penchait vers lui pour mieux l'entendre ; il distingua le coadjuteur qui l'observait, immobile, et il devina l'expression malveillante de son regard derrière les luisantes lunettes d'acier. Devant la chaire, dans leurs stalles de bois sculpté, siégeaient les chanoines capitulaires au camail noir bordé de violet, au sautoir fait d'un large ruban bleu ciel. Il aperçut M. et Mme Cousinet qui s'étaient placés de façon

à bien entendre et aussi à être bien vus.

Un silence solennel était tombé des hautes voûtes.

Alors, le prédicateur fit, avec de larges gestes, le signe de la croix en prononçant : « Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. » Puis il lança d'une voix forte : « Mes frères... » Et il y eut encore un silence assez long, impressionnant. Le curé avait annoncé au cardinal — Son Eminence l'avait reçu paternellement à la sacristie avant l'office — qu'il développerait l'Evangile du jour, lequel était le X[e] dimanche après la Pentecôte.

Lentement, il lut l'admirable récit :

« En ce temps-là, Jésus dit cette parabole à quelques-uns qui mettaient leur confiance en eux-mêmes, comme étant justes... Deux hommes montèrent au temple pour y prier : l'un était pharisien, et l'autre publicain. Le pharisien, se tenant debout, priait ainsi en lui-même : « Mon Dieu, je vous rends grâces de « ce que je ne suis point comme le reste des « hommes, qui sont voleurs, injustes et adul- « tères ; ni même comme ce publicain. Je « jeûne deux fois la semaine, je donne la « dîme de tout ce que je possède. » Le publicain, au contraire, se tenant bien loin, n'osait seulement lever les yeux au ciel ; mais il frappait sa poitrine en disant : « Mon Dieu, ayez

« pitié de moi qui suis un pécheur. » Je vous déclare que celui-ci s'en retourna justifié, et non pas l'autre. Car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaissera sera élevé. »

L'abbé Pellegrin prit un temps assez long... Après quoi, d'une voix forte, il lança :

« Combien y en a-t-il parmi nous, et je n'excepte personne, qui ne sont pas pareils à ce pharisien ? Combien, de tous ceux qui sont ici, ne se sont pas agenouillés dans cette église en se disant : « Le Bon Dieu doit être content « de me voir, car je ne suis pas comme le reste « des hommes, qui sont voleurs, injustes et « adultères. En tout cas, si je vole, c'est bien « peu et parce que tout le monde en fait au- « tant ; si je suis injuste, ce n'est pas de ma « faute, mais parce que la justice, on l'exige « pour soi, quitte à ne pas l'accorder aux « autres ; si je trompe ma femme — ou mon « mari — c'est par hasard et personne n'en « sait rien. A part cela, je vis honnêtement, « j'obéis à la loi religieuse, quand elle ne me « gêne pas trop, et avec d'autant plus de zèle « que j'ai grand-peur d'aller rôtir dans les « flammes éternelles ; j'obéis aussi à la loi « humaine, quand il n'y a pas moyen de faire « autrement, et parce que j'ai la frousse des « gendarmes... Je paie à l'Etat ce que je lui dois « d'impôts ; je paie à Dieu ce que je lui dois

« d'oremus, de patenôtres et de génuflexions, « sur une chaise d'ailleurs bien rembourrée. De « plus, je donne de temps en temps dix et « même vingt sous à un pauvre. Que veut-on « de plus ? Combien de gens n'en font pas « autant ! Ne fais-je pas partie de l'armée des « honnêtes gens, de la phalange des bons chré- « tiens ? » Voilà ce que vous vous dites, tas de pharisiens que vous êtes ! Et vous vous croyez meilleurs que le publicain qui se tient là-bas, dans le fond de l'église, qui n'a pas de chaise avec une plaque gravée à son nom, qui ne débite pas des prières toutes faites, qui peut-être n'était pas entré dans une église depuis longtemps, mais qui, s'agenouillant sur la pierre, sans crainte pour le pli de son vieux phalzar, dit à Dieu : « Faut pas m'en vouloir... « Ayez pitié de moi... Je sais bien que je me « suis toujours comporté avec vous comme un « dégoûtant ! » Oui, vous croyez que c'est vous, les bons, les justes, les chouchous de Dieu et que le publicain pourra se mettre la ceinture le jour où il se présentera à la répartition du nanan céleste. Eh bien, vous n'y êtes pas, pas du tout, vous vous mettez les quatre doigts et le pouce dans l'œil... Aussi j'ai comme une idée que vous tomberez sur un fameux bec de gaz dans la vallée de Josaphat quand les archanges sonneront, avec leurs trompet-

tes, le rassemblement des vivants et des morts ! »

Ces phrases lancées d'une voix rude secouaient les messieurs du banc d'œuvre ; les dévotes qui, au pied de la chaire, levaient vers le prédicateur des yeux blancs, avaient pris des mines offusquées et quelques-unes échangèrent entre elles, à voix basse, des réflexions peu bienveillantes pour ce curé du Danube dont le langage ne rappelait guère celui des chanoines du chapitre et moins encore l'éloquence académique du cardinal-archevêque... Son Eminence ne parut cependant pas scandalisée : elle se tourna même avec un sourire malicieux vers Mgr Sibuë qui, l'air revêche, ses doigts osseux entrelacés sur son ventre plat, dardait vers le curé de Sableuse un regard de plus en plus hostile.

L'abbé Pellegrin s'était bien promis de se surveiller, de freiner son ardeur, de châtier son vocabulaire, de ne pas interpeller directement ses auditeurs en leur faisant en quelque sorte jouer un rôle de comparses muets : il voulait démontrer que, tout comme un autre, il savait plaider la cause de Dieu dans le langage benoît qui plaît aux dames de la Société de l'Immaculée-Conception, aux messieurs du Cercle Saint-Joseph... Vaines résolutions ! Le curé de Sableuse était bien incapable de faire

un choix parmi les expressions que lui soufflait sa verve populaire ; d'ailleurs, il avait bientôt oublié la présence du cardinal, du coadjuteur, du conseil de fabrique, et dans cette vaste cathédrale, où sa voix, s'élevant de plus en plus, avait pris une sonorité formidable, il se sentait emporté, irrésistiblement, par son inspiration torrentueuse, farouche, pareille à celle des sermonnaires du Moyen Age qui, penchés sur des foules vraiment croyantes, parlaient avec une verdeur plébéienne d'un Dieu bon enfant pour les petits, les humbles, sévère pour les grands, les superbes.

L'abbé Pellegrin se mit à leur lancer des invectives, à ces pharisiens modernes, qui, gonflés de l'orgueil de leur fausse vertu, se prétendent les bons, les seuls chrétiens et s'imaginent être en règle avec leur créateur et leur juge... « Je te connais, s'écria-t-il, dévot égoïste pour qui Dieu est une espèce de haut fonctionnaire chargé de veiller à tes intérêts, de t'assurer contre les accidents, de procurer une fille avec dot à ton fils, de te fournir les moyens de faire ta pelote ici-bas en attendant que tu ailles te goberger, là-haut, à la table où les élus boivent le pinard divin dans des quarts en argent doré... Tu t'es fabriqué, à ton usage personnel, un Dieu à tout faire qui te coûte

moins cher que ta bonne : tu ne lui parles que de toi, tu ne t'adresses à lui que pour demander quelque chose et quand il ne marche pas, quand il t'envoie dinguer, ou même simplement quand il te fait poireauter, tu rouspètes et tu dis : « Mon Dieu, vous n'êtes vraiment pas très gentil pour moi... Je vais cependant à la messe tous les dimanches et j'irais aux vêpres, si, juste à la même heure, il n'y avait pas le cinéma ! » Non mais, mince de culot ! Je te connais aussi, toi, l'homme au cœur de ciment armé, qui t'imagines que Dieu est un gendarme préposé à la garde de ton coffre-fort... Tu en as fait l'ami et le protecteur des riches ; c'est un Dieu bien pensant, quoi, abonné à ton journal où il lit surtout le bulletin financier et le carnet mondain. Ton Bon Dieu à toi n'a pas une grande barbe et de longs cheveux, comme sur les tableaux : il porte des favoris, il est chauve, il a l'air d'un vieil économiste distingué qui défend, avec les bonnes idées, les intérêts du haut commerce et de la grande industrie. Et tu t'imagines que s'il a voulu que son fils meure sur la croix, c'est pour sauver, non pas seulement ton âme, mais encore et surtout tes dividendes... Les apôtres, les martyrs, tu les as rangés, eux aussi, parmi les défenseurs de ta galette : c'est pour que tu jouisses en paix des

biens de la terre, en attendant ceux du ciel, que l'Eglise a été fondée et, de toutes les vertus qu'elle recommande, c'est la résignation qui te paraît la plus nécessaire et la plus belle, parce que tu n'as rien à craindre de ceux qui la pratiquent... Ah ! toi aussi tu aimes le Bon Dieu pour les services qu'il te rend ! Cela ne t'empêche pas de la faire au bon chrétien, parfois même au saint homme, comme Tartufe... C'est vrai, tu n'as pas de grands vices, pas plus que tu n'as de grandes vertus. Tout chez toi est moyen, tu es pour le juste milieu en toutes choses et tu crois que c'est ça, la vérité. Tout chez toi est tiède... Mais Dieu a horreur des tièdes : il les vomit, et il aime les emballés, ceux qui se donnent à lui sans penser à ce que cela leur rapportera tout de suite ou plus tard, ici-bas ou là-haut. C'est pourquoi, il a préféré au pharisien le pauvre publicain qui, lui, ne se plante pas devant son miroir pour voir si, des fois, une auréole ne lui pousserait pas autour de la tête... Veux-tu que je te dise ? Eh bien, tu le dégoûtes, le Bon Dieu, comme le dégoûtent tous les hypocrites, tous les égoïstes, tous les mauvais riches, tous les salauds ! »

Les messieurs assis au banc d'œuvre regardaient le prédicateur d'un air ahuri, voire révolté... L'un d'eux, un grand sec qui était le

principal avoué de la ville, se pencha vers son voisin, ancien intendant militaire, et lui dit quelques mots à l'oreille, lesquels furent approuvés d'un énergique signe de tête. Les visages alignés au banc du chapitre exprimaient des sentiments divers, la surprise, la colère, la gêne, mais aussi l'approbation et la joie : un gros chanoine, entre autres, paraissait enchanté et certaines expressions du curé de Sableuse le firent rire franchement.

Cependant l'orateur avait repris :

« Et toi, dont j'aperçois d'ici le visage pavoisé aux trois couleurs, du bleu autour des mirettes, du blanc sur les joues et du rouge au bec, toi, ô Pharisienne ! qui viens ici moins pour plaire à Dieu que pour plaire aux hommes, est-ce que tu ne mérites pas d'être abaissée, toi aussi, tandis que la pauvre créature, femme ou maîtresse du publicain, sera élevée ?... Celle-là, au moins, n'en veut faire accroire à personne et ne se dit pas que Dieu la trouve épatante. Elle ne la fait pas, comme toi, à la vertu... Ce n'est pas une poule qui veut se faire passer pour une colombe ! Cependant, elle n'est pas plus médisante que toi, elle ne trompe pas plus son mari que toi, le tien. En tout cas, si la publicaine fait les affaires du diable, ce n'est pas en ayant l'air de faire celles de Dieu.

« Votre piété, chère madame, est une élégance, un chiqué, un simple passe-temps. Elle fait partie de votre existence mondaine, comme le flirt, le bridge ou le fox-trot. Elle vous amuse beaucoup moins, il est vrai, mais elle vous rassure quand vous vous demandez — pas souvent ! — ce qu'il adviendra de vous le jour où votre gentil petit corps, tant admiré, tant aimé, tant peloté, sera livré aux asticots. Et pour vous, c'est ça la religion, une habitude et une vague assurance contre l'incendie, c'est-à-dire contre les flammes éternelles. Quelques petites prières lues dans votre paroissien parfumé, quelques agenouillements qui, vous le savez, mettent en valeur ce que vous avez de mieux, et voilà à peu près tout ce que vous faites pour mériter le beau titre de chrétienne. Peut-être, si vous êtes zélée, si l'église n'est pas pour vous une espèce de théâtre où l'on va pour montrer sa toilette et regarder celles des autres, peut-être vous occupez-vous de quelques œuvres... Vous organisez, sous la présidence de votre curé, des ventes de charité où se débitent des scapulaires, des flacons d'odeur, des chapelets et des jarretelles ; vous exposez des aquarelles au bénéfice des filles perdues et retrouvées, vous organisez un « foyer » où vont les bonniches trop laides pour fréquenter le dancing... Ça, c'est bien,

c'est méritoire, mais enfin c'est peu de chose. Ainsi, en attendant les récompenses célestes — vous n'êtes pas pressée — vous goûtez toutes les joies que procure la bienfaisance mondaine, vous prenez le thé chez Mme la marquise, vous baisez l'anneau de Monseigneur, vous siégez autour d'un tapis vert les jours de comité, vous dirigez, vous discourez et vous obtenez — qui sait ? — une mention dans le discours sur les prix de vertu !... Et vous croyez que c'est ça, la charité ? Vous en avez une santé, chère petite brebis ! Non, vrai, ce que le Bon Dieu doit se tordre quand il vous voit jouer cette comédie ! A moins cependant qu'il n'ait pas du tout envie de rire, car ce qu'il déteste, c'est le maquillage de la conscience, le simili de la bonté, le chiqué de la foi. Or, c'est ça qu'on trouve partout aujourd'hui... Où sont-ils les vrais chrétiens ? Montrez-les-moi les vraies chrétiennes ? Vous me dites qu'il y en a... Où ça, chez qui ? Moi, je vois surtout des profiteurs, des roublards, des types qui font un placement. La religion, c'est pour eux une affaire : ils se disent que gagner le paradis à si peu de frais, c'est encore la bonne, la meilleure combine ! »

L'abbé Pellegrin se pencha sur le rebord de la chaire et lança d'une voix furieuse :

« Tas de pharisiens !... C'est votre faute si

l'Eglise est dépeuplée, si la parole de Dieu n'est plus écoutée. Vous avez transformé la religion de l'enthousiasme et des sacrifices en une alliée, une servante des esprits les plus étroits, les plus secs, vous avez fait du tabernacle le pendant de votre coffre-fort ! Dieu vous demande la simplicité, l'humilité du cœur, et chez vous, tout n'est que calcul... Vous devriez être les soldats du Christ, tout donner, même votre vie, pour assurer la victoire, et vous n'êtes que des embusqués ! Alors quoi ! c'est tout naturel que nous écopions, que nous ramassions la bûche, que l'ennemi, que Satan nous foute la raclée. C'est bien fait... Et il ne faut pas dire que Dieu nous lâche : c'est nous qui l'avons plaqué chaque fois qu'il fallait sortir de la tranchée pour en mettre un bon coup ! »

Le prédicateur s'échauffait de plus en plus... En lui ressuscitaient les moines prêcheurs d'autrefois, le frère Maillard, l'implacable père Menot, tous ces hommes rudes dont l'éloquence à la fois sublime et grossière secouait les foules dans ces cathédrales où se mêle aussi l'élan des colonnes, des arcatures, des tours, des flèches à la vulgarité des détails naïvement sculptés aux portails et aux chapiteaux.

Mais cette éloquence ardente et brutale, cet

art mystique et naturaliste ne sont plus de notre temps, grand amateur de banalités quiètes, d'euphémismes circonspects, d'accommodements avec les hypocrisies nécessaires... Les voix dures détonnent et les vérités, lorsqu'elles ne sont pas dorées comme des pilules, ont de la peine à passer : ce prêtre qui, du haut de la chaire, lançait aux ouailles sidérées des invectives et des menaces, ce père Duchêne en surplis effarait les belles dames accoutumées à la douceur vanillée des sermons à la guimauve, des vieilles dévotes qui aiment à être bercées par les phrases ronronnantes des beaux vicaires aux gestes arrondis... Les hommes blâmaient, pour la plupart, ces « boutades de mauvais goût », ces emprunts au vocabulaire des pires faubourgs et ils s'étonnaient qu'un prédicateur osât, devant Son Eminence, traiter ainsi des personnes bien pensantes et bien élevées, ce qui est, en somme, la même chose.

Un vague murmure s'élevait de la foule qui donnait des signes d'agitation, mais l'abbé Pellegrin, emporté par sa fougue, repartait de plus belle et d'une voix plus impérieuse encore. Ah ! quelle joie de faire le procès de cette religion facile, émolliente, douceâtre, qui suffit à la plupart des chrétiens !

« Croyez-vous donc, s'écriait-il, que la reli-

gion née dans les larmes et le sang de notre Sauveur puisse avoir quoi que ce soit de commun avec la vôtre ? Vous vous êtes fabriqué une religionnette pépère où vous vous la coulez douce en vous disant : « Ça va comme ça... « Le Bon Dieu est même bien content de ce que « nous faisons pour lui. Il a si peu l'habitude « d'être gâté qu'un rien lui fait plaisir ! » Faudrait voir ! Et qu'est-ce qui vous fait supposer que Dieu est bon ? En tout cas, il n'est pas bon au point d'en devenir bête et on ne le roule pas si facilement que ça. Au contraire, mettez-vous bien dans la tête qu'il n'a rien d'une poire et que, les faux jetons, il ne les encaisse pas. Pour être en bons termes avec lui, il faut y mettre du sien, et beaucoup. Il faut l'aimer d'abord, l'aimer vraiment, pour lui-même ! Il ne se contente pas de quelques simagrées, de quelques boniments... Il est exigeant et il en a le droit, car vous lui devez tout. Le pharisien en faisait beaucoup plus que vous et cependant il n'a pas été justifié... Alors pourquoi voulez-vous être mieux traités que lui ? Le vrai chrétien c'est le soldat de la foi qui a mérité en combattant d'être admis là-haut dans le cantonnement où les bons poilus se la couleront douce pour l'éternité. Mais ne comptez pas y trouver le moindre petit coin, vous qui êtes restés peinards tandis que les autres se

débattaient au milieu des barbelés... Non, non, il n'y aura rien pour vous qui n'avez pas été à la peine, pour vous qui n'avez pas pratiqué la sainte fraternité du front chrétien, pour vous qui n'avez pas partagé le contenu de votre bidon ou de votre musette avec le camarade qui avait le gosier sec ou l'estomac creux... Vous ne serez pas du grand défilé sous l'Arc de Triomphe du Ciel ! »

Et le curé de Sableuse se mit à parler de l'enfer qui attendait tous ces tireurs au flanc, tous ces embusqués, tous ces mufles qui se sont planqués chaque fois qu'ils devaient exposer, non pas même leur peau, mais un peu de leur tranquillité, de leurs jouissances, de leur argent... Il ne leur décrivait pas, comme les moines visionnaires du Moyen Age, de gigantesques chaudières remplies d'huile bouillante, d'immenses poêles à frire où l'on rissole pendant l'éternité, des broches effroyables qui transpercent les damnés de part en part, comme des poulets : cet enfer-là, bien fait pour inspirer les prédicateurs truculents, l'abbé Pellegrin l'avait remplacé, à l'intention des messieurs et dames qui l'écoutaient, par une géhenne peut-être plus effrayante parce que moins truquée, moins grandiose, moins bien organisée pour fournir aux réprouvés, comme dans les sept cercles de l'enfer dan-

tesque, l'occasion de subir orgueilleusement un supplice sensationnel... Non, il inventa des souffrances moins théâtrales : il montra la bourgeoise vaniteuse transformée en souillon qui, dans les cuisines de Satan, lave et relave sans cesse de dégoûtantes écuelles, il montra le bourgeois au cœur sec, au ventre épanoui, travaillant sans répit dans d'affreuses usines sous le fouet de surveillants diaboliques, portant de lourds sacs d'or vers d'inaccessibles navires au long de quais dallés de plaques de fer brûlantes ; il montra les mauvais juges comparaissant à leur tour devant des magistrats en robe couleur de feu et condamnés à des milliards d'années de prison et 50 francs d'amende au milieu des sarcasmes et des injures d'un public de diablotins ; il montra les femmes et les filles folles de leur corps muées en lépreuses effroyables et obligées de se contempler pendant des siècles et des siècles dans leur armoire à glace... L'abbé Pellegrin créait ainsi une manière d'enfer moderne et il mêlait à sa description un humour sarcastique, une jovialité féroce qui ajoutaient encore au fantastique de cette variation sur un thème cher aux prédicateurs populaires. Mais ces menaces ne parurent produire aucun effet sur l'auditoire ; les dévotes les plus impressionnables craignaient moins, évidemment, cet

enfer-là que l'autre, celui qui rougeoie dans les sous-sols de l'univers et où s'agitent, au milieu des flammes, sous la fourche de l'Archange rebelle, les pécheurs et les pécheresses condamnés par le Souverain Juge.

L'abbé Pellegrin comprit qu'à ces citadins, il fallait le même enfer qu'aux bonnes gens de Sableuse.

« Eh bien, s'écria-t-il, vous serez brûlés, puisque vous préférez ça ! Vous serez brûlés, si... »

Et, changeant de ton, il leur parla avec moins de rudesse, mais toujours avec le même vocabulaire. Il leur demanda de s'inspirer du pauvre publicain, affirmant que pour plaire à Dieu l'humble aveu des faiblesses humaines valait mieux qu'une vertu réelle mais orgueilleuse. Il avait commencé par l'invective et la menace, il termina par des paroles de réconfort et d'espoir.

« Je ne veux pas, prononça-t-il, vous en faire tout un plat... Au fond, on ne vous en demande pas tant : un peu de bonté, un peu de justice, un peu de courage. Quoi, ça ne doit pas être tellement difficile quand on est chrétien, ou alors, vraiment, ce n'est pas la peine... Et même la bonne volonté suffit. C'est beaucoup d'avoir voulu essayer ! Seulement, ne repoussez pas la perche qui vous est tendue, faites un effort pour la saisir et cela vous sera

compté au dernier jour par le Bon Dieu, le Dieu des humbles, des braves types, en un mot des vrais chrétiens. *Amen.* »

Et le curé de Sableuse, dans le bruit des chaises remuées, des exclamations étouffées, des réflexions échangées à mi-voix par les fidèles, redescendit, lentement, les degrés de la chaire, au bas de laquelle l'attendait le suisse empanaché.

Ayant repris sa place dans le chœur, il chercha le regard de Mgr Sibuë, mais ne le rencontra pas : le coadjuteur, plongé dans son bréviaire, avait l'air plus renfrogné que jamais. Quant au cardinal, il s'était tourné vers l'autel où l'officiant avait repris le service divin, et la tête inclinée, les mains jointes, il priait, comme ployé sous sa pourpre, pareil aux suppliants hiératiques que l'on voit, taillés dans la pierre, sur les tombeaux d'autrefois...

V

LE TACOT ET LA TORPÉDO

Après la messe, l'abbé Pellegrin, qui avait regagné la sacristie, fut assailli par une foule de curieux où, certes, les admirateurs n'étaient pas en majorité : en vérité, ce sermon, quoique sensationnel, avait déçu... Une telle éloquence ne pouvait être goûtée par un auditoire habitué à des homélies qui semblent tomber de la chaire comme une petite pluie. Mais on voulait voir de près ce « phénomène » que le cardinal, grand seigneur toujours original — sauf dans ses discours —, avait distingué entre tous les prêtres de son clergé.

Gêné par cette cohue à laquelle s'étaient mêlés, avec des haussements d'épaule, les

chanoines du chapitre, le curé de Sableuse allait se retirer, quand une femme audacieusement maquillée et décolletée fendit la presse en disant d'une voix sonore :

« Où est-il ?... Je veux le voir !... Moi, je trouve qu'il a été formidable ! »

C'était Mme Cousinet qui, suivie de son mari, s'élançait vers l'abbé Pellegrin... Dans un mouvement d'enthousiasme, elle tendit ses bras nus, cerclés d'or, d'ivoire et de bois, pour étreindre le prêtre, mais celui-ci recula d'un pas, l'air stupéfait.

« C'est vrai, dit l'ex-Lisette de Lizac, je perds la tête... L'habitude, entre artistes, de s'embrasser les soirs de générale quand la pièce a bien marché. Et vous savez, c'est un succès fantastique, un triomphe ! J'étais dans la salle... Ah ! mon cher, comme vous leur avez bien envoyé votre grande tirade !

— Je vous remercie, balbutia l'abbé qui reculait toujours, croyez que je... »

La dame reprenait de plus belle :

« Il y avait une cabale dans les coins, j'ai vu ça... Des jaloux ! Ça ne fait rien, vous teniez votre public... J'ai failli applaudir... Ah ! quel talent vous avez ! Vrai, à Paris, vous feriez salle comble tous les soirs, je veux dire tous les dimanches, à la grand-messe et au salut, en matinée ! »

M. Cousinet, plus cérémonieux, serra la main de l'abbé en le louant « d'avoir si bien dit ce qu'il fallait dire »... En réalité, le nouveau châtelain de Sableuse n'en pensait pas un mot : cette éloquence triviale ne l'avait pas enchanté du tout et la froideur, la désapprobation de la plus grande partie de l'assistance ne lui avaient pas échappé : « Est-ce là, se demandait-il, le propagandiste qui convient pour faire réussir ma candidature ? Il serait peut-être très bon comme agent politique socialiste... Soutane à part, il a tout ce qu'il faut pour séduire les révolutionnaires, mais, moi, je me présente comme conservateur : je suis le candidat des gens bien élevés, comme il faut, riches ou aisés pour la plupart... Ces électeurs-là, je viens de les voir dans la cathédrale : ils en ont fait, des têtes, en écoutant le boniment de ce drôle de curé. Ah ! non, je préfère me passer d'un bonhomme aussi compromettant. D'ailleurs, je demanderai conseil à Mgr Sibuë. »

Mais déjà le vide se faisait autour de l'abbé Pellegrin que Mme Cousinet continuait à complimenter dans un langage de coulisses.

C'est à ce moment que l'abbé Lanthier s'approcha... Un sourire ironique errait sur ses lèvres minces et son regard, après avoir examiné avec quelque surprise, mais aussi quelque

intérêt, le visage peint de Lisette de Lizac, s'arrêta sur la bonne grosse figure, maintenant inquiète, du curé de Sableuse.

« Mon cher, prononça d'une voix douce le secrétaire du coadjuteur, je ne vous avais jamais entendu... Vraiment, c'est très curieux, très curieux ! Ah ! certes, cela nous change un peu du genre d'éloquence qu'on nous enseignait au séminaire ! Comment pouvez-vous trouver ces arguments, ces mots ?

— Je ne les trouve pas, puisque je ne les cherche pas. Je dis les choses comme elles me viennent !

— Très curieux... Enfin ! Mais je ne suis pas qualifié pour donner un avis sur votre façon de prêcher, mon cher curé... Monseigneur vient de rentrer à l'archevêché et me charge de vous dire que Son Eminence désire vous voir.

— Tout de suite ?

— Elle vous attend... »

Quelques minutes après, l'ancien brancardier régimentaire s'agenouillait, le cœur battant, devant le cardinal de Blandignière. Aussitôt après l'avoir béni paternellement, le prélat lui tendait ses deux mains pour l'aider à se relever. Puis, sans autre préambule, il questionna :

« Etes-vous sincère ? »

A cette question, l'abbé Pellegrin eut un haut-le-corps. Il pâlit, puis rougit et, enfin, répliqua, d'une voix tremblante :

« J'espérais, au moins, une bonne parole de Votre Eminence... Il n'y avait que cela pour me remonter. Maintenant, je comprends... Pas la peine d'essayer de me raccrocher : j'ai eu tort.

— Quel tort, mon fils ?

— Tort de monter dans cette chaire, trop haute pour moi, tort de parler à cette foule qui ne m'a pas compris, qui ne pouvait pas me comprendre. *Mea culpa,* c'est ma faute, ma très grande faute... »

Le visage de l'abbé exprimait une telle douleur, humble et repentante, que le cardinal en fut ému.

« Si une faute a été commise, dit Son Eminence, elle ne l'a été que par moi... A moins, cependant, que, dans cette chaire où je vous ai prié de monter, vous ne vous soyez cru obligé de prendre une attitude, de jouer un rôle, de justifier une réputation que certains trouvent fâcheuse, mais qui m'intéresse et même me paraît sympathique. Votre sermon m'a touché, mais je vous l'avoue, à un moment donné, je me suis demandé, inquiet : « N'est-ce « pas une façon comme une autre de chercher « le succès ? Parle-t-il avec son cœur, cet

« homme qui me paraît naïf et inspiré ? Et « j'aurais horreur d'un menteur, d'un cabotin « qui se couvrirait de sayon en poils de chè- « vre, qui se poudrerait la tête de la cendre « des vrais prophètes. »

Des larmes avaient jailli des yeux de l'abbé Pellegrin qui s'écria :

« Votre Eminence me soupçonne... Elle me prend pour un bourreur de crânes. Tout ce qu'elle voudra, mais pas ça ! »

Le cardinal l'observa en silence, pendant un instant, puis :

« Non, c'est impossible... Et ce serait dommage ! »

Il fit signe au prêtre de se rapprocher et, lentement, presque à voix basse, il articula :

« Ce serait dommage, oui, car l'Eglise manque de voix ardentes, évangéliques comme la vôtre... Evangéliques, je l'ai dit... Nos livres saints ne sont que les échos de paroles pareilles à celles que vous venez de prononcer. Ah ! je me demande si la décadence de l'idée religieuse n'est pas due, précisément, à la mollesse, à la grisaille, au manque d'énergie de ceux qui sont chargés de la répandre... Née dans le peuple, la foi a perdu sa tradition vivifiante en devenant une espèce de philosophie, de morale, que l'on explique, que l'on défend d'une voix mesurée, avec des arguments et des

gestes de professeurs, de pions... Moi-même, je me le reproche depuis longtemps, j'ai confondu notre religion, simple et directe comme l'est toute vérité, avec je ne sais quelle littérature. Trop de poésie, trop de douceur ! Pour redresser les âmes, il faut la manière forte... Jacob ne s'est battu qu'avec un ange : jeu d'enfant ! Le chrétien doit se battre avec le Démon... Il s'agit de cogner dur et surtout de parer les coups, car si l'on est touché au point faible, on risque de perdre la partie et la foi... Aussi, aïe donc ! Allons, bon, voilà que je vous imite. Votre genre est contagieux. Votre genre ?»

Le cardinal se tut un instant, puis :

« Ne serait-ce qu'un genre ? »

Comme le curé de Sableuse, visiblement ému, esquissait un geste de protestation, le vieillard reprit :

« Je vous crois. Vous êtes un sincère... Vous ne me mentiriez d'ailleurs pas, à moi qui vous ai défendu et peut-être vous défendrai encore.

— Eminence, dit simplement l'abbé, je suis venu, ce matin, à la cathédrale, en service commandé. Je ne demande rien, je n'ambitionne rien... Ici comme là-bas, j'ai fait ce que je pouvais, et l'estime de mes chefs m'a toujours suffi.

— Vous avez la mienne, monsieur le curé.

Mais ce n'est pas en chef que je veux vous dire un dernier mot, c'est en ami. Prenez garde, vous pouvez faire, sans le vouloir et même sans le savoir, beaucoup de mal à certaines des âmes que vous toucherez et que vous dominerez...

— Beaucoup de mal ? se récria le curé de Sableuse, mais je ne veux jamais servir que la cause de Dieu et de l'Eglise. »

Le cardinal lui prit les mains et dit :

« Soyez le bon prêtre qui distribue à tous, à tous, vous entendez, la vérité... Ne choisissez pas, dans votre troupeau, des brebis que vous chérirez et auxquelles vous passerez tout, tandis que vous traiterez durement les autres. Un danger vous menace et c'est celui de la popularité. La popularité, on l'obtient parfois sans rien renier de ce que l'on croit être vrai, mais on la garde rarement sans se composer une attitude, sans se mettre un masque, sans devenir injuste... Restez juste, même pour le pauvre pharisien dont Dieu n'a pas toujours parlé aussi sévèrement que vous. Allez, mon fils, je vous bénis... »

Pendant que le vénérable cardinal s'entretenait ainsi avec le curé de Sableuse, M. et Mme Cousinet, qui s'étaient rendus aussi à l'archevêché, étaient reçus par Mgr Sibuë.

Le coadjuteur n'avait fait aucune difficulté

pour ouvrir sa porte à ce couple que sa situation de fortune, son installation fastueuse dans un château, avaient tout de suite classé parmi les plus notables habitants de la région. Mgr Sibuë, très renseigné sur tout ce qui touchait à la politique, savait aussi que M. Cousinet songeait à se présenter, comme candidat conservateur, aux prochaines élections, et c'était une raison de plus pour bien accueillir cet important archidiocésain.

Lisette de Lizac avait approché, dans sa vie, maints personnages de marque, princes portugais, grands-ducs moscovites, ministres de la République, généraux, etc. Une vedette des music-halls parisiens n'est peut-être pas reçue partout, mais elle reçoit tout le monde, à commencer par le meilleur. Cependant pas le moindre prélat ne figurait dans sa collection et elle l'avoua, gentiment, en disant au grave coadjuteur :

« C'est rigolo, vous êtes mon premier évêque ! A part, bien entendu, celui qui m'a flanqué une claque le jour de ma confirmation.»

Mgr Sibuë prit le parti de sourire et ses lèvres se plissèrent avec une intention aimable.

« Madame, articula-t-il en serrant la main potelée et baguée de l'ancienne chanteuse, je suis heureux de faire votre connaissance, ainsi

que celle de Monsieur votre époux. Je sais quels sont vos mérites... J'ai entendu souvent parler de vous et dans les meilleurs termes.

— Ah ! Votre Grandeur sait que j'ai été vedette au Casino de Paris ? C'est vrai, j'étais très gobée du public...

— Non, madame, j'ignorais, je l'avoue, votre passé et vos succès d'artiste : je faisais allusion à l'affection, à l'estime que vous avez déjà su inspirer aux populations de ce pays. Vous êtes bonne, vous êtes charitable, vous êtes pieuse... C'est parfait et je vous en félicite, comme je félicite votre mari d'avoir, en votre personne, une épouse aussi accomplie... »

M. Cousinet, d'abord un peu gêné par les inutiles indiscrétions de Lisette, s'inclina, la bouche en cœur...

« Monseigneur, dit-il, ma femme a été artiste et, vous le voyez, elle ne s'en cache pas... Quand on a eu sa situation au théâtre, on a peut-être le droit d'en être fière, même devant Votre Grandeur.

— Croyez, dit Mgr Sibuë, que je salue le talent partout où il se manifeste, surtout quand il est accompagné de la charité. Vous continuez la tradition de M. et Mme de Sableuse... Votre nom sera béni comme le leur.

— Et même un peu plus, je l'espère, dit M. Cousinet, car nous avons l'intention de

faire plus largement les choses... Nous avons les moyens !

— Les occasions de faire le bien s'offriront souvent à votre générosité.

— J'ai déjà décidé de retaper l'église de Sableuse...

— Excellente idée ! La maison du Seigneur ne saurait être trop belle... Mais nous avons ici, à l'archevêché, des œuvres très intéressantes auxquelles, hélas ! la dureté des temps porte un cruel préjudice. Cette loi de séparation...

— Quand je serai député, je n'aurai rien de plus pressé que de demander le rétablissement du Concordat, avec le remboursement de toute la galette qu'on a volée à l'Eglise.

— Merci dès à présent pour votre puissante intervention, mais en attendant...

— Comptez sur moi pour ce que vous voudrez, cher Monseigneur.

— Oui, Votre Grandeur peut y aller, ajouta Mme Cousinet, nous sommes prêts à arroser... Nous savons bien que la politique, c'est une question d'argent ! »

Le coadjuteur fronça légèrement les sourcils, mais aussitôt, il reprit son air aimable et déclara :

« Certes, la défense d'une cause, fût-elle la meilleure, oblige à des sacrifices personnels...

Ils trouvent d'ailleurs, le moment venu, leur récompense, soit ici-bas, soit là-haut. M. Cousinet sera, j'en suis sûr, parmi les élus, et ici-bas pour commencer. Alors, mon cher diocésain, votre nom figurera aux prochaines élections sur la liste conservatrice ?

— La liste n'est pas encore arrêtée, mais il y a quelque chose de décidé, c'est que je serai dessus. Et justement, Monseigneur, j'ai un conseil à vous demander. Dès maintenant, je dois organiser et même pousser ma propagande. Il ne faut pas que, le moment venu de choisir les candidats, le Comité central puisse me dire : « Mais on ne vous connaît pas ! » J'ai donc pensé à me servir, pour faire mousser ma petite affaire, d'une personnalité populaire dans le pays... Votre Grandeur devine de qui je veux parler ?

— Je ne vois pas, répondit l'évêque avec un geste évasif.

— C'est le curé de Sableuse que nous venons d'entendre à la cathédrale.

— Ah ! fit Mgr Sibuë d'un air froid.

— N'est-ce pas une bonne idée ? »

Le prélat restant silencieux, M. Cousinet reprit :

« Oui, je comprends et votre doute doit correspondre au mien. Après avoir entendu ce sermon, je me demande si M. l'abbé Pellegrin

est bien indiqué pour me pistonner auprès des électeurs, moi, le propriétaire du château de Sableuse, un homme qui a une grosse situation et qui veut représenter à la Chambre les gens comme il faut... »

Mgr Sibuë ne répondait toujours pas et M. Cousinet repartit de plus belle :

« Votre Grandeur hésite, c'est naturel, à me donner son opinion sur un des membres de son personnel. Mais je devine ce qu'elle ne veut pas me dire : ce brave curé me compromettrait et finirait par me faire black-bouler. »

Mgr Sibuë rajusta ses lunettes d'acier sur son nez, puis, avec une sorte d'ironie amère, il répliqua :

« Au contraire, ce prêtre vous apporterait, je crois, un concours infiniment précieux. »

Ces mots enchantèrent Lisette de Lizac qui, battant des mains, se tourna vers son mari et s'exclama :

« Ah ! tu vois, Gustave, je te l'avais bien dit... Moi, je l'adore, ce curé ! »

Mgr Sibuë continuait :

« Je suis obligé de reconnaître que l'abbé Pellegrin exerce une certaine influence, non seulement à Sableuse, mais encore à plusieurs lieues à la ronde... Ses allures, son langage plaisent aux paysans et aux ouvriers, surtout à ceux qui ont fait la guerre : j'ai mon opinion sur son

genre de popularité, mais enfin, je dois constater le fait. Sans doute, ce matin, le curé de Sableuse n'a pas séduit son auditoire et j'en suis désolé, navré, car j'aime ce prêtre simple, franc, vraiment évangélique, malgré son absence de douceur. Mais les citadins sont difficiles : on les a habitués à un art plus élevé... A la campagne, tels défauts deviennent des qualités. Je vous conseille donc, cher monsieur, d'utiliser les services réels que peut vous rendre cet excellent homme... Vous a-t-il promis son concours ?

— A peu près, et je crois qu'en insistant...

— Parfait ! Je suis enchanté d'apprendre qu'il s'oriente vers le parti dont vous serez, je l'espère, un des élus les plus écoutés. Enchanté pour vous et pour lui : je craignais de le voir évoluer vers les opinions... extrémistes. C'est ce qui arrive le plus souvent à ces prêtres qui se laissent entraîner par leur tempérament et griser par l'accueil qu'on leur fait dans certains milieux. Tant mieux donc si l'abbé Pellegrin marche avec vous et pour vous... Vous en tirerez profit tous les deux.

— Dites tous les trois, Monseigneur, plaisanta Mme Cousinet, puisque je serai la femme d'un député !

— Madame, fit le coadjuteur, disons plutôt que ce sera un excellent résultat pour nous

tous, car le succès de la bonne cause, c'est le succès des honnêtes gens et notre pauvre France a bien besoin que le règne des impies prenne fin au plus vite. Les épreuves de la guerre l'ont déjà purifiée, mais il nous faut faire de bonnes élections pour mériter les grâces de la Providence.

— C'est vrai, dit Mme Cousinet, il faut envoyer des honnêtes gens à la Chambre, des hommes qui ont de la surface, qui savent ce que c'est que le maniement des affaires... Nous en avons assez d'être gouvernés par des pignoufs, des sans-le-sou !

— La défense des idées religieuses et des intérêts, voilà mon programme ! déclara Cousinet.

— Ceci ne va pas sans cela », fit Mgr Sibuë en reconduisant le couple qui paraissait enchanté de cette flatteuse réception. Et comme il soulevait lui-même la lourde portière qui cachait la porte de son cabinet, il ajouta :

« Madame, je compte sur vous pour nos œuvres... Nous en avons de très intéressantes. Je vous inscrirai parmi ces dames des comités : elles seront enchantées de vous accueillir. J'en parlerai à Mme la marquise de Longpré... »

Lisette de Lizac accepta avec ravissement et dès qu'elle eut repassé le seuil de l'archevêché, elle dit à M. Cousinet :

« Il est vraiment très gentil, Monseigneur ! Vrai, ça vous change de ces malappris qu'on rencontre partout aujourd'hui. »

La torpédo des nouveaux châtelains les attendait devant le palais épiscopal... A côté, stationnait le tacot du docteur Profilex, qui attendait l'abbé Pellegrin pour le ramener à Sableuse.

« Rentrons vite, dit Mme Cousinet, il est plus de midi et nous ne serons pas à table avant une heure. »

Suivie de son mari, elle se dirigeait vers la voiture, quand l'abbé Pellegrin sortit à son tour de l'archevêché.

« Cela tombe bien, lui dit-elle... Mon cher curé, je vous enlève !

— Oui, dit Cousinet, nous vous emmenons... »

Le curé, embarrassé, répondit :

« C'est que mon vieux copain, le toubib, est là avec sa bagnole... Je ne peux pas le plaquer !

— Bah ! il ne vous en voudra pas pour cela... Je tiens à rentrer à Sableuse avec vous. Une idée !

— Madame...

— Tenez, je vais le dire à votre ami... C'est le docteur Profilex, n'est-ce pas, de Sableuse ?

— Vous ne le connaissez pas ? Un si brave type... Impossible de le laisser tomber. »

Mais Mme Cousinet, avec l'allure et le sourire d'une grande dame qui consent à faire connaître sa volonté à un simple mortel, s'était approchée du tacot et s'adressant à son conducteur, disait :

« Docteur, nous sommes les nouveaux châtelains de Sableuse... Nous vous prenons M. le curé pour le reconduire chez lui. Voilà ! »

Le docteur Profilex n'eut qu'un regard froid pour cette coquette trop maquillée et trop sûre d'elle-même. Il s'inclina, puis, se tournant vers Pellegrin :

« Est-ce vrai que vous préférez ces quarante chevaux à mes cinq canassons ?

— Non, mais des fois ! »

Lisette saisit le curé par une main et, faisant soudain la petite espiègle, elle l'entraîna vers la torpédo :

« Je vous tiens et je ne vous lâcherai pas. Allons, venez, ne faites pas le vilain ! »

L'abbé ne pouvait s'opposer à cette aimable violence, mais avant de se rendre, il dit au docteur Profilex :

« Contre la faiblesse, il n'y a pas de résistance ! »

Tandis que la grosse voiture, souple, silencieuse, filait vers Sableuse à toute allure, le vieux médecin tournait la manivelle de son tacot pour ranimer, si possible, le moteur lé-

thargique, et il murmurait avec un sourire de philosophe :

« La torpédo du Pharisien... Encore un sujet de sermon pour M. le curé ! »

VI

UN HOMME DU PASSÉ

Quelques jours après, l'abbé Pellegrin rentrait avec Poilu à sa cure après avoir fait une tournée chez les pauvres du village, quand Valérie, sa vieille bonne, qui l'attendait sur le seuil, lui dit en le débarrassant de son chapeau et de son parapluie :

« Eh ben, en v'là une nouvelle !

— Quoi donc !

— M. le comte est revenu !... Il est à la Saulnaye, avec Madame et M. Pierre.

— Pas possible... Il m'avait cependant assuré qu'il ne remettrait jamais les pieds dans le pays. Au fait, tant mieux... Mais qui vous a dit ça, Valérie ?

— Evariste, vous savez, le vieux domestique qu'ils avaient emmené à Paris... Il est venu, y a pas plus d'un petit quart d'heure, pour me dire : « Madame Valérie, nous revoici... C'est « nous. M. le comte ne peut pas se faire à son « appartement de Paris... Il étouffe. Quant à « Mme la comtesse, elle s'ennuie. Il n'y a que « M. Pierre qui s'accommode très bien de cette « existence-là. Moi, je m'y résignais. Alors, « puisque voici la belle saison, nous avons dé- « cidé de nous installer pour quelque temps à « la Saulnaye. Ça ne vaut pas le château, mais « on peut y tenir tout de même... Prévenez donc « M. le curé et dites-lui que nous serions bien « aises de le voir... La Saulnaye, c'est à côté « de Sableuse : deux coups de pédale et on est « chez nous ! » Sur ce, j'ai offert à M. Evariste, qui est un homme si aimable, un petit verre de cassis... »

L'abbé répondit simplement :

« J'y vais ! »

Et bientôt, toujours suivi de Poilu, il roulait vers le modeste pavillon de la Saulnaye, situé à trois kilomètres du village... Tout en pédalant d'un jarret vigoureux, il se réjouissait à la pensée de revoir les anciens châtelains avec qui, pendant plus de dix ans, il avait entretenu d'affectueuses relations... N'étaient-ils pas, pour tous ceux qui les connaissaient, les plus braves

gens du monde ? Et des paroissiens modèles !

Sur la route, à mi-distance, il rencontra Pierre de Sableuse, l'ex-lieutenant de chasseurs à pied, le fils du comte Hector. Les deux hommes échangèrent une cordiale poignée de main, puis, tout de suite, Pierre expliqua :

« Nous allons passer quelque temps à la Saulnaye, tout ce qui nous reste ! L'air d'ici manquait à mes parents. Et moi, je ne suis pas fâché de me reposer un peu dans ce petit coin tranquille... »

Comme l'abbé Pellegrin se déclarait enchanté de cette décision, il reprit, après quelque hésitation :

« Qu'en pensera-t-on à Sableuse ?

— On vous reverra avec joie, mon lieutenant... Vous savez que votre famille a laissé les meilleurs souvenirs dans le pays.

— Des souvenirs, oui, c'est bien cela. Au fond, on sera surpris de nous revoir, on dira : « Ils ne sont pas fiers de revenir après avoir « vendu leur vieille maison. »

— Je vous asure que...

— Au fait, on dira ce qu'on voudra. D'ailleurs, moi, je ne verrai personne... Je me promènerai, je lirai, je travaillerai — vous savez que je me suis mis à faire mon droit —, et, la saison venue, je chasserai. Le principal, c'est que mon père retrouve sa santé et que ma

mère, maintenant à peu près consolée d'avoir dû quitter à jamais le château de Sableuse, se repose ici à l'ombre d'un vieux tilleul, le seul arbre qui, maintenant, soit encore à nous ! »

Pierre donna quelques tapes amicales à Poilu qui, tout de suite, l'avait reconnu.

« Toujours solide, ce rescapé de la grande bagarre ?

— Oui, répliqua l'abbé, Poilu est toujours d'attaque... Mais ce n'est plus, Dieu merci, une attaque de grand style, comme ils disaient. Aujourd'hui, nous l'avons, le vrai filon, nous sommes dans nos foyers !

— Tout le monde ne peut pas en dire autant », soupira le fils de l'ancien châtelain.

Mais ils arrivaient à la Saulnaye, ancien pavillon de chasse Louis XIII qui reflétait dans un étang bordé de vieux saules et de hautes herbes sa façade à moitié recouverte de glycine et de lierre...

Le comte de Sableuse apparut sur le seuil. A la vue du curé qui s'empressait vers lui, il fit quelques pas en s'aidant d'une canne d'infirme et s'exclama, joyeusement :

« Comment, cher ami, si tôt, si vite ?

— Vous en doutiez donc ? fit le curé en appuyant sa bicyclette contre le perron de pierre.

— Je vous attendais », dit le comte en lui tendant la main.

Le curé et le vieux gentilhomme, suivis de Pierre et de Poilu, pénétrèrent dans le pavillon. Mme de Sableuse, assise dans un fauteuil de tapisserie, au milieu d'une sorte de salon rempli de meubles disparates, fit un affectueux accueil au visiteur... Vêtue d'une robe noire, coiffée d'un bonnet de dentelles qui enserrait des bandeaux de cheveux gris, elle paraissait plus de soixante-dix ans, bien qu'elle eût à peine atteint la soixantaine : son visage était d'ailleurs celui d'une femme lasse et comme découragée. Elle n'en affirma du reste pas moins à l'abbé Pellegrin qu'elle se portait à merveille, surtout depuis son arrivée à la Saulnaye.

« Le fait est, dit le comte, qu'installé ici depuis quarante-huit heures à peine, je me sens moi-même tout ragaillardi... »

Il plaisanta :

« Et je ne suis plus tout jeune comme ma femme... »

M. de Sableuse avait dû être beau sous Mac-Mahon, et il gardait une fière allure malgré ses épaules voûtées et sa démarche difficile : son visage un peu dur, d'ailleurs adouci par une moustache et une barbiche blanches à la Henri IV, était creusé de rides profondes, mais ses yeux, d'un bleu profond, avaient une charmante expression de bonté, de sérénité.

« Oui, déclara-t-il après les premières paroles de bienvenue, nous sommes revenus à la Saulnaye... Jadis ce n'était pour nous qu'une vieille baraque sans importance. Maintenant, c'est notre maison. Il est vraiment fort heureux que nous ne l'ayons pas vendue avec le château... Nous aurions été obligés de passer la belle saison dans ce Paris qui est devenu inhabitable depuis la guerre. Nous vivons là-bas dans un appartement sans un coin de ciel ou de verdure et qui coûte un prix fou... Ah ! c'est que les temps sont difficiles pour ceux que la révolution — c'en est une, cette guerre — n'a pas aussi bien traités que cet excellent M. Cousinet. A propos, l'avez-vous vu... chez lui ?

— Je lui ai rendu visite, avoua l'abbé... Pas moyen de faire autrement.

— Mais c'est tout naturel... Il est un de vos paroissiens. Vous avez fait la connaissance de Mme Cousinet ? Ah ! reconnaissez qu'elle est plus gaie que nous... Un peu originale, peut-être, mais ne sommes-nous pas, nous aussi, des originaux à notre manière ? Allons, mon cher curé, tout cela s'annonce très bien pour vous. Ces personnes sont riches et vos pauvres, pour qui vous plaidez avec tant de cœur, bénéficieront certainement de leur munificence. »

Il y avait un peu d'ironie amère dans ces propos du vieux gentilhomme et sa femme,

d'une voix douce, comme lointaine, lui dit :

« Mon ami, ne nous plaignons de rien, ni de personne.

— Mais, repartit le vieillard, nous ne nous plaignons pas... Nous n'en avons pas le droit. Nous devons même, somme toute, nous estimer heureux d'avoir vendu Sableuse dans de bonnes conditions, à des gens qui nous ont payés rubis sur l'ongle. Ainsi, nous avons pu liquider une situation que la guerre avait encore aggravée... Quoi de mieux ? »

Le comte soupira profondément en prononçant ces mots, et, dans le silence qui était tombé, il reprit :

« Me plaindre ? Pourquoi ? N'ai-je pas pris, depuis si longtemps, l'habitude de l'exil ? J'ai été à bonne école. Comme Mgr le comte de Chambord, que j'ai eu l'honneur de servir jusqu'à son dernier jour, j'ai toujours été exilé de mon époque ; je le suis maintenant de ma maison... Je dois suivre la destinée de ceux que toutes sortes de Cousinet délogent et chassent de partout. Que faire ? Sinon me soumettre à cette loi implacable qui a frappé de meilleurs que moi, à commencer par le Prince qui, né au palais des Tuileries, est mort dans une bicoque. Sa Saulnaye à lui ! Encore n'était-elle pas en France. Me plaindre ? Monseigneur ne s'est jamais plaint... Il a même eu cet admirable

courage qui consiste à faire semblant d'espérer.

— Suivons donc cet exemple », dit Mme de Sableuse.

Son fils avait eu un léger haussement d'épaules et c'est d'une voix claire, quasi joyeuse, qu'il s'exclama :

« A t'entendre, papa, on croirait que nous sommes finis... Quelle drôle d'idée ! Le passé, toujours le passé...

— Nous sommes des gens du passé.

— Pas moi, fichtre, en tout cas ! Nous ne pouvons pourtant pas pleurer éternellement le comte de Chambord... C'est comme si nous n'arrivions pas à nous consoler de la mort de Louis XVI ! Je pense qu'il faut, non pas regretter ce qui n'est plus et ne peut plus être, mais nous occuper du présent pour lui faire front, sans broncher. Je t'assure qu'à la tête de ma compagnie de chasseurs, je ne me sentais pas du tout un homme du passé... Et je ne me laissais pas déloger de ma tranchée ! Allons, ne prenons pas des attitudes de vaincus... Moi, je suis de mon temps et je ne céderais pas devant tous les Cousinet de la terre !

— Possible, dit M. de Sableuse d'un air sombre, mais l'un d'eux est chez nous et il y est bien.

— Bah ! nous arriverons peut-être à l'en

faire sortir un jour ou l'autre... En attendant, nous ne sommes pas mal ici ! »

L'abbé Pellegrin avait souvent entendu son vieil ami se lamenter sur la misère de ces temps où il ne suffit évidemment pas d'avoir fait partie de la petite cour de Frohsdorff pour jouer un rôle dans la société moderne ; le bon curé savait que l'ancien gentilhomme d'honneur du dernier « roi légitime » de France vivait surtout de regrets sans cesse ravivés et que, même à l'époque où le comte Hector habitait son château familial, il goûtait une orgueilleuse jouissance à se dire exclu d'un siècle où il n'avait d'ailleurs pas cherché à se faire une place.

Une fois de plus, l'abbé, qui ne comprenait pas cette sorte de répulsion inspirée par une époque cependant digne d'être vécue, argumenta :

« Vous voilà encore dans vos idées noires, Monsieur le comte... Et tout à l'heure vous me disiez que votre retour au pays vous avait ragaillardi ! Chassez-moi donc ce cafard-là ! Ditez-vous que Dieu a ses idées et qu'elles valent bien les nôtres. Avant de critiquer le général, il faudrait savoir ce que donnera la manœuvre : nous jugeons trop vite les hommes et les événements et souvent, nous sommes obligés de reconnaître, par la suite, que le plan

dont nous ne pensions rien de bon a donné d'excellents résultats. La cause que vous avez servie est perdue, M. Cousinet s'est installé en maître à Sableuse, le siècle n'est pas commode, d'accord. Certes, vous ne pouvez trouver que c'est le rêve, mais, enfin, vous avez pas mal de raisons de remercier le Ciel, qui n'a tout de même pas été si rosse que ça avec vous. Vous avez perdu votre château, votre fortune, à cause de la guerre, mais vous avez gardé votre fils, alors que vous auriez pu le perdre aussi, par-dessus le marché. Songez donc, un chasseur à pied qui n'a lâché le front que juste le temps de se guérir de ses blessures ! Cela pèse dans la balance, une veine pareille ! Votre fils est là, un peu là... Vous vous rendez compte ? Loin de bouder son siècle, votre fils le prend comme il vient. Et il ne se ronge pas à penser au comte de Chambord, à la légitimité, au roi de France et de Navarre, à ce qui ne reviendra jamais. Le présent a du bon, parce qu'il est le présent, c'est-à-dire la vie. Voilà qui devrait vous consoler, monsieur de Sableuse... Si j'étais à votre place, je rendrais grâces à Dieu tous les jours, comme le fait sans doute Mme la comtesse, laquelle, permettez-moi de vous le dire, est bien plus raisonnable que vous. »

Et il s'exclama dans un gros rire cordial :

« Allons, faut pas vous en faire... Ça ne sert à rien ! Je crois même que ça empêche plutôt les choses de s'arranger, parce que le Ciel aime et soutient les gens de bonne volonté ! »

Le vieillard ne put s'empêcher de sourire en répliquant :

« Vous me réconfortez. Mon fils m'a dit qu'au front, vous aviez toujours été de bonne humeur, même dans les pires moments.

— Ça ne m'était pas difficile de faire le rigolo, je n'avais personne derrière moi, sinon cette pauvre Valérie qui me fait des scènes tous les jours mais qui, je crois, m'aurait bien pleuré, en attendant de trouver un autre patron. Sans compter que, dans le métier de brancardier, la gaieté, c'est nécessaire, ça ravigote les clients et, parfois, ça les empêche de se laisser glisser... Ah ! c'est un peu comme brancardier que je viens chez vous et, vous voyez, mon petit truc réussit encore. Vous voilà moins triste que tout à l'heure, vous réagissez, il y a du bon ! »

Quand le curé de Sableuse, que ses devoirs rappelaient au village, eut réenfourché sa bicyclette et, suivi de Poilu, quitté la Saulnaye, le comte Hector dit à son fils :

« C'est vrai que ce brave curé apporte avec lui de l'optimisme et de la bonne humeur... La guerre l'a transformé, lui aussi : il a pris une

rondeur cordiale, une jovialité entraînante qui doivent le faire aimer plus encore.

— Oui, dit Mme de Sableuse, mais pourquoi emploie-t-il ces expressions triviales ? Sans jouer à l'abbé de cour, il pourrait peut-être user d'un vocabulaire plus distingué.

— Bah ! intervint Pierre, c'est une habitude prise pendant la guerre. Et, comme il ne fréquente guère les salons, à part le tien, maman...

— Et celui de Mme Cousinet ! dit le comte.

— Cette personne, reprit Mme de Sableuse, je ne l'ai vue qu'une fois, pendant les pourparlers de la vente... Je ne crois pas qu'elle s'offusque du langage de notre brave curé. Moi non plus, au fait, d'autant plus que j'en ai entendu bien d'autres, à Paris, même dans le meilleur monde.

— Que veux-tu, déclara son mari, c'est le nouveau style... Assurément, il n'est pas fait pour exprimer les idées que j'ai servies en l'auguste personne du comte de Chambord.

— Et pourquoi ? protesta Pierre... On peut être traditionaliste en parlant argot. Je connais à Paris des royalistes qui n'ont rien de M. de Coislin ni dans leur esprit ni dans leur langage. Ils engueulent la République et même ils annoncent qu'ils vont la f...iche par terre.

— Peuh ! des Orléanistes !... »

Et il y avait tant de mépris dans cette excla-

mation du vieux chevalier de la légitimité défunte, que Pierre de Sableuse, craignant un accès de mauvaise humeur, n'insista pas.

Il sortit, se rendit à l'écurie, détacha son alezan et, s'étant mis en selle avec la souplesse d'un vrai cavalier, il poussa un galop jusqu'aux approches du parc de Sableuse.

Le soir tombait, un soir d'été que traversaient des brises tièdes et parfumées ; sur le ciel rose, où des nuages frangés d'or s'allongeaient, les arbres centenaires découpaient en noir leurs branches entrelacées et leurs feuillages légers. Là-bas, par-delà des haies vives, autour de la vieille église, brillaient déjà les premières lumières du village ; plus loin encore, dans la plaine, les sirènes des usines lançaient, sous le déroulement des fumées, leurs clameurs qui annonçaient la sortie des ateliers...

Pierre de Sableuse devinait, au sommet de la colline boisée, la silhouette du château qui, aujourd'hui, n'était plus le sien et cette vision lui gâtait quelque peu un décor familier qu'il avait cependant retrouvé avec joie.

Comme il longeait le parc, il vit venir à lui, mais de l'autre côté de la clôture, une auto découverte dont le volant était tenu par une femme... « Notre remplaçante ! se dit-il avec un sourire... Mme Cousinet fait son tour de pro-

priétaire et, ma foi, elle a l'air de conduire avec une certaine maestria. N'importe, une chauffeuse dans ce vieux parc qui n'avait jamais vu que des amazones, c'est drôle... Mon père, lui, penserait que c'est triste. » Il s'apprêtait à saluer la nouvelle châtelaine, quand l'auto s'arrêta brusquement devant lui. Il se découvrit en s'inclinant, tandis que cette voisine — il la connaissait pour l'avoir rencontrée chez le notaire, lors de la vente du château — lui disait avec une désinvolture d'ailleurs charmante :

« Tiens, vous voilà ? Enchantée... Mais pourquoi n'êtes-vous pas entré ? »

Seule dans la voiture, ses bras appuyés sur le volant, elle était tête nue et le vent l'avait quelque peu décoiffée : ses cheveux blonds s'ébouriffaient autour d'un visage peint, mais qui, dans le crépuscule, paraissait d'une jeunesse et d'une beauté délicieuses.

« Madame, répondit Pierre, je ne me serais pas permis... D'ailleurs, je vous l'avoue, je n'y ai pas songé.

— Ce n'est pas gentil ! » prononça-t-elle sur un ton de petite femme gâtée...

Puis, plus grave :

« Ah ! oui, je comprends... Vous nous en voulez un peu, n'est-ce pas ?

— Pas le moins du monde, madame.

— Bien vrai ?

— Bien vrai.

— Alors, ça va... »

Mme Cousinet examinait, d'un regard connaisseur, le jeune et élégant cavalier ; après un court silence, elle lui dit, sur le ton le plus « camarade » :

« Savez-vous que vous faites très bien sur ce canard ? Vous devriez vous essayer au cirque Molier. Vous en auriez du succès, auprès de ces dames et, surtout, de ces demoiselles !

— Voilà, madame, une chose à laquelle je n'ai pas songé non plus.

— C'est dommage. Mais ici, dans ce patelin perdu, parler du cirque Molier, c'est fou ! Que voulez-vous, mon cher, j'ai tant vécu à Paris !

— Vous allez bien vous ennuyer ici, madame.

— Mais non, c'est ravissant ! Je raffole de la campagne... Vous savez, comme toutes les artistes !

— Vous êtes artiste, madame ?

— Je l'ai été, et moi, du moins, je ne m'en cache pas, je m'en vante ! Voyons, Lisette de Lizac...

— Du Casino de Paris ?

— C'est cela... Du Casino !

— Vous êtes Lisette de Lizac ? Ah ! ça, par exemple...

— Vous ne vous attendiez pas à celle-là !

— Non, mais je me disais le jour où je vous ai rencontrée pour la première fois en compagnie de votre mari : « Je n'ai jamais vu « Mme Cousinet et il me semble que c'est une « femme dont j'ai été amoureux ! »

— Amoureux de moi ?

— Non, madame, amoureux de Lisette de Lizac.

— Comme c'est amusant ! Racontez-moi ça...

— Rien de plus simple. Etant en permission, je me suis arrêté à Paris et je suis allé vous applaudir. Vous jouiez dans une revue... Cela s'appelait, attendez donc...

— En quelle année ?

— 17...

— En 17, c'était *T'en veux, chéri ?*

— En effet, il me semble me souvenir...

— J'étais la vedette. Je paraissais dans une scène d'apaches, puis dans une scène patriotique où je dansais le tango sur l'air de *La Marseillaise* et je terminais dans le Triomphe des alliés... Je faisais la France, naturellement.

— Vous étiez superbe ! Ah ! cette ligne, ce galbe, ces jambes ! Mais pardon... J'ai tort de parler à Mme Cousinet des jambes de Lisette de Lizac !

— Pourquoi ? Ce sont les mêmes.

— Et voilà pourquoi j'ai été amoureux de vous...

— A cause de mes jambes ?

— A cause de tout. »

Mme Cousinet se mit à rire :

« C'est vrai... Avec mon petit drapeau tricolore, je ne cachais pas grand-chose !

— De retour dans ma tranchée, j'ai gardé longtemps en moi le souvenir de cette apparition... Oui, je me suis endormi plus d'une fois en pensant à Lisette de Lizac !

— Pauvre garçon !

— Pourquoi ? Est-on à plaindre si l'on a emporté avec soi une jolie image qu'on peut contempler quand on veut, par exemple quand on cherche à oublier une réalité... déplaisante, quand on est seul, triste ? Lisette de Lizac m'a souvent consolé...

— C'est un succès et j'en suis fière. Seulement, il faut croire que vous l'avez perdue, la jolie image, puisque vous ne m'avez pas reconnue.

— Elle s'était un peu effacée. Tant d'événements en cinq années ! Et puis...

— Vous n'allez pas me dire que j'ai beaucoup changé ?

— Non, certes... Mais, enfin, je ne m'attendais pas à vous retrouver chez un notaire sous les espèces d'une bonne bourgeoise qui allait

acheter le château de mes pères ! De Sableuse au Casino de Paris, comme au cirque Molier, il y a loin !

— Vous voyez, vous vous trompiez !

— Aujourd'hui la jolie image est redevenue très nette... Je vous revois telle que vous étiez ce soir-là et telle que je vous ai emportée dans ma cagna, en Argonne.

— Chut ! Il faut déchirer cette image-là : on y voit trop mes jambes. Lisette de Lizac a quitté la scène, elle a renoncé à l'art, elle s'est transformée en « bonne bourgeoise », comme vous dites.

— Je vous présente mes respects, madame, fit Pierre de Sableuse en affectant plaisamment un ton cérémonieux.

— Et dans quelques mois, je serai la femme de M. Cousinet, député.

— Ah ! votre mari songe à faire de la politique ?

— Dans sa situation, c'est tout indiqué.

— Où se présente-t-il ?

— Ici... Il se fera inscrire en tête d'une des listes de la circonscription.

— La liste radicale, sans doute ? Peut-être même socialiste. Dame ! quand on est châtelain, il est assez dans la tradition de se montrer un peu révolutionnaire.

— Eh bien, pas du tout, nous sommes

conservateurs. M. Cousinet veut défendre la bonne cause...

— Bravo ! je voterai pour lui.

— Vous plaisantez ? Mais c'est très sérieux...

— Je n'en doute pas, chère madame !

— Mon mari estime que c'est de son devoir de servir le pays... Il l'a fait pendant la guerre, dans ses usines, il le fera pendant la paix, à la Chambre.

— Noble ambition !

— N'est-ce pas que c'est chic de se dévouer ainsi ? Seulement, voilà, ce n'est pas facile... Mon mari est nouveau venu dans le pays : on le connaît à peine. Et la grande affaire, pour lui, c'est de composer sa liste... Il lui faut des gens tout à fait distingués.

— Oh ! je suis parfaitement tranquille, votre mari en trouvera. M. Cousinet est débrouillard... Mais ne parlons pas politique : j'ignore le premier mot de toutes ces questions ! »

Mme Cousinet parut songeuse ; brusquement, elle demanda :

« Votre père ne s'est jamais présenté ?

— Présenté à quoi, madame ?

— Aux élections.

— Mon père rit peu, mais comme il rirait s'il vous entendait ! »

Par-dessus la clôture, Lisette de Lizac ten-

dit la main à Pierre de Sableuse qui y posa ses lèvres.

« Il se fait tard, dit-elle... Bonsoir, beau cavalier !

— Adieu, charmante chauffeuse !

— Adieu ? Pourquoi ? Vous m'en voulez de vous avoir parlé politique ? Moi, je vous ai bien permis de me parler de mes jambes... Au revoir, mon cher ! »

Elle remit sa voiture en marche, et fit un rapide virage en poussant un éclat de rire... Elle était déjà loin, lorsque Pierre se décida à reprendre, au galop de son cheval impatient, le chemin de la Saulnaye.

Quelques instants plus tard, Mme Cousinet rentrait au château et s'attablait avec son mari pour dîner.

« J'ai trouvé ta tête de liste, dit-elle lorsque le maître d'hôtel se fut retiré.

— Pardon, il me semble que c'est moi qui...

— Non, il te faut un type épatant, un as, une vedette, quoi ! Toi, tu seras, si tu veux, le deuxième de la distribution...

— Alors, à qui as-tu pensé ?

— Au comte Hector de Sableuse ! Hein, crois-tu que ça la posera un peu là, ta liste de conservateurs ? Ce vieux bonhomme est très gobé dans le pays, il a beaucoup donné à des tas de gens et il ne leur a jamais rien de-

mandé... S'il se présente, il sera élu et il fera élire les autres. N'est-ce pas que c'est une idée ? »

M. Cousinet, aussitôt séduit, s'exclama :

« En effet... Et dire que je n'y avais pas pensé ! Mais je croyais le comte définitivement parti... Je n'ai appris que ce matin, par un garde-chasse, qu'il s'était installé à la Saulnaye. Il est certain que le comte Hector de Sableuse ferait de l'effet en tête de liste. Moi, Cousinet, je me sacrifierais en venant après. La cause avant tout ! Du reste, les deux premiers, seuls, ont des chances. Les autres, on s'en fout ! Oui, mais voudra-t-il ? Il est si sauvage...

— Bah ! dit Mme Cousinet, nous en avons dompté de plus sauvages que lui. Et puis, n'oublie pas ceci : il est pauvre.

— C'est vrai, dit l'homme riche, et un pauvre, ça ne résiste jamais bien longtemps. Au fait, pourquoi résisterait-il, celui-là ? Un siège de député, un mandat tout cuit et qui ne coûte rien, ça ne se refuse pas. J'irai demain à la Saulnaye... »

Dès le lendemain, M. Cousinet se présenta chez M. de Sableuse qui le reçut avec une hautaine courtoisie. Mais le millionnaire était bien persuadé que sa proposition serait mieux accueillie et, après quelques banales formules de politesse, il la formula, carrément.

Le comte ne l'interrompit pas une seule fois et même ne lui répondit pas tout de suite.

« Vous consentez, n'est-ce pas ? dit l'ambitieux châtelain... Il s'agit, je le répète, de former une liste d'honnêtes gens avec un programme nettement conservateur.

— Conservateur ! répliqua M. de Sableuse avec une inquiétante ironie. Pardon, monsieur, qui vous a dit que je voulais conserver quelque chose ?

— Il s'agit de l'ordre, de...

— Non, vous voulez conserver ce que vous avez et voilà pourquoi, j'imagine, vous êtes conservateur. Moi, j'ai tout perdu. Ce ne serait rien encore, si tout ce que j'ai cru, défendu, aimé, n'était perdu aussi... Je suis un homme d'avant le déluge ; et les eaux ne baissent pas, elles montent même de plus en plus.

— Nous sommes là pour pomper.

— Vous voulez pomper le déluge ?

— Nous lui opposerons une digue... C'est le drapeau que je vous demande de tenir aux prochaines élections : le drapeau de l'ordre !

— Je n'ai servi, monsieur, qu'un drapeau : il est déposé dans le cercueil du comte de Chambord, du roi Henri V, à Goritz : c'est le drapeau blanc... Un drapeau ? Non, un linceul ! »

Le comte de Sableuse parlait lentement

d'une voix lointaine... Il se tenait debout, près d'une fenêtre presque entièrement obstruée par un lierre épais et dans cette pénombre, avec son visage émacié, sa barbe blanche, ses yeux soudain embués de tristesse, sa silhouette longue et noire, il prenait un aspect quasi fantomatique... Vraiment, oui, cet émigré à l'intérieur avait l'air de sortir du passé. Et devant M. Cousinet, qui se demandait maintenant ce qu'il venait faire là, M. de Sableuse continua :

« Monsieur, j'ai renoncé à tout... Quand avec mes amis, Blacas, du Bourg et quelques autres fidèles, j'ai posé mes lèvres pour la dernière fois sur la main inerte de mon roi, je ne me suis pas tourné vers l'avenir. A quoi bon ? Il n'avait rien qui pût m'intéresser... Avec le comte de Chambord, quelques-uns d'entre nous ont enseveli toutes leurs espérances ; je suis de ceux-là. Depuis lors, je ne me suis mêlé de rien, je n'ai écouté aucun appel : je suis devenu un spectateur que la pièce afflige ou écœure le plus souvent. Me mêler d'élections, moi un des derniers partisans du roi par la grâce de Dieu ? Voyons, vous n'y pensez pas... Monsieur Cousinet, j'excuse votre démarche, car j'imagine que vous ne me connaissiez pas avant de la tenter... S'il en était autrement, je considérerais cette proposition comme une offense. »

Le pauvre Gustave, démonté, bredouilla :

« Et moi qui croyais vous faire plaisir en vous fournissant l'occasion de devenir député !

— Je vous remercie donc... Pour l'intention. »

Lorsqu'il revit sa femme, M. Cousinet s'exclama tout d'abord :

« En voilà un vieux piqué !

— Il ne marche pas ?

— J'ai vu le moment où il allait me flanquer à la porte.

— Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

— Des choses fantastiques... Il m'a parlé du comte de Chambord — le comte de Chambord, je te demande un peu ! — du roi de France et de Navarre, de la grâce de Dieu, du drapeau blanc, du déluge et de la fin du monde..

— Alors, rien à faire ?

— Rien du tout.

— Tu lui as parlé d'argent ? demanda Mme Cousinet...

— Jamais de la vie... Pour la première fois, je me trouvais en face d'un pauvre à qui je n'osais demander son prix, parce que je sentais qu'il n'était pas à vendre. S'il y avait beaucoup de types comme ça, la vie deviendrait impossible.

— Alors ?...

— Alors... Ecoute, c'est à mon tour d'avoir une idée ! Le vieux ne marche pas : j'ai peut-être trouvé quelqu'un pour le remplacer.

— Qui ?

— Le jeune, son fils. »

Un sourire passa sur les lèvres peintes de Mme Cousinet.

« J'y pensais ✍, dit-elle.

VII

IL FAUT QU'UNE PORTE...

MADAME COUSINET avait trouvé Pierre de Sableuse très séduisant.

Le soir même de sa rencontre avec lui, s'étant déshabillée devant sa psyché, elle regarda ses jambes, longuement. « Il les a fort appréciées, songea-t-elle, et certes, on ne fait pas mieux. D'autres, tant d'autres, me l'ont dit, mais jamais je n'en ai ressenti autant de plaisir que cette fois-ci. Il en a rêvé... Pourquoi n'en rêverait-il pas encore ? »

Son mari, qui se mettait en costume de nuit, lui demanda en bâillant :

« Qu'est-ce que tu as, ce soir, à contempler tes guibolles d'un air pensif ?

— Rien, mon ami...

— Les plus belles jambes de Paris ! Hein, crois-tu que j'en ai de la veine d'être devenu leur propriétaire.

— Leur propriétaire ? Tu te figures que tout est à toi ici ?

— Certainement : le château, le parc, les meubles, tes jambes... Tout ça est à moi, ma chérie, à moi, Cousinet !

— Tu as tout acheté ?

— Mais... Au fait, dis donc, pourquoi me parles-tu sur ce ton revêche ? Tu m'en veux, ma Lili adorée ? »

Gustave s'approcha de sa femme et voulut l'embrasser. Elle recula vivement, les bras tendus, comme pour se défendre. Décontenancé, le pauvre homme s'arrêta net. En caleçon rose à pois verts, avec son bedon en pointe, son visage mollasse et ses yeux ronds, il était à la fois très laid et très ridicule... L'ex-vedette du Casino de Paris en fut frappée comme elle ne l'avait jamais été. « Non, ce qu'il est moche ! » se dit-elle... Et elle évoqua la silhouette fine du beau cavalier qui lui avait déclaré, quelques heures auparavant : « J'ai été amoureux de vous. » Son mari, qui voulait prendre sa revanche, avança vers elle, la bloqua dans un coin de la chambre et l'enlaça presque de force. Mais Mme Cousinet, excédée, se dégagea et le repoussa violemment en s'écriant :

« Ah ! non, bas les pattes !...

— Tu plaisantes ?

— Je te prie de me ficher la paix, tu entends ! »

C'en était trop. M. Cousinet, offensé, prit, autant que lui permettait son caleçon rose à pois verts, une attitude digne et déclara :

« C'est bien, madame... J'irai donc coucher cette nuit dans la chambre Louis XIII. »

Et, sa chemise de nuit sous le bras, d'un pas quelque peu solennel, il se retira.

« Ouf ! » soupira Lisette de Lizac qui ne s'endormit que très difficilement ce soir-là.

Au fond, elle commençait à s'ennuyer dans son château historique. Habituée à vivre au milieu d'une agitation bruyante et gaie, elle errait parfois comme une âme en peine dans ces longs couloirs et ces salles silencieuses, peut-être hantées, et si froides ! Impossible de rendre habitable cette demeure bâtie pour des gens qui ne connaissaient pas le chauffage central, qui se passaient de salle de bain, de cuisinière électrique, d'ascenseur, qui vivaient comme des paysans. Impossible aussi — et c'était peut-être plus grave — d'animer cette sombre boîte en y faisant venir des amis. En vérité, les relations de M. et Mme Cousinet, très nombreuses mais peu reluisantes, étaient imprésentables à Sableuse...

« Ça peut aller à Paris, disait le châtelain à sa femme. Là-bas, tout est permis. Tes camarades de théâtre, que tu tiens tant à revoir, sont assez drôles dans notre hôtel de l'avenue de Villiers : ici, ils détonneraient... N'oublie pas que je vais être candidat conservateur, que je suis appelé à défendre au Palais-Bourbon la famille et la religion, sans parler, bien entendu, de la propriété.

— Mes amis valent bien les tiens, répliqua Lisette, vexée... Ce sont des artistes et ils peuvent donc être reçus partout ! Tandis que toi, tu ne m'as jamais présenté que des marchands de quelque chose, de vulgaires mercantis. Ah ! en voilà qui feraient tache dans votre beau château, monsieur le baron de Cousinet !

— Ma chérie, je ne les invite pas non plus... Les uns et les autres me gêneraient dans ma nouvelle situation. Il me faut des relations qui me posent...

— Je les attends, tes gens du monde !

— Ah ! si Paris n'était pas si loin, j'en ferais venir tout un stock. Ce ne serait pas difficile... Les gens du monde vont partout où il y a de l'argent : rien ne les attire comme le bruit des écus, je veux dire comme le frou-frou des billets de banque. Et plus ils sont du monde et plus vite ils accourent... Mais, moi, ce qu'il me faut, c'est la belle société de la région.

— Le gratin de Merville, mazette !

— Ne blague pas... Il est plus récalcitrant que celui de Paris. Tu t'en rends compte... Ces croquants résistent. On dirait, ma parole, qu'ils se méfient ! Nous sommes cependant des gens comme il faut. Il s'agit de le faire savoir... Question de publicité, comme en tout et partout. Quand te décideras-tu à fréquenter ces dames des comités de l'archevêché ? Mgr Sibuë voudrait te présenter et m'a promis que tu serais reçue on ne peut mieux.

— Ça me barbe !

— Songe à ma candidature... Aide-moi !

— Je fais de mon mieux. Et toi, as-tu vu le jeune Pierre de Sableuse ?

— Pas encore. Je n'ose retourner à la Saulnaye de peur de tomber sur la momie. Alors, j'attends une occasion... Heureusement, le fils m'a l'air plus maniable que le père. Nous pourrons peut-être en faire quelque chose. Qu'en penses-tu ?

— Il faut essayer.

— Crois-tu qu'il se laissera séduire ?

— Je l'espère, répondit Mme Cousinet d'un air assez bizarre.

— Ecoute, ma Lili, il me semble que tu ne t'intéresses pas assez à ma candidature. Songe que tu es maintenant la compagne d'un homme politique, en attendant que je sois un homme

d'Etat. Tu devrais être ma collaboratrice, m'aider de tout ton pouvoir, avec tous tes moyens. J'ai remarqué que tous ceux qui réussissent dans la politique ont des femmes qui marchent avec eux, qui marchent pour eux... Les femmes jouent un si grand rôle quand elles savent s'y prendre !

— Tu veux que je marche pour toi ?

— Oui, comme une brave petite femme qui n'a qu'une idée en tête : « Mon mari doit être « élu... Eh bien, je ferai tout ce que je peux pour « qu'il le soit. »

— Entendu, mon ami... Je te promets d'y mettre du mien : si cela ne dépend que de moi, tu peux en être sûr et certain, tu le seras !...

— Parfait... Commence donc par amener ici le jeune Pierre de Sableuse. Sois diplomate, use de la finesse naturelle de ton sexe. Tiens, tu pourrais employer un intermédiaire, ce brave curé qui est au mieux avec les Sableuse et qui, si tu t'en occupes un peu, nous rendra un tas de services !

— Non, je n'ai besoin de personne... Laisse-moi faire, j'arriverai à ce que je veux, sois tranquille, mon gros loup ! »

Pierre avait gardé un capiteux souvenir de sa rencontre avec Lisette de Lizac... « Voilà, se dit-il, de quoi meubler gentiment mes vacances. La Saulnaye manque d'agréments et les

bouquins de droit sont si ennuyeux... Ah ! les jambes de Mme Cousinet ! Vraiment, est-il possible de vivre si près d'elles sans être ému ? J'entends encore ces mots : « Au revoir, mon « cher. » Je sais bien que l'ancienne vedette du Casino de Paris a la liberté de ton et d'allures des artistes et que lorsqu'elle dit « mon cher », c'est tout comme si elle disait « monsieur ». Mais qui sait ?... Et puis son mari me dégoûte : c'est un nouveau riche, un mufle. Raison de plus pour coucher avec sa femme ! »

Pierre de Sableuse retourna à la même heure à l'endroit où il avait rencontré Lisette de Lizac. Il ne comptait guère que le hasard le favoriserait ; aussi, après quelques minutes d'attente, et non sans se railler lui-même de jouer ainsi les collégiens amoureux, s'apprêtait-il à reprendre sa promenade, lorsqu'il entendit un bruit de moteur venant du parc... Il retint son cheval qui déjà s'élançait et il vit presque aussitôt arriver l'auto de Mme Cousinet qui était seule et conduisait elle-même, comme la première fois. Elle stoppa devant lui.

« Le hasard fait bien les choses, dit le jeune cavalier.

— Le hasard ? Ah ! voilà une explication qui ne me plaît pas, pas du tout. Je croyais que vous étiez venu ici exprès pour me rencontrer.

— Comme il n'y avait rien de convenu, je ne m'attendais pas...

— Il n'y avait rien de convenu, c'est vrai, et, voyez, nous sommes ici tous deux, à l'endroit précis et à l'heure exacte que nous nous serions fixés si... Au fait, vous avez raison, il vaut mieux que cela soit le hasard : c'est plus convenable. »

Elle eut un rire clair, un peu métallique, qui découvrait ses dents dont quelques-unes étaient métalliques aussi.

« Soyons sérieux, reprit-elle...

— Pourquoi ? Je n'en ai pas la moindre envie.

— C'est un compliment ou une impertinence. Mais je parie que vous êtes rosse avec les femmes.

— Je le voudrais, cela prouverait que je ne les crains pas.

— Vous croyez ? Une question : avez-vous une maîtresse ?

— Non.

— Des maîtresses, alors ?

— Pas même.

— Oh ! je me doute que vous n'en avez pas à Sableuse, mais à Paris ?

— Puisque vous voulez tout savoir, je vous répondrai que quelques femmes — oh ! très peu — ont eu des bontés pour moi...

— Des femmes du monde, sans doute ?

— Vous me flattez...

— Pas du tout : qu'est-ce qu'une femme du monde comparée à une artiste ? Vous avez connu des artistes ?

— Jamais... »

Et, après un silence, il ajouta en cravachant une branche de noisetier :

« Je suis pauvre ! »

Lisette de Lizac fronça les sourcils puis, avec un haussement d'épaules :

« Ça, c'est une insolence ou une gaffe. Mais vous m'amusez. Il y a chez vous une jeunesse, une fraîcheur, une...

— Dites que je suis un paysan. Pour moi, c'est un compliment.

— Quel âge avez-vous ?

— Vingt-sept, dont cinq ans de guerre qui comptent double.

— Cela ne fait rien, vous êtes un gosse. »

Mme Cousinet descendit de l'auto en s'arrangeant pour montrer, jusqu'au genou, une jambe fine et nerveuse sous la soie transparente d'un bas couleur chair. S'approchant de la clôture, elle dit à Pierre de Sableuse :

« Vous savez, mon mari m'a chargée de vous inviter à déjeuner demain, au château. »

Le jeune homme secoua la tête, répliqua :

« Non, madame, excusez-moi, je ne peux pas accepter.

— Pourquoi ? Toujours cette rancune contre les nouveaux propriétaires de Sableuse ? Et peut-être craignez-vous d'être réprimandé par monsieur votre papa ?

— Quelle idée ! vous plaisantez... Mon père me laisse libre de faire tout ce que je veux. Voyons, j'ai commandé une compagnie pendant la guerre !

— Alors, soyez gentil, venez. Je vous en prie !... J'ai des choses à vous montrer, des portraits de moi. Tenez, il y en a un qui me représente avec le costume que je portais dans *T'en veux, chéri ?* Vous vous souvenez ?... Et puis, nous bavarderons en voisins, en amis. Mon mari est un si brave homme !... Il faut que vous le connaissiez, c'est indispensable.

— Indispensable ?

— Mais oui... Quand je vous dis que vous êtes un gosse ! Allons, c'est convenu pour demain ? »

Pierre de Sableuse s'inclina en disant :

« J'irai... »

Elle lui fit signe d'approcher et, se levant, lui tendit la main. Il se pencha pour y poser ses lèvres... Et — comment expliquer cela ? — ce fut au creux du bras nu que se nicha son baiser. Paraissant surprise, elle poussa un petit cri, mais elle laissa ce baiser s'attarder sur sa chair tiède et parfumée. Quand Pierre de Sa-

bleuse se releva, elle lut, dans ses yeux, le désir... L'effet cherché était obtenu. Tacticienne expérimentée de la coquetterie, elle prit aussitôt un air indifférent et, comme si elle mettait fin à l'entretien le plus banal, elle prononça :

« Nous vous attendrons demain, monsieur de Sableuse, à midi et demi... »

Pierre, étonné de ce changement de ton, voulut la retenir, mais déjà, elle avait remis sa voiture en marche. Il reprit le chemin de la Saulnaye en se demandant avec inquiétude pourquoi Mme Cousinet s'était séparée de lui avec cette soudaine froideur. « Ai-je été trop loin ? Ou bien, au contraire, me suis-je comporté comme un niais et, du bras, devais-je passer aux lèvres ? Avec une femme du monde, je n'aurais pas hésité... »

Le lendemain, le vicomte de Sableuse franchissait, non sans quelque émoi, le seuil de ce château où il était né, où il avait vécu sa première jeunesse et où le nouveau propriétaire le recevait en invité.

« Il y a du changement ! lui dit jovialement M. Cousinet, en lui faisant parcourir la galerie et diverses pièces meublées avec faste... Et ce n'est pas fini ! J'ai commandé des tas de choses. Vous verrez ça ! »

Pierre de Sableuse s'arrêta devant le portrait de Mme Cousinet en infirmière.

« N'est-ce pas qu'elle est bien, ma femme ? Tous les costumes lui vont... Tenez, la voilà encore ! »

Et il écarta le rideau qui recouvrait l'effigie de Mme Cousinet en sultane du bal des Quat'-z'arts.

« Hein ? Croyez-vous qu'elle a du galbe ? »

Comme Pierre restait silencieux — peut-être par prévoyance — le châtelain se récria :

« Eh bien, qu'est-ce qu'il vous faut ! On vous en fichera, mon cher, des jambes comme celles-là !

— Excusez-moi, j'avais la tête ailleurs.

— Si ma femme vous entendait ! »

L'heureux mari donna une tape amicale sur l'épaule du faux distrait. Mise au courant, Mme Cousinet se contenta de déclarer :

« On ne dit rien et, parfois, on n'en pense pas moins. »

Et tous trois de rire.

Il ne fut question, pendant le déjeuner, que de politique. En versant à son hôte de « ce-vieux-bourgogne-je-ne-vous-dis-que-ça », M. Cousinet questionna :

« Ne croyez-vous pas que votre père reviendra sur sa déplorable décision ?

— Jamais.

— Alors, je n'y vais pas par quatre chemins... Je vous demande de vous présenter avec moi. »

A ce moment, le regard de Pierre de Sableuse rencontra celui de Mme Cousinet et il lui parut que ses yeux avaient une expression plus caressante. Mais, poursuivant son idée, il se récria :

« Vous comprenez, après le refus de mon père...

— Bah ! M. de Sableuse ne peut vous condamner à vivre comme lui dans la retraite... Vous êtes jeune, vous devez avoir de l'ambition... Devenir député, ça ne vous chante pas ?

— Je n'y ai jamais songé. D'ailleurs, la politique, je n'y entends goutte.

— Vous apprendrez quand vous serez député, ministre... En attendant, je me charge de tout, à commencer par les frais. Vous serez tête de liste et vous n'aurez qu'à vous laisser faire. »

Pierre de Sableuse allait répondre « non » quand il sentit sur son pied une pression légère, bientôt plus appuyée... En même temps, Mme Cousinet se pencha vers lui, et, gentiment, supplia :

« Mais oui, vous n'aurez qu'à vous laisser faire.

— Madame, je regrette de... »

La pression devint plus forte et Mme Cousinet insista :

« Mon mari compte sur vous. Vous lui êtes très sympathique...

— Et puis, reprit Gustave, il s'agit, ne l'ou-

bliez pas, de la bonne cause. Nous défendrons la famille...

— La famille ! répéta l'ex-Lisette de Lizac en prenant le pied du jeune récalcitrant entre les siens.

— La religion, l'ordre, les anciennes traditions ! déclama M. Cousinet. Avec un nom comme le vôtre, quand il s'agit de ces grands principes, on marche !

— Oui, dit sa femme à mi-voix, on marche ! »

Et ses pieds emprisonnèrent plus étroitement celui de Pierre de Sableuse qui finit par répondre :

« Enfin, je verrai... je réfléchirai.

— C'est qu'il faut nous hâter de prendre nos dispositions. Les élections approchent... »

Une jambe frôla celle du jeune homme, puis, lentement, avec des souplesses de liane, appuya, pressa, encercla... Penchée vers son hôte, la sirène exhalait un parfum chaud, charnel.

« Voyons, disait le châtelain, vous ne pouvez hésiter... Noblesse oblige ! »

Et la châtelaine ajoutait, câline :

« N'oubliez pas la devise des Sableuse : « Toujours prêt. » Ça oblige aussi...

— Soit, j'accepte !

— Je savais bien, fit Cousinet, que nous ne ferions pas en vain appel à vos sentiments. Merci, mon cher ami. Car maintenant nous

sommes des amis, nous marchons la main dans la main. »

Lisette de Lizac avait retiré sa jambe et souriait en maniant son collier de perles.

« Nous sommes faits pour lutter ensemble ! déclara M. Cousinet... Je recruterai sans peine deux ou trois figurants pour compléter notre liste. Mais avant tout, j'irai à Paris pour recevoir le mot d'ordre du Comité directeur de la Ligue des bons Français. C'est son programme que nous défendons et c'est sous son patronage que nous engagerons la lutte. J'ai des amis à la Ligue, Tricoud, le grand entrepreneur, Mâchecolle, le sénateur, Bédarieux, le directeur de la *Tradition*, un canard que je commandite, d'autres encore. Avec eux cela ira tout seul !

— Quand pars-tu ? demanda Mme Cousinet d'un air distrait.

— Pas plus tard que demain. Rassure-toi, je n'en ai que pour deux jours. »

Pierre de Sableuse sentit de nouveau la pression savante du mollet de sa voisine et, pour cacher son émoi, affirma avec force :

« Cher monsieur Cousinet, vous avez raison... Il faut que les honnêtes gens se défendent... Vos idées sont les miennes...

— Ce sont aussi les idées de ma femme !

— Oui, mon chéri, dit Lisette, et ce que je

pense, je devine que M. de Sableuse le pense aussi. Nous vibrons ensemble. »

On prit le café dans la galerie. Mme Cousinet, qui avait allumé une cigarette, fit elle-même le service... Les vins avaient été généreux ; les liqueurs furent prodigues. Pierre de Sableuse commençait à sympathiser avec ce brave Cousinet qui, en somme, lui offrait l'occasion de siéger à la Chambre et, par surcroît, de coucher avec sa femme. Aussi, ce fut avec la meilleure impression sur son avenir politique et sentimental qu'il prit congé de ses hôtes, d'autant que l'un lui dit, d'une voix retentissante : « Vous verrez, nous réussirons », et l'autre à voix basse : « Venez demain après-midi... Je serai seule ! »

« En somme, dit M. Cousinet, je l'ai eu comme j'ai voulu, ce bon jeune homme ! As-tu remarqué l'habileté avec laquelle je m'y suis pris ?

— Je t'ai admiré, Gustave. Tu as été très diplomate. Et éloquent !

— N'est-ce pas ? Il est vrai que ces imbéciles de la noblesse, on en fait ce qu'on veut quand on les prend par les sentiments.

— C'est vrai, dit Mme Cousinet avec un sourire ironique, M. de Sableuse a été pris par les sentiments... Tu le tenais, il ne pouvait plus résister !

— Ah ! vois-tu, ces gens-là n'existent plus quand ils sont en présence d'un gaillard comme moi, qui connaît la vie et à qui on n'en conte pas. Moi, je me suis fait moi-même, et je ne me laisse pas refaire... Il est temps, vraiment, que des lutteurs dans mon genre, des réalistes qui ont manié les affaires et les hommes, se décident à défendre la cause que tous ces imbéciles ont failli perdre. Pour sauver les bonnes idées, la famille, la propriété, la religion, il faut des types comme moi, nom de Dieu !... Ah ! tu verras, tu verras, ma chérie, je suis de l'étoffe dont on fait les...

— Je n'en doute pas, mais tu as tort de ne pas croire au jeune Sableuse. Quelque chose me dit que ce garçon y mettra du sien, lui aussi ! Allons, tout cela va très bien et ce déjeuner a certainement arrangé et avancé beaucoup de choses. Gustave, tu es un homme très fort ! »

Le jour suivant, tandis que M. Cousinet somnolait dans le rapide de Paris, Pierre de Sableuse et Lisette de Lizac, assis dans le petit salon situé à l'extrémité de la galerie, feuilletaient ensemble un album de photographies de théâtre et de music-hall.

« Je vous l'avais promis, disait Mme Cousinet, que je vous ferais voir mes portraits dans mes plus jolies robes. Ce sont des souvenirs précieux de ma carrière artistique et je les montre

avec fierté. D'ailleurs, je n'ai rien à cacher... »

Le fait est que sur ces photographies elle ne cachait pas grand-chose : partout triomphaient ses seins qui eussent pu, comme ceux de Vénus, servir à mouler des coupes, ses hanches souples, ses reins cambrés, ses jambes nerveuses.

« Me voici, disait-elle, en Incroyable... C'était dans la revue de Pigeonneau et Saint-Marcel : *Amène ta gosse !* J'étais acclamée dans cette scène-là. Et celle-ci ? N'est-ce pas qu'elle est rigolote, cette photo ? Je suis en Reine des poules... Ah ! mon costume se réduit à peu de chose : une crête, une ceinture et quelques plumes. Ça m'allait, ça m'allait ! Ici, je suis en Fée Coco... La coco, vous ne connaissez pas ça ! Vous êtes tout simple, vous, tout naturel : ça se lit dans vos yeux... Ils sont épatants, vos yeux, d'une clarté, d'une jeunesse ! Mais continuons... Ah ! celle-ci, je ne devrais pas vous la montrer... Je suis sans rien du tout, à part le cache-sexe. Tenez, regardez-la tout de même... Mais vite, vite ! J'étais ainsi dans le finale de *T'en fais pas*, une revue de Macache et Bono, deux idiots qui me faisaient chanter des insanités. Maintenant, vous me voyez en Messaline... Un rôle tout en or, celui-là, et où je faisais un effet fantastique. Cela se passait dans une maison de rendez-vous de... de... enfin, du Montmartre de ce temps-là.

— Suburre, sans doute, insinua Pierre que ces photos, ces propos et Lisette elle-même troublaient de plus en plus.

— Oui, quelque chose comme ça. Donc, je faisais mon entrée... Le plateau était rempli de femmes et d'hommes étendus sur des coussins : c'était mis en scène oh ! là ! là ! et il y avait des effets de lumière formidables. Une splendeur ! Ma première réplique était : « J'ai « soif d'amour... Vite, un mâle ! » Alors, il y avait divers chichis, je ne sais plus lesquels. Ah ! j'y suis. On se battait pour m'avoir. Et, finalement, un nègre me saisissait. Oui, il m'empoignait, dansait un pas avec moi, puis me jetait sur une peau de lion. C'était superbe ! Aussi quel triomphe ! J'étais rappelée onze fois tous les soirs, avec mon nègre, un vrai, tu... vous savez ! Quand je pense à tout ça ! Ce passé, ce cher passé... Il me semble que c'était hier, que c'est aujourd'hui. Tenez, voici le pas de Messaline... »

Mme Cousinet se mit à esquisser une espèce de danse orientale : elle se tortillait avec des frémissements, des ondulations qui faisaient saillir, sous la jupe collante, une croupe aguichante comme aux beaux soirs du Casino de Paris.

Et, tout à coup, elle s'écria :

« Mais faites donc le nègre !...

— Madame, je...

— Ce n'est pas difficile, voyons ! Tenez, vous me prenez par la taille..., là, très bien... je me colle à vous... c'est dans mon rôle, je suis Messaline... Vous, vous me brutalisez... allez-y, n'ayez pas peur, Messaline aime ça... parfait... et maintenant, vous me renversez sur le canapé... là, oui... Allez-y... Vas-y ! Prends-moi... prends-moi !... Tu ne vois donc pas que je n'en peux plus ? »

. . . . . .

. . . . . .

Au moment où cette scène, enlevée « dans le mouvement » par Lisette de Lizac et son partenaire, atteignait le maximum d'intensité, quelqu'un poussa timidement la porte du petit salon.

C'était le curé de Sableuse qui, introduit dans la galerie, avait entendu des soupirs, des plaintes, des cris étouffés, et s'était dirigé vers l'endroit d'où lui venaient ces bruits singuliers. « Il doit y avoir là, se disait-il, une personne qui souffre de quelque malaise... Mme Cousinet, peut-être ! »

L'abbé put constater qu'il n'en était rien.

« Oh ! » s'exclama-t-il en se mettant les mains sur les yeux.

Puis, à demi suffoqué :

« Non, mais !... Fornication et adultère !... Vous ne vous gênez pas, tous les deux ! »

« Messaline » avait repoussé son complice qui se réfugia derrière un meuble ; elle se redressa en réparant le désordre de sa toilette — celle-ci était légère et vraiment très pratique en de telles occasions ; — puis, ayant retrouvé son quant-à-soi, elle déclara de l'air le plus digne à l'importun qui, effaré, voulait s'enfuir :

« Monsieur le curé, vous savez maintenant ce que je suis capable de faire pour les idées que nous aimons et que nous défendons.

— Madame, vous... Je... permettez-moi de...

— Si j'ai marché, eh bien, c'est pour la cause ! Pour la cause, vous entendez ! N'est-ce pas, monsieur de Sableuse ? »

Celui-ci n'eut pas à répondre, car l'abbé Pellegrin, n'écoutant plus, battait rapidement en retraite...

. . . . . .

« C'est idiot ! s'exclama Mme Cousinet. Quand une femme trompe son mari, elle oublie ses devoirs, c'est entendu, mais elle ne devrait jamais oublier de fermer la porte !

— Nous avons perdu la tête, dit Pierre de Sableuse. Que doit penser M. le curé ?

— En voilà une question ! Moi, ce n'est pas l'opinion de ce gaffeur qui me préoccupe, c'est

ce qu'il va faire... S'il allait tout dire à Gustave ?

— Rassurez-vous, il n'est pas bavard.

— Je ne m'y fie pas... Les prêtres sont un peu comme les femmes : quand on porte une jupe, on ne sait pas garder un secret. Sauf pourtant... »

La femme coupable fronça les sourcils, puis, soudain :

« Oh ! j'ai une idée !... C'est vrai, comment n'y ai-je pas pensé tout de suite ? Décidément, l'air de la province m'enlève mes moyens... »

Une heure après, Mme Cousinet arrivait en auto au presbytère. Valérie eut à peine le temps de l'annoncer à l'abbé Pellegrin. Celui-ci, qui n'était pas encore tout à fait remis de son émotion, la reçut dans sa salle à manger d'un air qu'il eût voulu indifférent et banal, mais en vain ! Il était très gêné et le laissait voir... En revanche, la châtelaine n'était pas embarrassée le moins du monde et c'est d'une voix calme, avec un sourire charmant, qu'elle prononça :

« Monsieur le curé, je viens me confesser.

— Vous confesser, madame ? Permettez...

— Je sais que ce n'est ni l'heure ni l'endroit, mais vous m'écouterez quand même, j'en suis sûre. J'ai péché, gravement péché... »

Et, tranquillement, avec une grâce étudiée, elle s'agenouilla.

L'abbé Pellegrin, qui avait deviné, ne pouvait être la dupe de cette comédie.

« Non, déclara-t-il, pas la peine d'user de ce truc-là... Pour qui me prenez-vous ? Je n'ai rien vu, rien entendu, je ne sais rien... »

Déjà, Mme Cousinet s'était redressée.

« Ah ! merci, monsieur le curé ! fit-elle en joignant des mains potelées aux ongles vernis.

— Vous avez donc cru que, moi, je... ?

— Oh ! pardon ! Vous savez, dans mon affolement...

— Rassurez-vous, madame, un prêtre est discret, ne serait-ce que comme médecin... médecin des âmes ! Cela dit, quand vous voudrez vous confesser, pour de bon, vous me trouverez à l'église, le matin à onze heures, et le soir, une heure avant le salut. En une heure, on peut déjà en raconter pas mal ! »

Sous le regard du bon curé, Lisette de Lizac perdit, brusquement, son assurance, sa désinvolture... Elle eut même la sensation — oubliée depuis bien des années — qu'elle rougissait et c'est d'une voix timide qu'elle répondit :

« Monsieur le curé, je vous en prie, ne me jugez pas trop sévèrement.

— Je ne suis pas sans péché, madame ; ce n'est donc pas moi qui vous jetterai la première pierre... »

VIII

LA RELIGION, LA FAMILLE, LA PROPRIÉTÉ

M. COUSINET rentra de Paris en annonçant que ses négociations avaient parfaitement réussi.

« Pendant ces deux jours, fit-il joyeusement, j'ai eu une veine extraordinaire !

— Ça ne m'étonne pas, répondit sa femme d'un air innocent.

— Ah ! Pourquoi ?

— Parce que, mon chéri, la veine, tu dois en avoir... Tu y as droit !

— C'est vrai... Je les ai fait marcher là-bas. Je suis allé voir Bédarieux, le directeur de la *Tradition*. Entre nous, une belle fripouille ! Mais très intelligent et, surtout, très au courant de la situation... Il m'a donné des conseils,

des tuyaux ; il me soutiendra énergiquement.

— C'est bien le moins... Tu es dans sa commandite pour cinq cent mille !

— J'ai vu aussi les types de la Ligue des bons Français... Des amis !

— Dame ! A ce prix-là !

— Trois cents billets... Et ce n'est pas fini. Mais je sais ce que je fais. Je rattraperai tout ça quand je serai élu. A la Ligue j'ai vu Mâchecolle, le sénateur. Il m'a encouragé à me présenter... « Vous pouvez devenir, m'a-t-il dit, « une des forces du parti, qui est celui des « honnêtes gens. Un homme comme vous, un « patriote qui a rendu tant de services à la « France, doit servir la cause au premier « rang. » Mâchecolle connaît, justement, ce pays... Il m'a dit que le nom de Sableuse ferait très bien en tête de liste. Impossible de trouver mieux, vu la situation de cette famille que tout le monde estime dans la région, même l'élément ouvrier.

— Oui, dit Mme Cousinet, les Sableuse sont des gens très sympathiques.

— Le fils est un peu insignifiant...

— C'est vrai.

— ... Mais cela vaut mieux, je ne veux pas avoir de rival !

— Tu as raison, approuva Mme Cousinet en l'embrassant.

— Bref, tout va comme sur des roulettes... Ah ! j'oubliais. Ces messieurs, Bédarieux, Mâchecolle, Tricoud — tu sais, l'entrepreneur ? — le baron Kepler, secrétaire général de la Ligue, peut-être un ou deux autres, arriveront samedi prochain. Ils viennent pour examiner la situation sur le terrain, pour choisir les trois autres candidats qui compléteront la liste, pour prendre les premières dispositions en vue de la campagne qui ne tardera pas à s'ouvrir. Nous les logerons au château... Débrouille-toi !

— Sois tranquille, mon coco.

— As-tu vu le jeune vicomte ?

— Vaguement...

— Tu as eu tort, ma mignonne. Je sais qu'il n'est pas très rigolo, mais tu dois m'aider à l'amadouer, à le tenir en laisse... Et le curé, est-il venu te voir ?

— S'il est revenu me voir ? répéta Mme Cousinet avec un sourire narquois. Oh ! oui !...

— Tu l'as bien reçu, au moins ? Tu sais, mon ange, il faut lui ouvrir notre porte largement.

— Je ne l'avais pas fermée, tu peux en être sûr, mon gros lapin.

— Ce diable de curé est une force. Mâchecolle, qui le connaît, me l'a dit. Tâchons de le mettre dans notre jeu complètement, comme M. de Sableuse. Je compte beaucoup sur toi, pour ça aussi.

— Je ferai de mon mieux, mais, avec lui, c'est plus difficile.

— Au contraire ! Je vais commencer par lui lâcher quelque galette pour son église, pour ses pauvres, pour ce qu'il voudra. En même temps, je demanderai à l'archevêché de lui passer la consigne... »

Et, plaisamment, il déclama :

« Pour Dieu, pour la patrie, pour M. Cousinet !... »

Il embrassa sa femme, puis lui dit tout bas à l'oreille :

« Nous nous coucherons de bonne heure, ce soir... Trois nuits sans amour ! Ah ! ma chérie, tu n'as pas trouvé que c'était long ?

— Oh ! voui, mon loup ! » répondit Lisette de Lizac en lui rendant son baiser avec une ardeur aussi expansive que factice.

Le curé de Sableuse ne tarda pas à recevoir une enveloppe contenant deux billets de cinq cents francs et la carte de M. Cousinet avec ces mots : *Pour vos œuvres, mon cher ami, en attendant mieux.*

A vrai dire, cette libéralité lui déplut : « Ça y est, se dit-il, on commence le bombardement par grosses pièces... Impossible de résister. Va falloir se rendre... Mais, quoi, il y a tant de pauvres gens dans le patelin ! Monsieur Cousinet, à ce prix-là, je suis votre homme. »

Sans tarder, il alla faire de la monnaie au bureau de poste, puis il entreprit une tournée chez les plus malheureux de ses paroissiens. Dans ce bourg mi-ouvrier, mi-paysan, les misères ne manquaient pas... Que de masures où grouillaient des marmailles affamées et loqueteuses, où des malades, des vieillards attendaient quelque secours ! L'abbé Pellegrin passa partout, ajoutant aux bonnes paroles l'appoint nécessaire d'un billet de banque. La Planquart eut sa visite et reçut de quoi acheter des galoches à quelques-uns de ses « loupiots », comme il disait. La mère Lostellat, que le bon curé alla voir aussi, continuait à se débattre dans les bras de la mort.

« On verra bien, disait-elle parfois d'une voix sifflante, laquelle de nous deux lâchera la première : en attendant, je tiens bon ! »

A son chevet, le prêtre trouva le docteur Profilex, qu'il n'avait pas vu depuis plusieurs jours. Les deux hommes sortirent ensemble.

« De nos deux visites à cette pauvre vieille, dit le docteur, la mienne est assurément la moins utile.

— Vous voyez, plaisanta le curé, que je sers parfois à quelque chose.

— Oui, quand vous laissez quelque argent sur la table !

— Taisez-vous, vieux mécréant ! A vous qui

ne pouvez, avec vos drogues, sauver les corps, il va bien de blaguer mes remèdes, qui me permettent de sauver les âmes.

— Mettons, curé, que nos ordonnances se valent, et faisons la paix. Vous savez que le comte de Sableuse s'est installé à la Saulnaye ?

— Je lui ai rendu visite.

— Moi aussi... Entre nous, il ne va pas fort. Il a beaucoup vieilli depuis qu'il a quitté son château et je le trouve en mauvais état. Le moral est, chez lui, très atteint et comme le physique est aux ordres du moral...

— Je ne vous le fais pas dire.

— Je n'ai pas dit « l'âme »... Et cependant, c'est une belle âme que ce vieil aristocrate tout d'une pièce avec ses idées absolues, sa foi royaliste qui n'admet rien, ne concède rien. Tout nous sépare, mais je l'estime, ce bonhomme-là : il se tient droit. J'aime les gens qui ne transigent pas ! »

Après un instant de silence, le docteur Profilex reprit :

« Et que devient votre Cousinet ?

— Mon Cousinet ? Mais personne ne m'en a fait cadeau.

— Il paraît que vous êtes au mieux avec lui... Et le bruit court que vous allez l'aider à devenir député. »

L'abbé, embarrassé, répondit à côté :

« M. et Mme Cousinet sont d'excellentes personnes qui font beaucoup de bien. Grâce à ces paroissiens, je pourrai soulager pas mal de misères. Le reste ne compte pas !

— Si, ça compte, puisque ce reste, c'est la défense de la bonne cause... La cause des gens qui ont horreur de la République, de la « gueuse », la cause des partisans de l'Ancien Régime ! Et le plus drôle, c'est que votre Cousinet en est, de ce parti-là, lui qui s'est servi de ses millions tout neufs pour déloger le comte de Sableuse de son château féodal... Ah ! quelle farce ! »

L'abbé Pellegrin ne restait pas à court, d'ordinaire, dans ses discussions avec le docteur Profilex, mais, cette fois, il ne trouva rien à répondre. Au surplus, son ami ne lui laissa pas le temps de chercher une riposte : déjà, en riant d'un rire sarcastique, il s'éloignait...

« Bah ! se dit le curé, je ne me suis pas encore engagé... Laissons flotter les rubans. Tout se tasse ici-bas. Et en attendant, je pourrai distribuer aux pauvres un peu de la galette de Cousinet : ce sera toujours ça de repris ! »

Dès la semaine suivante, il était convoqué à l'archevêché où Mgr Sibuë le reçut avec une surprenante bienveillance.

« Monsieur le curé, lui dit-il, nous avons besoin de vous... L'heure approche où les forces

mauvaises vont tenter un assaut qu'elles croient décisif contre l'ordre établi. L'Eglise, vous le savez, est, avant tout, un élément de conservation sociale : elle oppose traditionnellement la digue religieuse au flot de la révolution impie... Elle prendra donc part, sinon ouvertement, du moins en coulisse, à la prochaine lutte électorale. Tous les fidèles et, à plus forte raison, tous ceux qui portent notre saint habit doivent faire bloc contre l'ennemi... Vous, mon cher curé, qui disposez d'une réelle influence dans la région, vous la mettrez, n'est-ce pas, au service de la bonne cause... Une liste conservatrice et catholique va être formée par les soins d'un de vos meilleurs paroissiens, M. Cousinet. Vous le connaissez, je le connais moi-même, c'est un homme aux idées excellentes et, de plus, en possession de moyens puissants. Très généreux aussi... Nos œuvres archidiocésaines ressentent déjà les effets de sa générosité chrétienne, dont Mme Cousinet, admise dans nos comités, est la pieuse et zélée inspiratrice. M. Cousinet compte sur votre dévouement, nous y comptons tous ici, et, dès maintenant, cher monsieur le curé, je bénis vos efforts que, j'en suis sûr, la Providence rendra fructueux pour le parti des honnêtes gens !... »

C'était, en somme, un ordre et l'abbé Pellegrin répondit :

« Ça va, Monseigneur... Je marcherai jusqu'à la gauche !

— Jusqu'à la gauche, c'est bien cela, fit le coadjuteur avec un sourire mince... Car c'est de ce côté que votre influence s'exercera le plus utilement sur vos ouailles. Marchez pourtant avec prudence, beaucoup de prudence... »

Peu de jours après cette entrevue, le curé de Sableuse reçut la visite d'un entrepreneur de Merville qui lui demanda :

« Quand commençons-nous les travaux ?

— Quels travaux ?

— La restauration du clocher de l'église... Je l'ai examiné : il ne tient plus guère. Un grand coup de vent et tout s'écroulera. Et puis, les embellissements intérieurs... N'est-ce pas convenu avec M. Cousinet ? Il m'a dit : « Met-« tez-vous à la disposition de M. le curé. » Me voici : nous commencerons quand vous voudrez. Tout est arrangé avec le conseil municipal.

— Soit... Mon clocher tient bon depuis six siècles, mais quelques soins ne lui feront pas de mal. Occupez-vous de lui d'abord. Après, nous verrons... »

Et l'abbé Pellegrin, un peu surpris de se voir bousculé ainsi, songea : « Décidément, notre ami Cousinet bat le fer tant qu'il est chaud. Il est affolant, ce paroissien-là ! »

La semaine ne s'était pas écoulée que la châtelaine arrivait à la cure avec son valet de chambre qui portait un superbe saint Joseph en plâtre peint et doré.

« J'ai pensé, dit-elle à l'abbé Pellegrin, que ça vous plairait.

— Il est pépère, en effet, seulement j'en ai déjà un.

— Vous n'allez pas me le refuser ? C'est mon mari qui l'a choisi.

— Comment, c'est M. Cousinet qui... ?

— Oui, pendant son séjour à Paris. Une idée qui lui est venue... en passant du côté de Saint-Sulpice.

— Saint Joseph est un grand saint, un peu négligé bien qu'il ait rempli dignement une mission plutôt ingrate. Enfin, madame, je vous remercie bien, comme je remercie votre mari... Je caserai votre saint Joseph dans l'église : cela nous en fera deux, mais on ne saurait trop honorer ce parfait modèle d'abnégation et d'obéissance à la volonté divine. »

Mme Cousinet écoutait gravement, sans avoir le moins du monde l'air d'une femme coupable qui se livre à une plaisanterie irrespectueuse : assurément, dans son esprit, elle ne faisait aucun rapprochement entre son mari et ce brave saint qu'il avait acheté peut-être à l'heure même où sa femme le faisait cocu. Le bon curé songea

que les filles d'Eve avaient reçu de Dieu ou du diable, au grand dommage des fils d'Adam, l'étonnant pouvoir de se dédoubler pour rejeter, au moment voulu, tout souvenir gênant et faire l'ange aussitôt après avoir fait la bête.

« Ah ! j'oubliais, dit l'ancienne vedette du Casino de Paris... Nous recevons, au château, samedi prochain, plusieurs messieurs de Paris, des membres du comité de la Ligue des bons Français. Ils viennent pour organiser la campagne électorale... M. Cousinet tient absolument à ce que vous les rencontriez. C'est très facile : venez dîner dimanche soir... Convenu, n'est-ce pas, cher ami ? »

Ce « cher ami » était sans doute un peu risqué, mais le curé promit. Maintenant qu'il était embarqué, à quoi bon se débattre ? Il s'estimait d'ailleurs couvert par l'ordre — car c'était un ordre — de Mgr Sibuë... Et la Ligue des bons Français patronnait officiellement M. Cousinet. « La L. B. F., se dit encore le curé, doit savoir mieux que moi comment et avec qui il faut mener le bon combat. »

Le dimanche suivant, à l'heure du dîner, l'abbé Pellegrin prenait place à la table de l'ex-Lisette de Lizac avec les dignes entraîneurs de la croisade. Il y avait là le sénateur Mâchecolle, un vieux monsieur à favoris solennels, Tricoud, l'entrepreneur, un grand sec qui portait sur le

bout du nez un lorgnon d'or à cordonnet, le baron Kepler, secrétaire général de la Ligue, un homme jeune encore à la tête de monoclard mondain et Bédarieux, le directeur de la *Tradition*, organe officiel de la Ligue... Anselme Bédarieux n'avait vraiment rien de traditionaliste dans son aspect : vêtu d'un complet de style britannique, le visage rouge et glabre, la mâchoire pavée de dents en or, il faisait penser à un bookmaker ou à un manager de boxe.

M. Cousinet commença par excuser l'absence de M. le vicomte Pierre de Sableuse :

« Ma femme l'avait invité... Il lui a répondu qu'il était souffrant. N'est-ce pas, chérie ?

— Oui, il est venu me dire lui-même cet après-midi qu'il se sentait fatigué... très fatigué ! »

Le regard de l'abbé Pellegrin croisa celui de Mme Cousinet, mais celle-ci ne broncha pas et c'est avec une parfaite sérénité qu'elle ajouta :

« Ce garçon m'a paru, en effet, peu en train.

— Bah ! dit son mari, nous n'avons pas besoin de lui pour causer politique... D'autant plus qu'il n'y connaît rien. Nous avons son nom et c'est l'essentiel !

— Un tel nom, dit Mâchecolle, nous sera fort utile. Sableuse, la tradition, Cousinet, le progrès : c'est symbolique ! »

Des laquais en culotte de velours écarlate et

en habit bleu-barbeau à boutons d'or servaient cérémonieusement un potage à la Montmorency dans une vaisselle dont M. Cousinet n'oublia pas de dire, d'un ton négligent, qu'elle était de Sèvres — origine facile à vérifier, ajouta-t-il avec bonhomie, en montrant derrière son assiette le monogramme de la manufacture nationale.

Le homard à l'américaine parut et la conversation se trouva aiguillée sur la gastronomie et les restaurants parisiens où se conservent les bons principes, ceux de Brillat-Savarin. Bédarieux était très renseigné sur ce chapitre et Mme Cousinet, qui avait beaucoup soupé en sa vie, fit preuve aussi d'une brillante documentation. Le baron Kepler vanta les cabarets de Montmartre : l'ancienne divette marqua, en quelques traits précis, leurs mérites respectifs, Mâchecolle parla d'un « bar confidentiel à sens unique » où il était allé — par hasard ! — avec des amis politiques. Tricoud lui-même célébra diverses boîtes où il avait vu des choses... des choses !

« Bah ! fit Mme Cousinet, c'est du chiqué, tout ça !

— Chiqué ou non, dit le baron Kepler, il me semble que nous nous oublions un peu devant M. le curé.

— Allons donc, dit Cousinet, notre curé est

un ancien poilu. Il y est peut-être allé, à Montmartre, en permission !

— Ma foi non, fit l'abbé... Paris nous était interdit, à nous autres, paysans. Et puis quand même, ma soutane, je la portais toujours, moralement. C'est dire que je ne l'aurais pas baladée dans ces endroits-là. »

Des mets compliqués — à l'apparition desquels M. Cousinet vantait chaque fois la maîtrise de son « chef », ancien cuisinier du roi de Portugal —, des mets aux noms impressionnants, servis dans des plats en vermeil, se succédaient, avec des vins fameux. On se mit à parler politique et, tout de suite, la question fut placée, par le sénateur Mâchecolle, sur le terrain des réalités.

« Nous avons, déclara-t-il, un programme habilement dosé qui doit assurer une belle victoire à la Ligue des bons Français. Ce programme, je l'ai composé avec nos amis... Ma vieille expérience politique, ma situation au Sénat, mes relations dans le monde des affaires, tout cela me permettait de tâter utilement le pouls à l'opinion publique et de choisir les remèdes qui peuvent la guérir de sa fièvre. En un mot, voici : il s'agit de défendre les intérêts que les menaces révolutionnaires inquiètent...

— C'est bien cela, dit Bédarieux. L'argent a peur, se terre et voilà pourquoi les temps sont

difficiles. La *Tradition* fait beaucoup moins d'affaires de publicité que l'an dernier... Les couturiers se plaignent, les théâtres jouent devant des banquettes, les music-halls tirent la langue...

— Que fait le Casino de Paris ? demanda Mme Cousinet.

— Des demi-salles tout au plus...

— Quand j'y jouais, c'était le maximum tous les soirs !

— Cela explique ceci, chère madame, fit le baron Kepler, galamment.

— Restaurer la confiance, voilà notre but », reprit Mâchecolle.

Le curé de Sableuse lança, ironique :

« Faire remonter les recettes du Casino de Paris !

— Quand les établissements de plaisir vont, mon cher curé, tout va...

— Soit, mais pour entraîner les électeurs de la région, il faudra leur parler d'autre chose.

— Evidemment... La situation est d'ailleurs très favorable au point de vue électoral. Les paysans, qui se sont enrichis pendant la guerre, sont devenus conservateurs. On est toujours conservateur, quand on a quelque chose à conserver ! Ces braves gens voteront pour la liste Cousinet — je dis la liste Cousinet, parce que notre ami est la vraie tête de liste —, vote-

ront pour la liste Cousinet comme un seul homme. La Ligue des bons Français — tout le monde sait ça — place au-dessus de tout la défense de l'agriculture, c'est-à-dire de la propriété agricole.

— Oui, dit le baron Kepler en ajustant son monocle, nous sommes, au fond, une ligue de paysans.

— Les hobereaux nous suivent aussi... La candidature de M. Pierre de Sableuse, fils d'un légitimiste intransigeant, les entraînera tous. Les industriels...

— Nous les tenons, interrompit l'entrepreneur Tricoud. Je peux vous en parler savamment. La Ligue des bons Français a obtenu, tout de suite, la sympathie et l'appui de ceux qui occupent des salariés... Nous prêchons la pacification sociale, c'est-à-dire la fin de cette agitation déplorable qui effraie les capitaux et compromet la prospérité nationale. L'industrie, surtout la grande, a partie liée avec nous. Elle sait que nous la soutenons.

— Comme elle nous soutient, dit Bédarieux. Notre ami Cousinet est précisément l'un de ces hommes d'action, de ces réalisateurs qui ont compris la nécessité d'organiser la lutte contre l'armée de la haine et de la révolte. Hélas ! la *Tradition* n'est pas encore aidée comme il le faudrait !

— Les classes moyennes, reprit Mâchecolle, nous échappent en grande partie...

— Elles ne sont pas sympathiques, les classes moyennes, fit Tricoud. Elles sont, en somme, composées de ratés...

— De mauvais esprits, en tout cas, affirma le baron Kepler.

— D'aigris ! insista Cousinet.

— Oui, résuma Mâchecolle, de gens qui ont des besoins mais qui ne savent pas gagner d'argent. Les classes moyennes fournissent leur personnel aux cadres de l'armée révolutionnaire : c'est un milieu interlope où foisonnent les intellectuels envieux, les avocats ambitieux, les raisonneurs, les crétins nourris d'idées générales... Moi, je ne voudrais voir que deux grandes catégories de Français : les chefs, ceux qui ont le nom, l'argent, la situation, la supériorité de fait, et les paysans.

— Pardon, intervint le curé de Sableuse, qu'est-ce que vous faites des ouvriers ?

— Les ouvriers ? dit Mâchecolle... En effet, ils existent et nous devons compter avec eux.

— Hélas ! soupira Tricoud.

— Mon cher curé, j'allais justement vous en parler... Il y a beaucoup d'ouvriers dans cette région et ça fait donc beaucoup d'électeurs. C'est bien pourquoi, d'ailleurs, nous fai-

sons appel à votre concours... Les ouvriers, c'est votre rayon !

— Ah ! vous croyez ! fit l'abbé à qui Mme Cousinet versait du champagne dans une coupe de cristal taillé et doré.

— Mais oui, voyons... Vous les aurez comme vous voudrez, les ouvriers. Vous les avez même déjà ! Votre popularité est fantastique dans tout ce pays... Ne dites pas non. Nous sommes au courant. Et c'est vous, vous seul, qui pouvez nous amener une bonne partie de ces couches profondes. Ça vous est facile ! Ah ! si vous étiez un abbé pommadé, un prêtre qui ne sait pas parler au peuple le langage qu'il comprend, nous ne vous demanderions pas de combattre avec nous... Ça se comprend, vous nous nuiriez plutôt. Mais, justement, vous avez tout ce qu'il faut pour enlever cette clientèle-là : le geste, l'allure, la voix, le ton...

— Vous me flattez ! fit l'abbé Pellegrin avec bonne humeur.

— Je constate, tout simplement.

— Oui, fit le baron Kepler, vous êtes *the right man in the right place.*

— Vous savez, objecta le curé, que les ouvriers de Sableuse, pour ne nous occuper que de ceux-là, sont assez récalcitrants. Si je leur parle de la sécurité qu'il faut rendre aux capitaux, des intérêts de la grande industrie, de...

— Parbleu ! s'exclama le sénateur Mâchecolle, mais aussi vous aurez soin de ne pas employer ce genre d'arguments. Ça ne prendrait pas... Non, vous leur direz...

— Quoi ?

— Enfin, vous leur ferez des promesses... augmentation des retraites ouvrières... participation aux bénéfices... journée de sept heures...

— Hum ! dit Tricoud, c'est que ce n'est pas du tout dans nos idées.

— Je sais, je sais... Mais, mon cher, il faut promettre aux électeurs, si vous voulez qu'ils votent pour vous !

— Pardon, fit l'abbé, je ne peux cependant pas leur bourrer le crâne, aux ouvriers !

— Mon cher curé, j'ai tort de vous conseiller. Vous saurez, j'en suis sûr, émouvoir, emballer et faire marcher ces gens-là.

— Les faire marcher ? A quelle étoile ? A propos, il y a quelque chose dont nous n'avons pas encore parlé et qui a, je crois, sa petite importance.

— Laquelle ! La question du journal local à créer ?

— Non, pas cela.

— Le point de vue financier ?... Notre ami Cousinet vous ouvrira les crédits nécessaires. N'est-ce pas, Cousinet ?

— Ce n'est pas cela non plus... Il s'agit

d'une question d'ordre supérieur, et même général.

— Précisez, monsieur le curé.

— Eh bien, que faites-vous, dans tout ce beau programme, de la religion ?

— La religion ? Il est bien entendu que nous ne la négligeons pas. La Ligue des bons Français, vous le savez, est catholique... avec toute la prudence qui s'impose. Pas d'excès de ce côté-là ce serait extrêmement dangereux.

— Compris, dit l'abbé. Seulement, moi, je suis prêtre, je ne peux être catholique avec prudence : impossible de me camoufler. Quand je m'adresserai aux ouvriers, je leur parlerai, non pas des intérêts de la grande industrie ou des recettes du Casino de Paris, mais du Bon Dieu.

— Du Bon Dieu ? Aïe !... Monsieur le curé, croyez-en mon expérience, les bonnes élections catholiques, ça ne se réussit que lorsqu'on ne parle pas du tout du Bon Dieu.

— C'est ça, le Bon Dieu vous gêne !

— Nous parlons sérieusement...

— Le Bon Dieu, c'est très sérieux... même en temps d'élections ! »

M. Cousinet intervint, et naturellement, mit les pieds dans le plat :

« Enfin, il n'est pas question de dire la messe

mais de récolter assez de voix pour avoir la majorité. Le reste, foutaises ! »

Bédarieux voulut adoucir cette formule un peu rude, et prononça :

« Nous faisons de la politique : il s'agit d'élus sur la terre et non pas au Ciel !

— Je pensais, dit le prêtre, que vous ne vous placiez pas seulement au point de vue des intérêts matériels...

— Doutez-vous, demanda Tricoud d'une voix creuse, de notre désir d'être utiles à l'Eglise ? Elle nous aide, nous l'aiderons.

— Ah ! permettez, je ne vous parle pas de l'Eglise, je vous parle de la religion. »

Mâchecolle et ses amis parurent étonnés.

« Vous oubliez, continua l'abbé Pellegrin, que la solution de tous les problèmes humains est dans l'Evangile.

— L'Evangile ? s'exclama le baron Kepler dont le monocle venait de tomber.

— L'Evangile ? fit Bédarieux en levant un verre de fine Napoléon.

— L'Evangile ? » répéta Mâchecolle qui s'apprêtait à allumer un havane gros comme une bûche.

Tricoud hochait la tête d'un air dédaigneux, ce qui fit tomber son lorgnon d'or, heureusement retenu par un cordon ; M. Cousinet et sa femme avaient l'air inquiet, agacé.

« Oui, l'Evangile, affirma le prêtre, et c'est de son esprit qu'il faut nous inspirer... Nous sommes chrétiens, n'est-ce pas ?

— Sans doute, dit Mâchecolle, mais je ne vois pas bien...

— Nous sommes chrétiens, votre Ligue est chrétienne, catholique, et voilà qui éclaire tout. Laissons donc de côté les histoires de galette et parlons à nos frères selon la morale de notre Sauveur... Que cette morale divine triomphe et alors, il n'y aura plus de misère, plus de haines, plus de saloperies dans le monde. »

Le silence qui révèle les gaffes suivit cette déclaration saugrenue ; le prêtre ne s'en aperçut pas.

Bédarieux ne put cependant se contenir. Il avait vidé son verre de fine Napoléon et l'instinct de la contradiction, par surcroît, l'entraîna :

« Ah ! ça, mon cher curé, vous vous figurez donc qu'on peut encore en pincer, de la guitare de l'Evangile ? Seriez-vous socialiste ?

— Je suis croyant.

— Nous sommes tous croyants, dit Mâchecolle. Moi, je siège à droite au Luxembourg et j'ai demandé le rétablissement du Concordat. Vous voyez ! Et j'estime que la foi ardente, militante de M. le curé peut nous être très utile. Un peu de socialisme — chrétien, bien

entendu, c'est-à-dire respectueux du capital et de l'ordre public —, un peu de démagogie bien pensante obtiendra grand succès auprès des ouvriers. Allez-y, monsieur le curé, parlez-leur de justice, de fraternité, de Dieu même, si vous y tenez, donnez-leur raison sur des points de détail, proclamez des principes vagues qui n'engagent à rien... Et vous nous attirerez des voix, j'en suis sûr !

— Non mais ! dit l'abbé, il me semble que vous attigez la cabane !...

— Oh ! très drôle ! pouffa le baron Kepler.

— Je crois, fit Tricoud, que ce langage pittoresque, employé par un ecclésiastique, portera énormément dans les réunions, les meetings.

— Pas de doute, appuya Mâchecolle, ça fera beaucoup d'effet. Les gens du monde et les curés qui parlent argot sont toujours populaires. Tous les moyens sont bons pour faire triompher la cause ! Et permettez-moi d'ajouter, monsieur le curé, qu'en collaborant à notre œuvre, vous serez vraiment dans votre rôle. Car, de tout temps, l'Eglise a soutenu, en même temps que les intérêts spirituels, les intérêts matériels, c'est-à-dire, en définitive, les élites sociales...

— Ça dépend, répliqua le prêtre...

— Comment, ça dépend ?

— Oui, quand ce que vous appelez les élites sociales sont égoïstes et mauvaises, elle les combat. Léon XIII...

— Ne nous parlez pas de ce pape révolutionnaire, déclara Bédarieux... Il a fait plus d'une boulette et nous a beaucoup gênés.

— C'est mon avis, dit Tricoud. Il aurait fini par rendre la foi très embarrassante pour les gens qui occupent, comme moi, un nombreux personnel.

— Dieu merci, reprit Mâchecolle, l'Eglise remplit aujourd'hui sa vraie mission... Les prêtres sont bien ce qu'ils doivent être : des gendarmes !

— Des gendarmes ? se récria l'abbé... Moi, je suis un gendarme ?

— Sans doute... Un prêtre vaut même toute une brigade de gendarmerie : c'est ce que notre stupide république de francs-maçons ne comprend pas ! Dire qu'elle a trouvé que neuf cents francs par an, c'était trop cher pour avoir à sa disposition un incomparable défenseur de la Société, de l'ordre, de la propriété, de la Rente !... Car, enfin, le prêtre la défend aussi, la Rente, comme il défend tout ce qui est à la fois la base et le couronnement de l'Etat !

— Oui, un gendarme ! répéta le baron Kepler. Quoi de mieux ? C'est beau, un gendarme !

— C'est noble, c'est grand, dit Tricoud.

— C'est indispensable ! » proclama Cousinet.

Le brave curé était devenu écarlate — d'autant plus qu'il avait avalé, sans s'en apercevoir, trois grands verres de fine Napoléon — et, s'étant dressé, il éclata :

« Moi, un gendarme ? Moi qui ai été poilu ?...

— Un gendarme moral, entendons-nous ! précisa Mâchecolle.

— Eh bien, proféra le curé de Sableuse, vous n'avez pas la trouille !... »

Mme Cousinet, qui voyait la discussion prendre une tournure dangereuse, proposa à ses invités, en regrettant de ne pas l'avoir fait au moment du café, de passer dans la galerie.

Rien de tel, en effet, qu'un changement d'air pour dissiper les nuées orageuses qui se forment au-dessus des tables chargées de bouteilles quand les convives se mettent à parler politique.

Cousinet et ses amis tenaient à l'appui du curé de Sableuse dont la hardiesse d'idées et de langage leur paraissait devoir être, sous réserve de quelques coups de frein, d'un excellent emploi au cours de la campagne. De son côté, l'abbé Pellegrin, qui songeait à ses pauvres, à son clocher vermoulu, et même à son beau saint Joseph aux yeux doux, craignait d'avoir été trop loin : ces messieurs, qui diri-

geaient une Ligue approuvée et patronnée par plusieurs prélats, ne pouvaient pas être pareils aux pharisiens dont il avait parlé dans la chaire de la cathédrale de Merville. Le souvenir des recommandations du coadjuteur lui revint aussi...

Mme Cousinet acheva de calmer les esprits en se mettant au piano et en chantant, d'une voix canaille, des airs à la mode.

« Je passerai quelques couplets, avait-elle dit avant de commencer... Ce serait trop leste pour M. le curé ! »

Mais l'abbé Pellegrin, qui avait allumé sa pipe, répondit avec bonne humeur :

« Pensez-vous !... Nous autres, les ratichons, on est entraîné. Je peux tout entendre et même tout voir... »

IX

HISTOIRE DE LA PUCELLE

« C'EST gentil, la campagne, dit Mme Cousinet, mais on y est bien mal pour tromper son mari. »

Le fait est que Sableuse n'offrait aucune ressource aux couples qui cherchent à envelopper de mystère leurs voluptés coupables. Merville n'était guère plus accueillant aux amours défendues : son hôtel du Doyenné et ses auberges bruyantes ne rappelaient en rien les maisons discrètes, à double issue, qui abondent dans certains quartiers de Paris et que Lisette de Lizac avait fréquentées pendant plusieurs lustres. Il ne restait que les bois, les champs, l'auto, mais elle avait trente-

neuf ans depuis belle lurette, et c'est un âge auquel les femmes ne font plus l'amour comme on satisfait une fringale : elle avait toujours beaucoup d'appétit, prenait un vif plaisir à cornifier Gustave avec un jeune et assez adroit partenaire — elle le perfectionnait — mais elle voulait du confort et de la sécurité.

Passe encore de faire fi de toute prudence, de tout raffinement, quand il s'agit de prendre position, de marquer le premier point : par la suite, l'amour veut de la quiétude, une certaine mise en scène, de l'art, — c'est-à-dire du temps.

Il fallait cependant tromper M. Cousinet sous le toit conjugal. Dans le vaste château, des coins bien connus du fils de l'ancien propriétaire facilitaient de rapides étreintes auxquelles Pierre de Sableuse trouvait peut-être plus d'agrément que sa maîtresse.

« Ah ! mon chéri, soupirait-elle, nous gâchons notre bonheur... Dire qu'il y a ici tout ce qu'il faut pour nous adorer gentiment et que nous ne pouvons pas en profiter ! Mes amis m'avaient bien dit qu'un mari, c'est embêtant, mais, vrai, tant que ça, je ne l'aurais jamais cru ! »

Heureusement, M. Cousinet avait pris l'habitude d'aller à Merville deux ou trois fois par semaine, l'après-midi, pour préparer le terrain

électoral, selon le plan qu'avaient établi sur place ses amis de la Ligue des bons Français, et avec la robuste confiance des maris certains de leur supériorité, par conséquent de la fidélité de leur femme, il avait répété à Pierre de Sableuse :

« Ne vous occupez de rien — les élections, j'en fais mon affaire ! — mais venez tenir compagnie à Mme Cousinet... Elle s'ennuie dans ce pays de sauvages. Si je vous disais que la pauvre n'est pas encore parvenue à se faire une relation intéressante !

— Vraiment ?

— Pas une, vous entendez ! Et cependant, c'est une femme très agréable... Vous verrez, vous verrez, quand vous la connaîtrez mieux ! »

M. Cousinet tenait beaucoup à ce qu'elle ne laissât pas « s'évaporer », comme il disait, ce gentilhomme frivole et quelque peu « gosse » qui n'avait pas l'air de prendre la politique très au sérieux.

« Tiens-le, lui disait-il avant de filer à Merville en quatrième vitesse, tiens-le bien !

— Sois tranquille, Gustave ! »

Et elle le tenait, en effet, de son mieux, c'est-à-dire très étroitement, dans son boudoir, dans son petit salon bleu, le cabinet des glaces, parfois même dans sa chambre, — après avoir fermé la porte à clef... Les domestiques étaient

à l'office, dans le sous-sol, et Léa, sa femme de chambre, une vieille confidente qu'elle avait gardée dans sa splendeur comme Mme de Maintenon garda, à Versailles, la Nanon des jours difficiles, Léa savait s'éclipser, d'un air digne, au moment voulu.

« Cette Léa, disait la châtelaine à son amant, elle est épatante... Je l'ai depuis quinze ans, et que de services elle m'a rendus ! Mais elle n'en abuse pas... C'est une perle. Quand Gustave sera député de droite, je lui demanderai d'obtenir pour elle un prix Montyon : ça lui est bien dû, je pense, pour son dévouement ! »

Pendant que les amants multipliaient les exercices d'une gymnastique que n'ont pas inventée les Suédois, M. Cousinet s'adonnait, avec ardeur aussi, à la « lutte des idées ». Il avait recruté trois candidats pour compléter la liste « républicaine indépendante », — c'était l'étiquette adoptée par la Ligue des bons Français. Ces comparses, un sous-intendant militaire retraité, un vieil avocat et un ex-lieutenant de louveterie, gendre d'un ancien zouave pontifical, étaient à peu près sacrifiés d'avance, mais le grand honneur d'être candidats leur suffisait, d'autant plus qu'ils n'avaient pas à contribuer aux frais de la campagne et que cette figuration les qualifiait pour les élections futures.

Le châtelain de Sableuse avait fondé un journal hebdomadaire intitulé, tout simplement, *Le Salut national*, avec cette devise : « Pour Dieu, pour l'Ordre, pour la Patrie. » Titre et devise lui avaient été soufflés par Bédarieux, qui, de plus, s'était chargé de lui fournir un rédacteur très au courant de la cuisine électorale.

« Vous lui donnerez, lui dit-il, vingt-cinq louis par mois... C'est un vieux routier, un type d'attaque qui engueulera vos adversaires comme personne. »

Ce polémiste s'appelait Alcide Plumoiseau : depuis trente et plus, il bataillait pour très peu d'argent dans les journaux qui défendent la religion, la famille et surtout la propriété. Il était, avec sa figure usée, ses yeux brûlés par les veilles, son faux col de celluloïd et son air triste, le type même du journaliste qui a crevé de faim toute sa vie en servant la cause des riches... Mais ce pauvre homme, que tout intimidait dans la vie, devenait d'une audace, d'une virulence extrême dès qu'il se trouvait, la plume à la main, devant une feuille de papier blanc. Il avait ce sens du sarcasme et de l'injure que possèdent les journalistes d'extrême droite ou d'extrême gauche, et rien ne pouvait être plus utile au cours d'une campagne électorale.

M. Cousinet traita ce plumitif si miteux avec une bonhomie quelque peu dédaigneuse. Alcide Plumoiseau n'en fut ni surpris ni froissé : quand on a passé sa vie dans les journaux conservateurs, où seuls comptent les économistes, les financiers et les académiciens, on a pris l'habitude de la résignation et on se console de tout en roulant une cigarette de gros tabac devant un pernod.

M. Cousinet était pour lui un patron comme tous les autres ; l'égoïsme étalé, la suffisance épanouie de ce gros homme riche et ambitieux ne pouvaient l'étonner.

Il se mit donc à la besogne, fabriquant *Le Salut national* avec un grand article truffé d'invectives à l'adresse des adversaires de la Ligue des bons Français, avec une série d'échos rosses sur ces mêmes personnages, puis, pour boucler le numéro, avec une « Variété historique », des faits divers régionaux et un bulletin très complet des Marchés. Tout cela imprimé avec des têtes de clous, sur un papier à chandelles.

Ayant lu le premier article de Plumoiseau, M. Cousinet se montra inquiet.

« Il me semble, dit-il à l'auteur, que vous allez un peu fort... Vous traitez les députés sortants de « tristes individus » et de « lamentables fripouilles ». Ils vont se fâcher et, peut-

être, m'envoyer des témoins... Ça ne me serait pas agréable du tout de me battre en duel !

— Non, monsieur, rassurez-vous, répondit le journaliste d'une voix douce, c'est moi qui irai sur le terrain. Je me suis déjà battu cinq fois au cours de périodes électorales : j'ai même reçu quatre coups d'épée et une balle... C'est dans mes attributions.

— Oh ! alors, ça change, ne vous gênez pas, mon brave ami... Mettez-leur le nez dans leurs ordures, à ces salauds-là ! »

M. Cousinet était au mieux avec Mgr Sibuë qu'il allait voir fréquemment à l'archevêché :

« Eh bien, lui demandait le coadjuteur, voyez-vous se dessiner à l'horizon la victoire des honnêtes gens ?

— J'ai bon espoir, Monseigneur. Et nous avons du temps devant nous pour la propagande.

— Il est vrai... Vous n'en préparerez que mieux l'écrasement de ces misérables qui menacent l'ordre social et l'Eglise. Etes-vous satisfait de M. l'abbé Pellegrin, cher monsieur Cousinet ?

— Il n'a fait, jusqu'à présent, que de vagues allusions à la lutte qui va s'engager. Une seule fois, dimanche dernier, au cours de son prône, il a dit quelques mots des élections. « Je ne « vous donnerai jamais qu'un conseil, a-t-il

« déclaré dans son langage bizarre, c'est celui « de voter contre les mufles ! »

— Sans doute, cela pourrait s'énoncer en termes plus choisis. N'importe, c'est très clair et tout le monde a compris. Mais il faudra, le moment venu, que ce brave curé marche à fond... Je le secouerai, soyez tranquille ! »

M. Cousinet ne cessait aussi de répéter à sa femme :

« Tu dors... Il faut te remuer !... »

Et se tournant vers Pierre de Sableuse, il ne manquait pas d'ajouter :

« N'est-ce pas, cher ami, qu'elle ne se remue pas assez ? »

Ce à quoi le vicomte, un peu embarrassé, répondait :

« Je vous assure, cher monsieur, que votre charmante femme est très active, très dévouée. »

Mais le châtelain voulait plus d'ardeur, et insistait auprès de la châtelaine :

« Mgr Sibuë t'a bombardée dame patronnesse d'un tas d'œuvres très chic ; il t'a fourrée dans des comités où il y a les dames les plus influentes de Merville... Il faut y aller plus souvent, ma chérie, il faut te faire voir, parler de moi, de ma candidature. C'est très important, la propagande dans ce monde-là ! Dis, elles te reçoivent bien, au moins ?

— Oh ! très bien... Toutes ces dames me parlent de Paris, des théâtres, des music-halls, de Montmartre. Elle veulent tout savoir ! Un jour, nous devions nous occuper du prochain pèlerinage de Lourdes et, pendant toute la séance, je leur ai montré comment on danse le *shimmy*. Ah ! ce n'est pas tout à fait comme ça que je les voyais, les bigotes de province ! C'est la nouvelle couche...

— Te voilà donc de leur monde, du monde !

— Et comment que j'en suis, du monde ! La chanoinesse de Charmeroy m'a dit, tout de suite : « Vous êtes Lisette de Lizac ? Ah ! « chouette ! on va rigoler ! » La baronne de la Brette a fait mieux : tandis que ces dames brodaient la bannière de la Ligue, elle s'est mise à chanter mes airs à succès, *Moi, j'veux tout c'qu'il veut, Victor, tu vas fort, C'est ça qu'est bon...* Et, ma foi, elle ne s'en tire pas mal du tout. Comme tu vois, ce ne sont pas des pimbêches.

— Continue, ma Lili, chauffe-les. Parle-leur de moi... Propagande ! Propagande !

— Tout le monde t'aime et t'admire, Gustave. Je finirai par être jalouse ! »

Mais Lili préférait « chauffer » Pierre de Sableuse. Au fait, ne servait-elle pas ainsi la cause de la famille, de la religion, de la propriété ? Le fils de l'ancien propriétaire du châ-

teau manquait d'enthousiasme politique et disait souvent à sa maîtresse :

« Si je m'écoutais, je renoncerais à ma candidature... Je ne tiens pas du tout à être député.

— Ne fais pas ça, mon petit : si tu plaques mon mari, nous ne pourrons plus nous voir...

— J'y ai pensé. Et c'est bien pour ça que je me résigne à figurer dans cette comédie.

— Tu ne figures pas, mon chéri. Un figurant n'a jamais son nom en tête de la distribution. En tout cas, pour moi, tu joues le premier rôle... Embrasse-moi ! »

Et Mme Cousinet se disait, pour chasser des remords qui, d'ailleurs, ne la harcelaient guère : « Je ne peux pas me passer de Pierre... Mais « Gustave non plus ! »

Les semaines passaient et les polémiques électorales devenaient de plus en plus aigres : Plumoiseau, rompu à ce genre d'escrime, reprochait à tous les adversaires possibles, probables ou certains, diverses vétilles telles que le vagabondage spécial, l'inceste et la trahison.

« C'est très bon, lui disait M. Cousinet, mais vous devriez garder ces arguments-là pour la fin de la campagne... Jamais vous ne trouverez mieux au moment décisif !

— Tranquillisez-vous, répondait timidement

Plumoiseau, je ne suis pas au bout de mon rouleau ! J'ai l'habitude des luttes d'idées... Vous verrez quand je m'y mettrai ! »

L'abbé Pellegrin, à qui Mgr Sibuë avait fait envoyer une lettre pressante signée par le cardinal Arnaud de Blandignière, se décidait à prendre une part plus active aux premières escarmouches électorales... Et cependant, la candidature de Pierre lui avait tout d'abord déplu : cette association avec un homme qui, fort de ses millions, s'était installé au château, lui paraissait indigne d'un Sableuse, d'autant plus qu'elle se complétait d'une liaison coupable avec Mme Cousinet. « Ah ! se disait le bon curé, c'est toujours l'histoire de cette coquine d'Eve... Faut-il tout de même que les hommes aient envie de croquer la pomme, même quand elle est un peu blette ! » Une fois seulement, l'abbé avait parlé au vieux comte de Sableuse de la candidature de son fils. L'ancien fidèle de Henri IV l'avait arrêté dès les premiers mots en disant :

« Cette compromission m'est pénible... Je ne peux y mettre fin. Pierre prétend qu'il doit — noblesse oblige, mais pas à ça —, qu'il doit soutenir je ne sais quelle bonne cause... Et voilà pourquoi, à l'en croire, il va si souvent passer de longues heures dans ce château qui fut le nôtre. La bonne cause ! Mais il n'y en a

jamais eu qu'une et elle est à jamais perdue, puisque le dernier roi légitime de France dort pour l'éternité dans les plis du drapeau blanc. Je l'ai dit à mon fils, il ne m'a pas compris... Soit ! N'est-ce pas notre sort, à nous, qui survivons à la fin d'un monde, de ne pas être compris, même de nos enfants ? »

Puis, plus tristement encore :

« Comment, monsieur le curé, vous aussi, vous servez ces gens-là ? »

L'abbé Pellegrin s'attendait à ce reproche : il y répondit en faisant valoir la générosité des Cousinet.

« De plus, c'est la consigne donnée par l'archevêché.

— Eh oui, l'Eglise nous a reniés, à son tour. Ce n'est plus le trône et l'autel, c'est l'autel et le coffre-fort. »

A ces mots, le curé sursauta.

« Ne dites pas ça, s'écria-t-il, car c'est injuste ! L'Eglise n'a jamais reconnu la suprématie de l'argent. Elle rend à César ce qui est à César, elle rend aussi — et d'abord — à Dieu ce qui est à Dieu. Notre Seigneur a été pauvre et il n'aime que les pauvres...

— Alors, dit la comtesse en souriant, Notre Seigneur doit nous aimer plus que les Cousinet ! »

Elle parut moins « consolée » en parlant de

cette « créature maquillée et à moitié nue » dont la présence « déshonorait » le château de Sableuse.

« Quand je pense, disait-elle à l'abbé, que mon fils rencontre cette femme, qu'il lui parle, qu'il a même dîné chez elle ! Heureusement, Pierre est un garçon qui se respecte : il a de qui tenir ! Nous l'avons élevé dans les bons principes et s'il fait des concessions aux idées du siècle, il n'en fera pas à ses mauvaises mœurs. »

L'abbé Pellegrin revit la scène du petit salon bleu, et répondit en cachant sa gêne :

« Ne vous frappez pas, Madame la comtesse... S'il y avait quelque chose de ce côté-là, je vous ferais signe ! Mais je n'ai jamais rien vu... »

En sa qualité de vieil ami de la famille, le prêtre avait cru pouvoir reprocher à Pierre de Sableuse ses amours avec Mme Cousinet, mais ses observations avaient été aussi mal accueillies que possible.

« Je vous assure, lui avait dit l'ex-lieutenant, que je n'ai aucun remords... Ce bonhomme, qui s'est enrichi pendant que nous étions au front, a une femme qu'il a payée très cher et qui me plaît : je la prends, cela me paraît tout naturel. « Ils ont des droits sur nous », a dit Clemenceau après la guerre. Sur eux, ça m'est égal. Moi je pense que ça signifie aussi, mon vieux

Pellegrin, que nous avons des droits sur leurs femmes !

— Oh ! fit le curé en rougissant.

— En prend qui veut... Mais celui qui s'abstient n'a pas à en dégoûter les autres ! »

Il était inutile d'insister et l'abbé se le tint pour dit, d'autant plus que s'il jugeait sévèrement la dureté de cœur et le « chiqué » des vertus mondaines, il avait, lui, l'homme chaste, une secrète indulgence pour le péché de la chair... Il s'en voulait un peu, maintenant, d'avoir dramatisé la scène du petit salon bleu : « Après tout, se disait-il, les histoires de maris bernés ont toujours fait rire les bons chrétiens... C'est même une tradition du Moyen Age, époque où régnait la foi la plus sincère et où je regrette de ne pas avoir vécu. Considérons donc ce Cousinet comme un cornard du XIII^e^ siècle et n'en parlons plus ! »

Mais on commençait à bavarder dans le pays, et beaucoup...

Il était bien difficile à Pierre et à Lisette de filer le parfait amour sans faire jaser... Les domestiques qui, à part la fidèle Léa, ne restaient guère au château, ne s'en allaient pas sans raconter aux fournisseurs que Madame savait employer ses après-midi, pendant l'absence de Monsieur. Lisette de Lizac faisait d'ailleurs scandale avec ses décolletés, ses bras

nus, ses bas transparents, son maquillage : cette Parigote-là, bien sûr, n'était qu'une grue et, vraiment, il fallait à son mari — complaisant, c'était probable — une fameuse santé pour se présenter aux élections comme champion de la famille française !

De telles rumeurs devaient venir aux oreilles des adversaires politiques de M. Cousinet. Un jour, *Le Vrai Républicain* publia cet entrefilet :

SIMPLES QUESTIONS

« *Est-il vrai qu'un candidat bien pensant ferait mieux de s'occuper plutôt de la chose privée que de la chose publique ?*

« *Est-il vrai que ce défenseur des bonnes mœurs a épousé une espèce de rosière de Montmartre, et que Madame trouve le moyen de ne pas s'embêter pendant que Monsieur fait de la politique ?*

« *Est-ce vrai que l'élu de Madame est un colistier de Monsieur ?*

« *Si oui, la voilà bien l'union nationale !* »

LE FURET.

Ayant lu ces lignes, M. Cousinet appela Plumoiseau et lui demanda d'une voix inquiète :

« De qui s'agit-il ?

— Je l'ignore.

— Vous manquez de flair. Ne serait-il pas,

par hasard, question de moi là-dedans ? C'est épouvantable !

— Bah ! Petit malheur... J'ai été trompé, moi aussi, par une femme que j'adorais.

— Comment, vous croyez donc que c'est vrai ? Ai-je une tête de cocu, moi ? Quand je dis : « C'est épouvantable », j'exprime cette pensée qu'une polémique ainsi conduite dépasse les bornes... Oser mêler ma femme, ma chère petite femme, à ces saloperies ! La traiter de « rosière de Montmartre », elle, une artiste ? Plumoiseau, vous allez répondre, vous entendez...

— Permettez, monsieur Cousinet, permettez... Vous savez que je suis pour la manière forte, mais, en cette circonstance, je crois qu'il est préférable de ne pas relever, sans y avoir dûment réfléchi, cette... cette... insinuation.

— Parce que si nous nous reconnaissons dans le personnage visé, il faudra y aller carrément et jusqu'au bout.

— D'accord !

— C'est-à-dire que nous devrons envoyer nos témoins au directeur du *Vrai Républicain.*

— Bravo ! Envoyez-les, et tout de suite !

— Pardon, monsieur, quand je dis « nous », c'est de vous que je parle...

— De moi ? Mais il me semble que les duels, ça vous regarde.

— Oui, quand il s'agit des principes, des idées. Or, ce n'est pas le cas... Il s'agit de votre honneur de mari et de la réputation de votre femme : ça ne me regarde pas du tout. »

A ces mots, M. Cousinet parut très troublé. Il resta silencieux, puis, reprenant *Le Vrai Républicain*, il relut l'entrefilet, à haute voix, lentement. Enfin, il haussa les épaules et dit :

« En somme, ce sont des questions, de simples questions. En admettant que je sois visé, l'auteur de ces lignes n'affirme rien : il cherche à savoir, il s'informe... Il a même plutôt l'air de ne pas croire que la chose soit possible. « Est-il vrai ?... » écrit-il. Après tout, on peut en demander autant à propos de n'importe quel mari. On ne sait jamais... Vous avez raison, Plumoiseau : il ne faut pas attacher d'importance à ce qu'insinuent ces imbéciles. Je suis au-dessus de cela, Dieu merci. »

Déchirant *Le Vrai Républicain*, il en jeta les morceaux sur le parquet, les piétina et s'exclama :

« Voilà tout le cas que je fais de cette saleté ! »

Puis il soupira :

« Cherchez donc à faire le bonheur de vos concitoyens ! »

M. Plumoiseau eut un sourire fugitif et répliqua de sa voix fluette :

« Attendez... Nous allons bientôt commencer notre série de réunions contradictoires. Ce sera, vous verrez, plus intéressant. »

Ce jour-là, M. Cousinet rentra à Sableuse beaucoup plus tôt que d'habitude. Pourquoi ? Non, certes, parce qu'il doutait de la fidélité de sa femme — il s'en savait aimé comme le méritait un homme supérieur tel que lui — mais parce que, tout de même, il se reprochait de délaisser quelque peu cette délicieuse créature qui, elle, avait renoncé, pour vivre avec lui, à son étincelante carrière artistique. « La politique, se disait-il en roulant à toute allure sur la route de Sableuse, la politique me prend trop... Et Lili finira par m'en vouloir ! »

Le klaxon de la longue, noire et luisante limousine annonça au château l'arrivée du mari et ce fut fort heureux, car Mme Cousinet était précisément dans la bibliothèque où elle se livrait, avec son amant, à des travaux qui n'avaient rien de littéraire.

Léa, la fidèle femme de chambre, avait l'expérience de ces retours intempestifs. Elle alla frapper à la porte derrière laquelle il se passait certainement quelque chose.

« Madame ! Madame !

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ?

— Il y a que Monsieur vient de rentrer...

— Comment, déjà ? Ah ! Flûte !... »

Léa redescendit, rencontra, dans le hall d'entrée, M. Cousinet qui lui demanda :

« Où est Madame ?

— Dans sa chambre, monsieur, je crois...

— J'y monte... »

M. Cousinet ne trouva personne dans la chambre, non plus que dans le boudoir, le petit, le grand salon, la galerie. A tout hasard, il ouvrit la porte de la bibliothèque : sa femme était là, le nez plongé dans un énorme volume, tandis que Pierre de Sableuse, juché au sommet d'une échelle, portait dans ses bras une pile de bouquins poudreux.

« Qu'est-ce que vous fabriquez là-dedans ? demanda-t-il avec la surprise d'un homme pour qui les bibliothèques sont des endroits où il est invraisemblable qu'on puisse passer son temps.

— Nous travaillons, mon chéri. Figure-toi que M. de Sableuse a eu l'idée d'écrire un article historique pour ton journal. Un article sur... sur... sur la Pucelle !

— C'est cela, bafouilla Pierre de Sableuse, une étude sur Jeanne d'Arc. Quoi de mieux dans *Le Salut national* ? Alors, vous voyez, nous nous documentons.

— Ah ! très bien, répliqua le mari qui se pencha sur le gros livre que sa femme feuilletait d'un air infiniment sérieux.

— Mais, s'exclama-t-il, c'est le Bottin que tu tiens là !

— Oui, tu vois, le Bottin des départements... On y trouve des tas de choses très intéressantes.

— Sur Jeanne d'Arc ?

— Sur n'importe qui et n'importe quoi. Ainsi, mon loup, nous avons découvert combien il y a de rues Jeanne-d'Arc en France. Quarante-sept mille cent dix-sept !

— Plus d'une par localité ? Ça m'étonne...

— Nous avons fait aussi les colonies... »

Du haut de son échelle, Pierre questionna, à tout hasard :

« Rien de nouveau pour les élections ?

— Ça vous intéresse donc, amateur ? La lutte devient plus sévère. Il va même falloir que vous vous en mêliez, cher ami.

— Je ne demande pas mieux. Jusqu'à présent, si je me suis consacré... à Jeanne d'Arc, c'est que vous m'aviez dit de ne pas bouger.

— Oui, mais maintenant nous avons besoin de vous. Nous allons avoir des réunions contradictoires... Vous êtes tête de liste : il faudra vous montrer.

— Je me montrerai. « Toujours prêt ! »

— Nous devons nous faire entendre dans toute la circonscription. Nos amis disent que soixante réunions, ce sera un minimum. Vous

voyez, ce n'est pas une petite affaire... Pendant trois mois, nous mènerons une existence de vagabonds.

— Tu m'emmèneras ? demanda Mme Cousinet, câline.

— Tu n'y penses pas, ma chérie.

— J'ai déjà fait des tournées... Je connais ça !

— Oui, mais il s'agit, cette fois, de palabrer dans les cabarets et sur les marchés, de coucher dans des auberges, au hasard des routes... Non, non, tu n'y résisterais pas et tu nous encombrerais. Pendant ce temps-là, tu travailleras pour nous, ici et dans les comités de l'archevêché... »

Cette perspective parut désoler Mme Cousinet qui se mit à mordre son mouchoir de l'air d'une femme qui va fondre en larmes. Et M. Cousinet se dit avec une quiétude, une confiance redoublées : « Comme elle m'aime ! »

Dès lors, la pensée qu'elle allait être bientôt séparée de son amant accapara Lisette de Lizac, plus amoureuse, plus passionnée que jamais... Encore si elle avait pu mettre les baisers doubles en attendant, mais Gustave n'en était encore qu'à prospecter les environs de Sableuse et il emmenait Pierre « pour le mettre au courant ». Le reste du temps, il ne quittait pas le château.

C'est ainsi que, pendant trois longues semaines, Mme Cousinet ne put le tromper qu'une fois ou deux : cette existence devenait intenable.

« Je vois bien que Madame s'ennuie, lui disait Léa, discrètement.

— Ah ! tu te souviens de notre entresol de la rue de Douai ?... On s'y embêtait moins qu'ici et, au moins, on était libre !

— J'ai toujours pensé que Madame regretterait Montmartre... »

La première réunion électorale organisée par l'abbé Pellegrin devait avoir lieu à Sableuse, dans le local du patronage.

« Il convient, avait dit M. Cousinet, que je parle d'abord à mes concitoyens. Et comme j'habite le château, l'église, qui lui fait pendant, doit être pour moi. Mon cher curé, je compte sur vous... »

A cette nouvelle, Valérie qui, en sa qualité de « gouvernement » de M. le curé, avait son franc-parler, s'exclama :

« Comment, vous allez aider ce nouveau riche, qui n'est même pas du pays, à devenir not'député ? Ah ! tenez, j'aurais jamais cru ça de vous !

— M. Cousinet, répondit l'abbé, est le défenseur de la bonne cause...

— C'est pas possible qu'une cause soit bonne

quand elle est défendue par des gens comme ça !

— M. Pierre de Sableuse en est aussi.

— Eh ben, ça m'étonne tout autant. Le fils de M. le comte, un si digne homme, de Mme la comtesse, une femme si convenable, devenir l'ami de ce profiteur qui s'est payé le château de Sableuse avec de l'argent raflé pendant la guerre ? Ah ! vrai, c'est à n'y rien compendre !

— M. Cousinet donne beaucoup pour l'église, pour les pauvres...

— Il jette du lest. Seulement, ça ne trompe personne, à part vous. Car il n'y a que vous pour être ainsi à la glu. Et vous savez, on jase...

— Faites comme moi, laissez dire. »

Et le curé, qui se sentait atteint par ces reproches à la fois injustes et justifiés, appela Poilu. Le hasard — le hasard ? — voulut que le chien ne vint pas, comme d'habitude, poser ses grosses pattes sur les genoux de son maître.

« Vous voyez, dit Valérie, jusqu'à Poilu qui vous fait savoir, à sa façon, ce qu'il pense ! »

D'autres poilus — les camarades du soldat Pellegrin — répondirent assez mal à l'invitation du curé.

« Eh ! les copains, leur avait-il demandé

avec une cordialité moins naturelle que d'ordinaire, vous viendrez à la réunion ?

— On ira... Mais pas la peine que votre profiteur nous demande de voter pour lui. Et puisque vous nous en parlez, monsieur le curé, faut vous le dire, on s'étonne, nous autres, que vous, un soldat du front, vous marchiez pour un type qui a gagné ses millions en exploitant notre misère. On ne vous reconnaît pas ! »

Un mutilé qui n'allait jamais à la messe ajouta :

« Tiens, c'est tout naturel, t'as changé d'uniforme... En bleu, tu pensais comme nous : en noir, tu penses comme eux.

— Comme eux ?

— Oui, comme les riches, quoi ! N'as-tu pas repris ton métier de curé ? »

Le docteur Profilex ne se montra pas moins sévère pour le pauvre Pellegrin.

« Je me souviens, lui dit-il, de votre sermon à la cathédrale... Ah ! vous l'avez bien arrangé, le pharisien ! je croyais entendre un bon père capucin d'autrefois. Bah ! ce n'était qu'un monologue pittoresque... Je n'aime pas beaucoup les capucins, mais je reconnais qu'ils étaient démocrates : ils étaient du peuple et vivaient avec lui. Et quand ils avaient prêché au nom du Seigneur d'en haut, ils n'allaient pas faire leur cour au seigneur d'en bas ! »

L'abbé Pellegrin répliqua, offensé :

« Je ne fais la cour à personne, croyez-moi.

— En tout cas, vous vous êtes mis au service de ce Cousinet.

— Non, je sers les idées qu'il représente.

— Les idées ? Vous voulez dire les intérêts... »

Le docteur Profilex mit sa main sur l'épaule du prêtre et dit :

« L'église et le château, toujours la vieille alliance !

— Vous ne me le reprochiez pas quand le châtelain était M. de Sableuse.

— Ce n'était pas la même chose.

— Je ne vous comprends pas, docteur... Vous êtes républicain, et vous m'en voulez de marcher pour M. Cousinet, qui est républicain aussi, tandis que vous ne m'avez jamais reproché d'être l'ami de M. de Sableuse qui est royaliste.

— C'est vrai, mais, dans ma république, on préfère les royalistes honnêtes aux républicains fripouillards. Ceux-ci, mon système ne les tolère plus. Au fait, vous y croyez, vous, au républicanisme de Cousinet ? Ce bonhomme est pour ce que vous appelez « la bonne République », celle qui entoure les coffres-forts de gendarmes et de prêtres... La mienne ne ressemble pas à celle-là ! »

Le curé de Sableuse répondit, après un silence :

« Que voulez-vous, je ne suis pas libre... J'ai reçu des instructions de l'archevêché. Service commandé ! »

Le docteur Profilex lui tendit la main :

« Vous n'êtes pas un saint, et ça explique tout. Quant à votre réunion, j'irai, comme j'ai été, l'autre dimanche, à la cathédrale. Mais je crois que vous me paraîtrez moins bon. »

Cette réunion devait être des plus mouvementées. Les ouvriers des papeteries étaient venus en grand nombre, fermement résolus à empêcher Cousinet de parler. Plumoiseau, qui accompagnait le châtelain, avait dit en entrant dans la salle : « Je m'y connais... Cela va chauffer. » En effet, dès le début, ce fut un charivari assourdissant... Le bureau, composé de comparses, fut à grand-peine constitué. M. Cousinet comptait que la popularité de l'abbé lui servirait de paravent, mais il ne tarda pas à constater que, ce soir-là, le curé de Sableuse n'avait pas l'oreille de ses paroissiens. Au surplus, le prêtre qui, d'ordinaire, avait le verbe sonore et savoureux, qui savait dominer son auditoire, parut manquer de ses moyens habituels. Il prononça quelques phrases qui se perdirent dans le tumulte, puis, quittant l'estrade, il alla s'asseoir dans la salle.

M. Cousinet, déçu, se dit que, peut-être, Pierre de Sableuse parviendrait à remonter le courant... Mais où était-il ? Personne ne l'avait vu et Plumoiseau, envoyé aux nouvelles, était revenu bredouille : le jeune vicomte, qui avait cependant formellement promis d'assister à la réunion, restait introuvable.

Le châtelain dut se résoudre à prendre la parole. Il se mit donc à réciter le discours-programme que lui avait fabriqué Plumoiseau, mais sa voix ne portait pas et bientôt elle fut couverte par les interruptions :

« Nouveau riche !

— Profiteur !

— Où les as-tu volés, tes millions ? »

Un inconnu à face blême, aux yeux brillants, escalada l'estrade et vociféra d'une voix ardente :

« Le millionnaire et le curé sont des compères pour nous exploiter... Camarades, nous pendrons l'un à son donjon et l'autre à son clocher ! »

Dans le fond de la salle, des voix approuvèrent bruyamment, tandis que des protestations s'élevaient, mêlées de clameurs indistinctes et de coups de sifflet.

M. Cousinet, ahuri, continuait cependant à bafouiller des phrases que, seuls, les citoyens les plus rapprochés parvenaient à entendre par bribes :

« — L'ordre dans le travail... Le travail dans l'ordre... l'équilibre de nos finances... l'agriculture et l'industrie dont les intérêts doivent être défendus... la prospérité publique, produit de la collaboration fraternelle du capital et du travail... »

— La barbe !

« — ... Tous mes efforts pour que les légitimes revendications des travailleurs... »

— Ferme ça, eh ! mercanti !

« — ... Mon dévouement... mon zèle... mon amour des petits et des humbles... »

— Ta gueule !

« — ... Notre chère patrie... nos mutilés... nos morts... »

Un homme, amputé du bras droit, se dressa et clama d'une voix furieuse :

« Parle pas de ça, eh ! salaud ! Est-ce que ça te regarde ? »

Et se tournant vers l'abbé Pellegrin, assis à côté de lui, il demanda :

« Vous ne trouvez pas qu'il va un peu fort, votre copain ? La patrie, les mutilés, les morts... Est-ce qu'il les a achetés aussi, dites, monsieur le curé, pour les faire servir à son élection ? »

Cette question, à laquelle le prêtre n'eut pas le temps de répondre, déchaîna un vacarme inouï. M. Cousinet, effrayé, se pencha vers Plu-

moiseau qui, un énigmatique sourire aux lèvres, contemplait ce spectacle pour lui banal, et lui dit à l'oreille :

« Ils vont nous écharper !

— C'est bien possible... Ce sont les risques du métier.

— Allons-nous-en. »

Alors, Plumoiseau, sublime :

« Je n'ai jamais battu en retraite et pourtant voici ma septième campagne. M'enfuir ? Ah ! non ! J'y suis, j'y reste ! »

Des citoyens ou des camarades, inconnus et enragés, se précipitaient vers le bureau en brandissant des chaises et des débris de banquettes. Le président et ses assesseurs avaient pris le large et M. Cousinet allait en faire autant, quand le curé, retrouvant sa voix sonore, s'écria :

« Ben quoi, les gars, nous nous laissons assommer chez nous ? »

Aussitôt, ses fidèles répondirent à son S.O.S. Ils escaladèrent à leur tour l'estrade pour en chasser les envahisseurs. Pris entre deux feux, M. Cousinet fut renversé, piétiné... L'abbé Pellegrin s'élança à son secours : les manches relevées, la soutane retroussée, il se mit à jouer des pieds et des poings avec une vigueur et une souplesse extraordinaires... Ayant dégagé le candidat, il le releva, puis, au milieu des com-

battants tout à coup calmés, il lui ordonna :

« Suffit... Maintenant faut les mettre.

— Les mettre ?

— Les bâtons, quoi ! Faites-vous la paire, foutez le camp en vitesse, sinon... ! »

Bousculé par le curé, suivi par Plumoiseau, le dérisoire champion de la bonne cause fila, non sans écoper encore, vers la sortie.

Et Pellegrin s'écria, au milieu des acclamations :

« Moi, je suis toujours pour la paix chez soi, entre nous ! »

. . . . . .

Quand, se frottant les côtes, M. Cousinet pénétra dans le vestibule du château, il vit se diriger vers lui un cérémonieux laquais porteur d'un plateau d'argent.

Sur ce plateau, il y avait une lettre.

Et cette lettre, que M. Cousinet lut avec une stupeur bien compréhensible, était ainsi conçue :

Cher Gustave,

Un meau en hâte pour t'informer que je part ce soir à Paris avec M. de Sableuse, qui est mon amant, et Léa.

J'en ai souppé de cette existance... Moi, je suis faite pour l'art et pour l'amour.

Tu n'as jamais rien compris à mes haspirations, tu n'as jamais lu dans mon cœur de femme et de grande vedette.

Mieux vaut donc que je refasse une fois de plus ma vie avec l'homme que j'aime.

Adieu et bien sincèrement,

LISETTE DE LIZAC.

« Ah ! ça, c'est le bouquet ! s'écria M. Cousinet en s'appuyant, pour ne pas tomber, sur Plumoiseau qui l'avait suivi.

— Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a ? demanda le rédacteur en chef du *Salut national.*

— Il y a que... Lisez plutôt ! »

Plumoiseau prit connaissance de la lettre fatale, puis, d'une voix calme, proféra :

« C'est très ennuyeux. J'ai vu bien des choses en période électorale, mais c'est la première fois que je vois une tête de liste enlever la femme d'un de ses co-listiers » Quel atout pour nos adversaires !

— Cocu, battu, voilà mon sort !

— Et vous n'êtes pas content, je comprends ça, moi qui ai passé par là. N'importe, *sursum corda !*

— Ce Pierre de Sableuse est un misérable ! Voilà comment il me récompense, moi qui voulais assurer sa fortune politique ! Que faire, mon bon Plumoiseau ?

— Il faut cacher cette histoire, à tout prix... Sinon, nous sombrons dans le ridicule. Voyez-vous cela, un pareil scandale dans le parti qui défend les vieilles traditions de la famille française !

— Ah ! peu importe, maintenant... La réunion de ce soir prouve bien que je serai blackboulé !

— Non, nous aurons plus de succès auprès des paysans... Les paysans sont avec nous ! Tâchons de sauver la face, avant tout.

— Vous avez une idée, Plumoiseau ?

— Aucune.

— Moi non plus... Ce coup m'abat ! Et cependant, je suis un lutteur. Mais être berné ainsi, moi, Cousinet, c'est inimaginable !

— Ne nous attardons pas, dit Plumoiseau de sa voix douce, à disserter sur les surprises du mariage, l'infidélité des femmes et l'ingratitude des amis. Nous ne dirions rien de bien neuf et cela ne nous avancerait pas. Allons nous coucher... La nuit porte conseil. »

Tandis que le vieux journaliste gagnait la mansarde où M. Cousinet l'avait plusieurs fois hébergé, celui-ci pénétrait, les reins endoloris et le cœur brisé, dans la chambre conjugale, affreusement vide.

« Plaquer un homme comme moi pour suivre ce freluquet, cet inutile, ce sans-le-sou !

s'exclama-t-il, s'asseyant sur le lit trop vaste, trop bas et trop doré... »

Après un long silence, M. Cousinet murmura :

« Mon histoire est celle de Napoléon, de Victor Hugo, de tous les hommes supérieurs... Les femmes ne nous comprennent pas ! »

Puis, muni de cette pensée consolante, il se coucha.

X

POUR LA CAUSE

En arrivant à la gare Montparnasse vers dix heures du soir, le curé de Sableuse se souvint des sombres pronostics de Valérie :

« Si c'est Dieu possible de vous lancer dans une aventure pareille !... Vous n'en reviendrez point tout enier, c'est sûr ! Dans ce Paris, on est écrasé à tous les coins de rue... Vous y serez roulé, volé par toutes sortes de filous ! Voyons, qu'est-ce que ça peut vous faire que cette Mme Cousinet soit partie avec le fils de M. le comte ? Si son mari ne peut pas se passer d'elle, qu'il aille la rechercher lui-même... Un curé n'est pas fait pour courir après une cocotte. Sans compter que vous ne la retrouverez

jamais dans cette ville où vous n'avez jamais mis les pieds qu'à la gare, entre deux trains, quand vous étiez en permission ! »

L'abbé Pellegrin sentait bien, certes, que sa mission était difficile, délicate, ingrate, dangereuse... Mais comment résister aux supplications de M. Cousinet ? « Vous avez connu Pierre de Sableuse tout enfant, lui disait-il... Il vous écoutera si vous allez lui redemander ma femme. Moi, vous comprenez, je préfère ne pas le rencontrer en ce moment. Je me connais : je serais capable de faire un malheur. Et je le crois très violent aussi... Mieux vaut que les choses s'arrangent gentiment, sans bruit. D'autre part, c'est d'une bonne œuvre qu'il s'agit... Vous ramènerez une égarée dans le chemin du devoir conjugal. Et pensez que si le scandale éclate, le parti des bons Français sera battu aux prochaines élections ! Tout cela se tient, comme vous voyez.. Vous seul pouvez tout sauver, mon cher ami ! Partez vite... Je vais demander par téléphone à Mgr Sibuë qu'il vous désigne un remplaçant pour quelques jours ! » Impossible de refuser... D'ailleurs, en apprenant la fugue de son fils, Mme de Sableuse avait eu la même idée : « Allez le rechercher, dit-elle à l'abbé Pellegrin... Seul, vous pouvez l'arracher à cette créature diabolique qui a odieusement abusé de sa jeunesse, de sa naï-

veté ! » La bonne dame se faisait de grandes illusions sur la candeur de ce lieutenant de chasseurs à pied, mais que lui répondre ? Il est vrai que M. de Sableuse avait exprimé une autre opinion en disant à l'abbé : « Moi, je trouve que tout est bien ainsi... Ce Cousinet m'a pris mon château : mon fils lui a pris sa femme. Ce n'est pas grand-chose, évidemment, mais c'est toujours ça ! »

Son parapluie dans une main, son sac en tapisserie dans l'autre, le curé de Sableuse, encore tout ébaudi de cette aventure, descendait la rue de Rennes... Maintenant qu'il foulait de ses gros souliers l'asphalte parisien, il avait perdu de son optimisme, de son assurance et il se demandait comment finirait une expédition si risquée. Il voulut réagir et y parvint en se disant : « Faut pas s'en faire... Mieux vaut chercher deux amoureux dans Paris que cent blessés dans les barbelés. J'emploierai le système D et, pour être plus sûr, j'implorerai l'aide de la Providence. »

Tout en réfléchissant, le « missionnaire » s'était arrêté au coin d'une rue obscure, ne sachant pas, du reste, où aller. Deux femmes qui stationnaient au bord du trottoir l'aperçurent et l'une d'elles dit à l'autre, à mi-voix :

« Zyeute un peu ce curé qui débarque et qui a l'air de chercher... »

Elle s'approcha de l'abbé :

« Alors, comme ça, on a besoin d'un petit renseignement ? vous savez, m'sieu le curé, je peux vous rendre service, je suis bien gentille. »

Le prêtre se découvrit et répliqua :

« Ça tombe bien, madame, j'allais justement m'adresser à vous.

— Bonne idée ! Suivez-moi...

— Où donc ?

— A l'hôtel, tiens ! N'est-ce pas ce que vous voulez ?

— Alors, comme ça, vous avez deviné ce que je cherchais... Ces Parisiennes, tout de même ! Je n'ai pas besoin de vous dire que je désire un hôtel convenable, un hôtel pour ecclésiastiques. Paraît que ça se trouve du côté de l'église Saint-Sulpice. Je ne voudrais pas vous déranger... Indiquez-m'en un, simplement. Pas trop cher... Je ne suis qu'un pauvre desservant de campagne ! »

Surprise, la fille s'approcha plus encore, observa ce bon visage aux yeux d'enfant et s'exclama :

« Zut alors ! J'allais faire une belle gaffe ! »

Adoucissant sa voix éraillée, elle ajouta :

« Tenez, m'sieu le curé, prenez la rue du Vieux-Colombier, la deuxième à droite... Elle donne sur la place Saint-Sulpice. Vous y trou-

verez l'hôtel du Grand Fénelon... C'est une boîte sérieuse : vous y serez bien ! »

Et, tandis que l'abbé Pellegrin, après avoir remercié cérémonieusement, s'éloignait, la pierreuse rejoignit sa camarade pour lui dire :

« Tu n'as pas idée de la bonne gueule qu'il a... Une veine qu'il n'était pas à la page ! J'aurais dû lui demander une petite médaille. Ça m'aurait peut-être porté bonheur ! »

L'hôtel du Grand Fénelon était, en effet, une maison des mieux tenues : on n'y voyait guère que des ecclésiastiques, lesquels échangeaient de grands saluts dans l'escalier obscur, dans le salon austère, dans la salle à manger quelque peu monacale, ornée d'un portrait chromolithographié du Cygne de Cambrai et d'un buste en plâtre colorié de Léon XIII.

Cet établissement, situé entre deux magasins d'articles religieux, était tenu par Mlle Badinois, personne d'âge, moustachue, et qui gouvernait avec autorité des garçons aux allures glissantes de bedeaux. Elle reçut sans trop d'égards ce curé rustique aux brodequins cloutés : c'est qu'elle avait souvent l'honneur d'héberger des abbés élégants, des chanoines imposants, voire des prélats décoratifs et décorés qui daignaient, entre deux dîners en ville, apprécier la cuisine de sa table d'hôte.

« Sans doute, dit-elle à son nouveau client, sans doute, monsieur l'abbé vient assister, comme beaucoup de ces messieurs, au Congrès des Zélateurs du Culte de Saint Antoine de Padoue ? »

L'abbé Pellegrin, qui avait allumé sa pipe, répondit :

« Pas du tout, la patronne... Je suis venu à Paname pour repérer une femme mariée qui s'est trottée en douce avec un ancien lieutenant de chasseurs à pied. Au fait, dites donc, ils sont peut-être chez vous ! »

Mlle Badinois, qu'un tel langage avait tout d'abord interloquée, sursauta en entendant ces derniers mots. Elle répliqua, indignée :

« Vous n'y pensez pas... L'hôtel du Grand-Fénelon ne reçoit pas de couples, même mariés. Ma maison est décente !

— Ça va, ça va... Ce serait trop beau si je les trouvais ainsi, tout de suite, dans le premier hosto où je mets les pieds. Mais j'ai confiance, Dieu me guidera. En attendant, je voudrais me fourrer au plumard. J'ai une de ces envies de roupiller ! »

Mlle Badinois contemplait son nouveau client avec inquiétude. Jamais, au grand jamais, elle n'avait entendu un homme d'Eglise s'exprimer ainsi. Soudain, la digne personne se toucha le front :

« J'ai compris ! Vous êtes un missionnaire qui arrive d'un pays de sauvages !

— Il y a de ça puisque je suis chargé d'une mission et que le patelin d'où j'arrive ne manque pas, à coup sûr, de sauvages. »

Rassurée, Mlle Badinois tendit au curé un bougeoir de cuivre avec sa bougie et dit d'une voix chaleureuse :

« Je vais vous donner une bonne chambre... Un prêtre des missions doit en effet avoir besoin de repos !

— En fait de mission, répliqua l'abbé Pellegrin, j'en ai une qui n'est pas ordinaire, ah ! non ! Enfin, on tâchera de se débrouiller. »

Et il suivit le garçon à qui Mlle Badinois avait donné ses ordres.

Avant de se coucher, il tira de son sac en tapisserie les provisions préparées par Valérie et, son couteau de poche à la main, en bon paysan qu'il était, il mangea avec son appétit d'optimiste une aile de poulet et un énorme morceau de pain. De temps en temps, il buvait une lampée de vin au bidon qu'il avait apporté dans sa valise. Réconforté, il ne tarda pas à penser que son expédition commençait le mieux du monde et il remercia la Providence.

Après avoir passé une excellente nuit, le curé de Sableuse prit son petit déjeuner en compa-

gnie d'un solennel chanoine à qui sa cordialité et son vocabulaire déplurent visiblement. Puis, armé de son inséparable parapluie, il se mit en route pour l'avenue de Villiers. Là se trouvait l'hôtel particulier des Cousinet où le mari délaissé lui avait conseillé d'aller d'abord, à tout hasard : peut-être y trouverait-il quelque indice sur le couple fugitif, Lisette de Lizac n'ayant sans doute pas manqué d'y passer en arrivant à Paris, ne fût-ce que pour reprendre possession de ses bibelots personnels.

Il y a loin de la place Saint-Sulpice à l'avenue de Villiers : le bon curé, qui demandait son chemin à chaque coin de rue, se compara plus d'une fois, en traversant les carrefours encombrés d'autos, à Daniel dans la fosse aux lions.

A l'hôtel de l'avenue de Villiers, un concierge à favoris et à livrée déclara d'un air surpris :

« Madame ? Non, elle n'est pas rentrée... Madame est toujours avec Monsieur à la campagne. Peut-être venez-vous pour quelque œuvre charitable ? »

L'abbé répliqua, jovial :

« Vous l'avez dit... Je m'occupe d'une bonne œuvre !

— Il faudra voir Madame en personne.

— Justement, je cours après.

— Vous pourriez peut-être lui écrire.

— Oui, mais à quelle adresse ?

— Au château de Sableuse, près de Merville, dans l'Indre-et-Cher.

— C'est une idée, mon vieux ! Ça ne fait rien, si votre patronne passait par ici un de ces jours, vous lui diriez que... Au fait, non, pas la peine... Ça pourrait tout gâter. »

Une deuxième adresse avait été donnée au curé par M. Cousinet. « Si vous ne trouvez rien ni personne avenue de Villiers, vous irez aux nouvelles rue de Douai, n° 47, juste en face du bal Tabarin. Ma femme a gardé là son appartement d'artiste... Une fantaisie, disait-elle. Mais, je le comprends maintenant, c'était une précaution. Et penser que c'est moi qui payais le terme ! »

Pellegrin se mit donc en route vers la rue de Douai... Une pluie fine commençant à tomber, il ouvrit son immense parapluie de toile verte, et sans même s'apercevoir que les passants le regardaient avec surprise, il déambula le long des trottoirs luisants. Il entendit cependant ces mots : « Tiens, l'abbé Constantin ! », mais il pensa qu'on le confondait avec quelque ecclésiastique de ce nom.

En approchant de Montmartre, il admira l'imposante silhouette de la basilique du Sacré-Cœur, toute blanche sur le fond ardoise du ciel, et il constata que les cinémas, les music-halls, les théâtres devenaient nombreux. « J'ai en-

tendu plus d'une fois, songea-t-il, Mme Cousinet parler de ce Montmartre en soupirant... Sûrement, c'est plus grand, plus animé que Sableuse... Je m'en faisais tout de même une autre idée... Comme c'est gris, comme c'est sale, comme c'est moche ! Les voilà donc, ces lieux de perdition qu'elle regrettait et auxquels rêvent, paraît-il, tant de chrétiens et de chrétiennes par le monde, sans parler bien entendu des païens ! Vraiment, le diable ne se met pas en grands frais pour les tenter ! » Des petites femmes décolletées, aux jambes gantées de soie couleur chair, éclataient de rire en le voyant passer sous son invraisemblable riflard, et cette bonne humeur ne lui déplaisait pas : il lui arrivait même de la partager. Il demanda à l'une de ces frivoles Montmartroises :

« Pardon, ma petite demoiselle, pourriez-vous m'indiquer le bal Tabarin ?

— Comment donc, j'connais qu'ça !... Alors, m'sieu le curé, c'est vrai ? Vous... vous... ? Un pareil endroit !

— Tout est pur aux purs, mon enfant.

— En tout cas, Tabarin est fermé à c't'heure-ci.

— Ça va bien. Je cherche une personne qui habite juste en face, car vous parlez que je ne vais pas au bal, même si on y gigote, des fois, pour le bon motif.

— Oh ! vous savez, m'sieu le curé, répondit la petite femme, nous autres, nous ne dansons pas toujours pour notre plaisir... »

Ayant obtenu le renseignement désiré, l'abbé Pellegrin arriva enfin à l'adresse que lui avait donnée le châtelain de Sableuse.

Dans la loge de la concierge, une jeune personne à l'air fatal et en jupon court vociférait en brandissant un revolver :

« Monsieur le duc, vous avez outragé en moi la noble descendante de deux connétables, de trois maréchaux et de plusieurs favorites des rois de France... Vous avez abusé de ma faiblesse, vous m'avez déshonorée ! Je ne peux survivre à un tel outrage : je vais me tuer... Soyez maudit, monsieur le duc, et que mon sang retombe sur votre tête infââââme !... »

Et la victime de M. le duc, fermant les yeux et gardant la bouche ouverte, appuya le revolver sur sa tempe...

Le curé se précipita vers elle en criant :

« Arrêtez !... Arrêtez !... C'est affreux ! C'est idiot ! »

Il allait lui arracher l'arme fatale, quand la jeune désespérée, le repoussant d'une bourrade vigoureuse, lui lança d'un air impatienté :

« Dites donc, de quoi vous mêlez-vous ?

— Je ne veux pas que vous vous fassiez sauter le ciboulot... D'abord, c'est un grand péché !

— Sans blague, vous n'avez pas vu que j'étudiais un rôle ? Chic ! Vous avez marché !... Je débute la semaine prochaine au théâtre Moncey dans un grand drame, *Le Satyre en habit noir !*

— Je vous demande bien pardon.

— De rien... Et qu'est-ce qu'il y a pour votre service, monsieur l'abbé ?

— Je voudrais savoir si Mme Cousinet est rentrée.

— Mme Cousinet ? Nous n'avons pas ce numéro-là ici... Du moins, je ne crois pas. Moi, vous savez, je suis la fille de la concierge et je ne connais pas toutes les locataires. Mme Cousinet ? Ce n'est pas un nom dans le genre de la maison... »

Et s'approchant d'un casier rempli de lettres multicolores, elle lut à haute voix les étiquettes : Gladys de Valrose, Elyane de Beaumont, Gaby de Champdyver, Monette de Mésange, Josyane de Saint-Amour, Irène de Chantilly, Maud de Frontenac...

« Votre maison est bien habitée, dit l'abbé Pellegrin... Vous n'avez ici que des dames de la noblesse !

— En effet, dit la jeune comédienne avec un sourire... Moi aussi, j'ai un chic nom, Denyse de Villetaneuse. « Denyse » avec un « y » grec.

— Pauvre demoiselle ! Vos parents sont ruinés, sans doute ?

— Et comment ! Mais je continue l'appel... Il en reste trois : Pervenche des Mirettes, Patricia de Toledo et Lisette de Lizac !

— Lisette de Lizac ? s'exclama l'abbé... C'est elle, c'est Mme Cousinet !

— Ah !... Maman doit être au courant, moi, je ne sais rien.

— Si, si, c'est bien elle, je la connais...

— Tout le monde connaît Lisette de Lizac, sinon Mme Cousinet. Elle en a eu un succès pendant la guerre, au Casino ! Ce n'est qu'une chanteuse de music-hall, elle n'a jamais joué des œuvres littéraires comme *Le Satyre en habit noir*, mais enfin...

— Est-elle chez elle ? interrompit le curé de Sableuse avec un peu d'impatience.

— Elle n'y est jamais.

— Vous ne l'avez pas vue depuis deux jours ?

— Ni depuis deux jours ni depuis deux ans.

— Quel malheur ! soupira l'abbé... Et moi qui croyais la repérer ici ! »

Comme il prononçait ces mots, la porte de la loge s'ouvrit et Léa entra...

« Monsieur le curé ! s'écria la femme de chambre de Mme Cousinet.

— Mademoiselle Léa !

— Ah ! ça, alors ! Et je parie que vous venez

pour voir Madame !... Quelle idée ! Qui vous envoie ? Comment savez-vous ? Mais c'est Madame qui ne va pas aimer ça, elle qui ne veut plus entendre parler des gens de Sableuse !

— Ça dépend. Elle fait bien, au moins, une exception ! »

Léa ne répondit pas. Se tournant vers la fille de la concierge, elle déclara :

« Madame m'envoie chercher quelques objets dans son appartement... Je monte ! »

Puis elle dit à l'abbé :

« Venez avec moi... Nous serons mieux à l'entresol pour causer. »

L'appartement de Lisette de Lizac n'était certes pas délaissé, car lorsque Léa eut tourné quelques commutateurs électriques, il n'offrit pas l'aspect poussiéreux et mélancolique des lieux où n'entrent plus la lumière et la vie... Ce n'étaient que chaises et fauteuils fragiles auxquels se nouaient des rubans roses, bleu clair, jaune paille ; canapés bas, divans chargés de coussins, tapis épais, peaux d'ours, rideaux lourds, paravents, bibelots en fouillis sur les guéridons, les cheminées, les étagères, les bonheur-du-jour... Partout des statuettes de femmes nues, d'amours épuisant leur carquois, de faunes lutinant des bacchantes ; aux murs des tableaux et des gravures évoquaient des galanteries du XVIII^e siècle, « couchés » de ma-

riées, escarpolettes libertines, baigneuses comparant leurs charmes potelés. Et Léa, montrant l'une de ces estampes, en lut la légende d'un air narquois :

« — *Qu'en dit l'abbé ?* »

« Moi ? répliqua le curé de Sableuse en tirant sa pipe de sa poche... Je dis que votre patronne est bien logée, mais qu'elle ne vient certainement pas ici pour faire oraison.

— C'est son appartement d'artiste.

— Je me doute que ce n'est pas son appartement de bourgeoise mariée avec un futur député de la Ligue des bons Français.

— Pourquoi pas ?... Il est venu ici des sénateurs, des généraux, des académiciens, même des grands-ducs.

— Possible, mais avouez que c'est la première fois qu'on y voit un curé ! »

Et l'abbé Pellegrin, s'installant dans un fauteuil, alluma sa pipe.

« C'est vrai, répondit Léa... Il faut pour ça des événements extraordinaires. »

Le « missionnaire » lança une bouffée de fumée au nez d'une Vénus de marbre qui se tortillait sur une sellette de bois doré et, après un silence, questionna d'un air décidé :

« Enfin, quoi, où sont-ils ? »

La femme de chambre répondit sur un ton mi-badin, mi-sérieux :

« Je n'ai pas confessé Madame, mais les secrets qu'elle me confie, je les garde.

— Soit. Je ne démarrerai pas d'ici avant de l'avoir vue avec celui qui... que...

— Son gigolo ? Eh bien, vous attendrez longtemps.

— Aussi longtemps qu'il faudra.

— Madame n'habite pas ici. Nous ne sommes pas assez godiches, elle et moi, pour nous exposer à recevoir la visite de M. Cousinet. Un homme, c'est si encombrant, quand on en préfère un autre ! »

Le curé de Sableuse était devenu grave et c'est d'une voix sévère qu'il prononça :

« Mademoiselle, vous vous rendez coupable, par complicité, d'un adultère, d'un péché mortel. Votre patronne trompe et a quitté son mari, profanant ainsi un sacrement. De plus, elle a séduit et enlevé un jeune homme très sérieux. Pas un « rigolo », comme vous dites. Je suis venu pour le lui arracher et pour la ramener, elle, au bercail conjugal. C'est une œuvre pie... Aidez-moi, ça vous sera compté au jour du Jugement dernier ! »

Léa haussa les épaules :

« M. Pierre, dit-elle, n'est plus un enfant... Et puis, nous ne sommes pas des femmes perdues. Nous sommes artistes, nous avons un nom, une situation, des relations et nous faisons vrai-

ment beaucoup d'honneur à un petit provincial sans le sou en quittant pour lui un mari qui est encore très présentable et qui a beaucoup de galette... Enfin, je dois veiller sur le bonheur de Madame. Je suis et je resterai son ange gardien !

— Vous ne rougissez pas en parlant ainsi ?

— Pourquoi ? C'est vous, monsieur le curé, qui devriez rougir de venir vous mêler de ces choses-là... Est-ce que cela vous regarde ? Est-ce que votre place est ici ? »

L'abbé s'était levé. Un léger embarras se peignit sur son visage.

« Ma place est partout où je peux faire quelque bien... Si je ramène Mme Cousinet à son mari, si je décide Pierre de Sableuse à mettre fin à une aventure dangereuse, j'estime que j'aurai rempli mon devoir. »

Il promena son regard sur les tableaux libertins, les estampes grivoises, la Vénus aux formes provocantes et ajouta :

« Le reste, je m'en fous complètement ! »

Puis, remettant son parapluie sous le bras, il se retira, non sans faire une révérence à l'« ange gardien ».

En repassant devant la loge dont la porte vitrée permettait d'entrevoir et d'entendre la jeune artiste du théâtre Moncey, le curé de Sableuse songeait que, tout de même, cette

deuxième démarche n'avait pas été complètement inutile. Mme Cousinet et son amant étaient à Paris, puisque Léa y était. Il tenait un bout du fil... Que la Providence l'aidât encore un peu dans cette mission décidément épineuse et il ne pouvait manquer d'atteindre son but.

Le brave homme se sentit tout ragaillardi par ce raisonnement optimiste et il décida d'interrompre ses investigations, d'autant plus que son estomac criait famine. « Ce n'est pas tout ça, se dit le curé, il faut trouver un endroit pour croûter... Un endroit convenable, bien entendu, et pas trop cher. Sûrement ça ne manque pas dans le quartier ! »

Il se mit à la recherche d'un restaurant à enseigne rassurante... Mais, par une fatalité singulière, les établissements d'aspect modeste s'intitulaient Chez Gaby, Poul's bar, Le Mirliton, Montmartr's Suppers, ou bien affichaient des prix fantastiques ; quant aux bouillons populaires, où abondent les festons et les astragales, l'abbé n'osa même pas s'en approcher, car il les prenait pour des restaurants accessibles aux seuls milliardaires américains...

Comme il passait place Pigalle, il poussa un cri :

« Voilà mon affaire ! »

Il venait de lire cette enseigne : Abbaye de Thélème. Quoi de mieux pour un digne curé à la recherche d'un restaurant ? Sans doute, cette maison aux fenêtres voilées de rideaux discrets, à la façade quelque peu provinciale était, comme l'hôtel du Grand-Fénelon, fréquentée plus particulièrement par une clientèle ecclésiastique... Et, plein d'assurance, l'abbé Pellegrin entra dans le fameux cabaret.

Il fut accueilli par un maître d'hôtel dont l'habit noir, le ventre proéminent et la bonne figure de bedeau lui produisirent la meilleure impression. « Pas d'erreur, se dit-il, je suis dans une honnête boîte... On doit y être aussi bien que place Saint-Sulpice. »

Le maître d'hôtel, intrigué, s'informa :

« Vous demandez, monsieur l'abbé ?

— Je demande à boulotter.

— Mais...

— En vitesse, car je commence à avoir l'estomac dans les talons. »

Et comme le maître d'hôtel semblait perplexe, il reprit :

« Vous devez être nouveau dans la maison... Oh ! rassurez-vous, je ne suis pas difficile. Une bonne soupe, un morceau de n'importe quoi et un litre d'honnête pinard, voilà tout ce qu'il me faut.

— C'est que...

— Vrai, vous n'avez pas l'air bien dessalés à l'Abbaye de Thélème ! A l'hôtel du Grand-Fénelon, vous savez, place Saint-Sulpice, eh bien, on est un peu plus dégourdi ! »

Le maître d'hôtel s'inclina, disparut pendant une minute, puis revint, suivi d'un personnage en jaquette qui, ayant observé le curé de Sableuse d'un regard perspicace, sourit et prononça :

« Ce n'est pas la première fois... Conduisez M. l'abbé au n° 8. Et soignez-le.

— Enfin ! Oh ! là ! là, mon bon monsieur, ce que vous en faites des histoires pour un pauvre curé de campagne ! Qu'est-ce qu'il doit y avoir comme remue-ménage quand il vous arrive un évêque ! »

Le maître d'hôtel installa l'étrange client dans un cabinet particulier et lui fit servir un déjeuner de premier ordre, arrosé d'une bouteille de Nuits-Saint-Georges, suivi d'un moka parfumé et d'une vieille fine. « C'est encore plus pépère ici que chez Mlle Badinois, se dit l'abbé Pellegrin en allumant sa vieille pipe après avoir repoussé une pile de boîtes de havanes. Mais pourquoi, chaque fois qu'on apporte quelque chose, est-ce une nouvelle tête qui s'amène ? Ça ne fait rien, la maison est bonne... Le curé-doyen du canton doit venir prochainement à Paris pour acheter une statue de sainte Thé-

rèse : je lui recommanderai l'Abbaye de Thélème. »

Le gérant vint lui demander s'il était satisfait.

La « petite note » ne comportait que cette indication : « Un déjeuner, dix francs. »

Le curé de Sableuse songea : « Ce n'est pas trop cher. Et puis, une fois en passant, on peut bien faire une petite folie ! »

Il joignit à son billet de banque cinquante centimes, et dit au maître d'hôtel :

« Voici votre petit bénéfice ! »

En sortant de cette accueillante Abbaye, il descendit plusieurs rues encombrées et bruyantes. Puis il entra dans l'église Notre-Dame de Lorette où il s'agenouilla et pria. Comme il allait se retirer, une jeune femme s'approcha de lui et lui demanda, timidement :

« Monsieur l'abbé, un petit renseignement, s'il vous plaît ?

— Je vous écoute, mon enfant.

— Voici... Je suis de la paroisse — j'habite rue Labruyère — et j'appartiens au corps de ballet de l'Opéra. Je vais passer un examen pour être admise dans le premier quadrille. C'est très difficile. Et moi, je n'ai pas d'ami influent...

— Ce n'est pas moi qui puis vous pistonner.

— Je m'en doute, monsieur l'abbé. Mais

croyez-vous qu'il me soit permis d'adresser une prière à Saint Joseph pour qu'il me protège et me fasse bien danser devant ces messieurs du jury ? J'ai peur qu'il ne me prenne pas au sérieux ou qu'il ne se montre vexé... Une danseuse ! Ça ne doit pas être très bien considéré là-haut et cependant, je vous assure, je suis très sage... Dites, monsieur l'abbé, est-ce que Saint Joseph fera quelque chose pour moi ? »

Le curé de Sableuse commença par se moucher dans un vaste mouchoir à carreaux, puis, avec un bon sourire, répondit :

« Toute prière qui vient du cœur est bien accueillie... Saint Joseph vous écoutera, j'en suis sûr, et il fera ce qu'il pourra. C'est un brave homme de saint qui comprend et admet bien des choses. J'ai deux de ses statues dans mon église, je le prierai pour vous doublement : deux prières valent mieux qu'une.

— Oh ! merci, monsieur le curé !

— Peut-être ne feriez-vous pas mal de vous adresser aussi à Sainte Marie l'Egyptienne... Elle s'est mise toute nue pour récompenser ainsi, faute d'argent, les bateliers qui lui avaient fait passer une rivière... Elle n'était pourtant pas danseuse.

— Oh ! moi, je danse en tutu !

— Marie l'Egyptienne est tout de même au Paradis, avec une magnifique auréole... Ne vous

en faites donc pas : vous serez entendue là-haut, on s'occupera de vous. Car il y a plus de joie au ciel pour une humble et naïve prière de petite danseuse que pour cent mille chapelets débités par de vieilles bigotes égoïstes et médisantes... Allez, mon enfant, vous en serez, de ce premier quadrille ! »

Et tirant une petite image de sainteté de son bréviaire, il la donna à la ballerine toute réconfortée.

L'après-midi fut consacré à la visite de la basilique du Sacré-Cœur : le curé de Sableuse la trouva très belle et elle l'est, en effet. Dans la nef, une procession de pèlerins se déroula, chantant des cantiques. Puis, un prédicateur monta en chaire et aux paysans, aux paysannes qui l'écoutaient, il adressa une homélie hérissée de citations latines, bourrée d'arguments purement théologiques, empêtrée dans une phraséologie pédantesque. Un ennui pesant tombait de la haute coupole byzantine : cette prétentieuse et vaine éloquence endormait les pèlerins fatigués.

Et le curé de Sableuse songea : « Si les apôtres avaient parlé comme ça, sûr qu'ils n'auraient pas converti le populo et que notre sainte religion, au lieu de se répandre dans le monde, serait restée dans les choux. »

Le soir, il dîna à l'hôtel du Grand-Fénelon.

Mlle Badinois lui indiqua son couvert tout au bout de la table d'hôte que présidait un monsignor imposant et qu'entouraient des ecclésiastiques de grades et d'âges divers. Après le *Benedicite* expédié par le prélat, les convives, qui faisaient grand honneur à un menu pourtant assez austère, se mirent à converser avec un entrain croissant, mais à mi-voix. Le curé de Sableuse, qui avait grand-faim et grand-soif, mettait les bouchées doubles et les gorgées triples. Quand cette offensive gastronomique marqua un temps d'arrêt, il prêta l'oreille aux propos que tenait le monsignor. Ce digne personnage expliquait à ses voisins qu'il dirigeait, à Lyon, une espèce de bazar où les Missions étrangères se procuraient les accessoires nécessaires à leur apostolat.

« Je vends, disait-il, des articles d'église, des cotonnades pour sauvages, des objets d'équipement, des catéchismes en n'importe quelle langue, des perles de verre, des phonographes, des chapelets, enfin de tout. C'est une œuvre très intéressante et très utile, montée par actions et bénie par bref spécial de Sa Sainteté. Je suis venu à Paris pour me réassortir. Les indigènes deviennent très difficiles : il faut même que je crée sans cesse de nouveau rayons ! »

Non loin de lui, un jeune abbé racontait avec complaisance :

« Je crois que ma pièce sera bien montée à l'Odéon. C'est une pièce à costumes, avec danses et musique. J'aurai Mlle Florange pour jouer Salomé. Elle sera superbe ! »

Un ecclésiastique aux épaules larges, au teint coloré, disait à un vieux prêtre décoré des palmes académiques :

« Voyez-vous, c'est par le sport que nous les attirons et que nous les retenons. Dommage que vous ne puissiez pas venir dimanche prochain à Buffalo. Vous verriez mon équipe des Enfants de Jeanne d'Arc ! Elle est classée en première catégorie... Des as, je vous dis !

— De mon temps, disait le vieux prêtre, nous organisions des patronages où les jeunes gens jouaient des pièces édifiantes.

— Fini ! Aujourd'hui, il n'y a que le sport... J'ai des sauteurs à la perche qui franchissent trois mètres cinquante, des coureurs qui s'alignent avec des champions du Racing et du Scuf ! J'ai même créé une section féminine... Ah ! Quel succès ! Mes jeunes paroissiennes galopent, sautent, lancent le javelot et jouent au football. Evidemment, cela nous change un peu de vos patronages ! Mais que voulez-vous ? Il faut marcher, courir et même sauter avec son siècle ! »

L'abbé au ruban violet répondit d'un air quelque peu dédaigneux :

« Moi, depuis que j'ai renoncé au ministère paroissial, je me consacre à des travaux historiques... C'est très intéressant. Je recherche, dans les archives publiques et privées, les documents qui permettent de restituer à certaines familles une noblesse perdue à travers les guerres et les révolutions. Il faut, pour réussir, du flair, de la patience et aussi quelque ingéniosité... Tant d'arbres généalogiques ont été foudroyés, ou, simplement, sont morts de vieillesse ! Mais je retrouve des titres qu'on croyait perdus à jamais... Tel que vous me voyez, j'ai pu — avec l'aide de la Providence — faire admettre dans les rangs de l'aristocratie dix-sept barons, huit comtes et trois marquis. En cela, j'ai bien servi la cause de l'Eglise, car les bourgeois plutôt libres-penseurs qui sont ainsi devenus gentilhommes, n'ont pas manqué de retourner aussitôt à la religion de leurs ancêtres... Noblesse oblige !

— Ils vous sont reconnaissants, au moins ?

— Pas tous, soupira le vieux prêtre... Ce métier d'héraldiste est dur et peu lucratif. Cependant, depuis la guerre, c'est meilleur... Beaucoup de nouveaux riches veulent un blason, un blason authentique... J'ai des commandes ! Malheureusement, ma vue faiblit et je déchiffre avec peine les vieux parchemins... En ce moment, je travaille à la Bibliothèque nationale :

il s'agit de trouver des aïeux nobles à un M. Taupin. J'en ferai un baron de la Taupinière ! »

Le curé de Sableuse, un peu surpris, écoutait ces conversations et regrettait les histoires assez salées, mais plus réellement chrétiennes, qu'il entendait lorsqu'il déjeunait chez le doyen avec les curés du canton. Il en contait d'ailleurs lui-même, selon la tradition rabelaisienne des prêtres du bon vieux temps... Et il se souvenait des sonores éclats de rire de ces braves curés de campagne qui, certes, n'avaient pas grand-chose de commun avec la plupart des clients de Mlle Badinois...

Il aimait assez à s'attarder à table, avec des amis, mais ce milieu lui déplaisait : son café à peine avalé — il n'osa pas demander un verre de cognac — il se leva et monta se coucher.

Le programme de sa journée du lendemain comportait une visite à l'adresse de M. et Mme de Sableuse, rue de Verneuil.

La mère de Pierre lui avait dit :

« Peut-être mon fils est-il passé à la maison... Le concierge pourra sans doute vous dire quelque chose. »

La rue de Verneuil ne ressemble guère à la rue de Douai : tout un demi-monde les sépare.

La maison où pénétra l'abbé Pellegrin était une antique, sombre et silencieuse bâtisse où l'on s'étonnait de ne pas rencontrer, dans l'es-

calier aux marches usées, des dames aux boucles à l'anglaise, au châle de cachemire, des messieurs à favoris, à tabatière et à cravates à six tours.

Le curé ne dépassa d'ailleurs pas la porte de la loge de la concierge. Cette pièce était presque entièrement occupée par un lit d'acajou recouvert d'un énorme édredon écarlate : aux murs, deux lithographies représentaient *Poniatowski se noyant dans l'Elster* et le *Supplice de Mazeppa.* Décor reposant, rassurant... Trompeur pourtant, car une étrange jeune personne surgit devant l'ecclésiastique : elle avait des cheveux jaune paille, des yeux noirs aux cils coagulés et très longs, des lèvres d'un rouge violacé, et son visage pavoisé de tricolore exprimait avec une intensité tragique l'angoisse, la terreur.

« Mademoiselle, balbutia l'abbé, je vous en prie... Remettez-vous ! Je viens tout bonnement vous demander un petit tuyau. »

Aussitôt une joie prodigieuse illumina le visage de la jeune personne dont les bras se tendirent dans un geste qui devait signifier : « Parlez, mais parlez donc ! »

« M. Pierre de Sableuse est-il venu ces jours-ci ? »

Le nom de Pierre de Sableuse provoqua une nouvelle transformation de la physionomie de

cette étrange créature. Ses yeux devinrent langoureux et ses lèvres s'entr'ouvrirent légèrement, avec une expression de ravissement céleste. Mais, à la fin de la phrase, c'est une tristesse effrayante qui se peignit sur les traits de la jeune fille dont la poitrine, assez décolletée, se gonfla d'un long soupir. Ayant fait un signe de tête négatif, la pauvre fille se laissa tomber dans un fauteuil Voltaire recouvert d'une tapisserie au crochet, cacha son visage dans ses mains, et se mit à sangloter avec des hoquets bruyants.

Le curé de Sableuse, navré, se lamenta :

« Oh ! mon Dieu !... Si j'avais su !... Mademoiselle, je vous en prie, excusez-moi ! »

Comme mue par un ressort, la jeune personne se redressa en poussant un éclat de rire et en battant des mains.

« Ça y est, s'exclama-t-elle, vous avez marché, monsieur le curé... Hein, croyez-vous que je l'ai jouée cette scène-là ! Lilian Gish elle-même ne s'en serait pas mieux tirée. Ah ! Quel dommage que vous ne soyez pas metteur en scène : vous me présenteriez à Hollywood et je deviendrais une star !

— Comment, c'était une comédie... Encore ?

— Je me destine au cinéma, car je suis photogénique... Alors, j'etudie la mimique et je joue des petites scènes comme ça, selon l'oc-

casion qui se présente ! N'est-ce pas que, celle-là, on aurait pu la tourner ?

— Et moi qui croyais... »

L'abbé se dit : « A Paris, toutes les filles de concierges se destinent donc à la scène ou à l'écran ? » et il pensa que le curé sportif de la table d'hôte eût probablement recruté plus de jeunes paroissiennes pour son patronage en ouvrant un cours d'art dramatique et cinématographique.

« Vous demandiez M. Pierre de Sableuse ? reprit la future rivale de Bébé Plumkett. Nous ne l'avons pas aperçu depuis plusieurs mois. Il doit être à la campagne avec ses parents.

— Si, par hasard, il venait ici, voulez-vous lui dire d'aller voir l'abbé Pellegrin à l'hôtel du Grand-Fénelon, place Saint-Sulpice ? »

Mais c'est sans espoir d'obtenir, avant longtemps, un renseignement utile, que le « chargé de mission » sortit de la vieille maison où les Sableuse cachaient, en hiver, leur existence de nouveaux pauvres.

Il renonça à poursuivre ses recherches ce jour-là et alla visiter Notre-Dame dont la beauté vraiment chrétienne l'émut ; après quoi, ayant longé les quais et traversé la place de la Concorde, il trouva la Madeleine peu faite pour la prière et la parole sacrée... « Je ne m'en ressens pas, se dit-il, pour prêcher

là-dedans... Au fait, qu'est-ce qu'elles diraient, les belles madames de Paris, si elles m'entendaient ? Je préfère ma vieille église de village à ce temple de Jupiter. Là, au moins, je peux parler à mes paroissiens comme cela me vient et, à l'occasion, les engueuler comme ils le méritent. »

L'abbé écrivit à M. Cousinet pour l'informer de l'insuccès de ses démarches. Et, par retour du courrier, il reçut cette réponse :

Le Salut national
Journal hebdomadaire

Merville, le 18 septembre 192 .

« Religion, Famille, Propriété sont les trois mamelles de la France. »

COUSINET.

« Cher monsieur le Curé,

« M. Cousinet a reçu et lu votre lettre. Il me prie de vous remercier et aussi de vous répondre, car il part aujourd'hui même avec deux de ses colistiers pour une nouvelle tournée électorale. A ce propos, j'ai le plaisir de vous apprendre que les fâcheux incidents de la réunion de Sableuse ne se sont pas renouvelés dans les diverses communes où nous avons exposé, ces derniers jours, notre programme. La candidature de M. Cousinet semble particulièrement sympathique aux

paysans qui reconnaissent en lui un homme d'ordre, résolument hostile à toutes mesures qui pourraient inquiéter la propriété, surtout quand elle est rurale.

« En ce qui concerne l'affaire dont vous vous occupez en ce moment à Paris, M. Cousinet croit que vous obtiendrez des indications probablement précieuses en vous adressant au Casino de Paris, établissement où la personne en question a conservé de nombreuses relations et où il est probable qu'elle songe à rentrer pour reprendre le cours de ses succès, éventualité dont vous pressentez les dangers au point de vue de notre position électorale. Je vous signalerai, en passant, la campagne de plus en plus perfide du *Vrai Républicain* qui semble malheureusement très renseigné sur les complications où nous nous débattons en ce moment.

« Je vous avoue, monsieur le Curé, qu'en ma qualité de journaliste conservateur, nourri (assez mal) depuis si longtemps dans le sérail traditionaliste, je remplis avec quelque gêne la mission dont m'a chargé M. Cousinet... Vous envoyer au Casino de Paris ! Mais votre dévouement à la bonne cause est infini, comme le mien. Quand il s'agit de la bonne cause, vous êtes toujours là. Moi aussi... C'est pourquoi je n'hésite pas à vous faire

part de ce désir de M. Cousinet qui attend impatiemment de vos nouvelles.

« En hâte et croyez, monsieur le Curé, à mes sentiments très déférents et très sympathiques.

Signé : « PLUMOISEAU. »

Après avoir lu lentement cette lettre, l'abbé se dit : « Le vin est tiré, il faut le boire... Trop tard pour reculer. Pourquoi, au fait, n'irais-je pas au Casino de Paris ? Mes intentions sont pures, Dieu le sait, et c'est pour le bon motif que je me risquerai dans ce lieu de perdition, où ne se perdent, d'ailleurs, que ceux qui le veulent bien. »

C'est donc en toute innocence que l'excellent abbé dit à Mlle Badinois :

« Je vais au Casino de Paris... Vous devez connaître ça, vous, une Parisienne ? Indiquez-moi donc le secteur ! »

A ces mots, la propriétaire de l'hôtel du Grand-Fénelon écarquilla les yeux, poussa un petit cri scandalisé, puis s'exclama :

« Au Casino de Paris ! Si ces messieurs vous entendaient...

— Moi, je les entends, et je vous assure que ça ne me choque pas, bien que parfois...

— Monsieur, fit sèchement Mlle Badinois, ne

comptez pas sur moi pour obtenir de tels renseignements.

— Ça va... On se débrouillera. Vous frappez pas, la petite mère ! »

« La petite mère ! » Mlle Badinois, indignée, voulut protester contre cette appellation outrageante... Mais déjà le curé de Sableuse, son inséparable riflard sous le bras, quittait le bureau de l'hôtel. Il parvint sans trop d'encombre rue de Clichy.

Le concierge du music-hall ne fut pas étonné du tout de voir entrer dans sa loge un ecclésiastique. Le prenant pour un artiste qui répétait en costume et qui, entre deux scènes de la revue, venait prendre un rafraîchissement au bar clandestin, il questionna :

« Pour vous, qu'est-ce que ce sera ?

— Ce sera Lisette de Lizac, répondit l'abbé. Vous tenez ça ?

— Vous ignorez donc qu'elle nous a quittés depuis des éternités ? Allez donc vous renseigner à la Régie. C'est égal, ce que vous êtes réussi en curé de campagne... Plus vrai que nature !

— La Régie ? Où ça, au bureau de tabac ?

— Vous le savez bien, farceur ! Au premier, à droite, en passant par le hall. »

L'abbé se perdit dans les couloirs obscurs et bientôt, ne sachant plus que devenir, il se diri-

gea vers une porte entrouverte qu'il poussa, après avoir vainement frappé. Mais il recula aussitôt, car il venait d'apercevoir une douzaine de petites femmes en culotte qui, aux sons d'un air baroque tout à coup martelé par un pianiste hirsute, s'étaient mises à danser avec des attitudes et des gestes de poupées mécaniques.

En faisant demi-tour précipitamment, il se heurta à un homme vêtu d'une longue redingote noire, cravaté de blanc et qui avait un visage sévère.

« Oh ! pardon ! s'écria le curé de Sableuse.

— *Excuse me* », fit en même temps l'inconnu qui, reconnaissant un prêtre, ajouta aussitôt avec un fort accent anglais : « Aoh ! c'est extraordinaire... Je n'ai jamais vu ici un ministre papiste ! *Very glad*, mon cher collègue ! »

L'abbé Pellegrin se confondit en salutations.

« Je pense, continua l'autre, que vous venez rappeler aux *girls* catholiques les principes de leur religion.

— Je voudrais savoir ce qu'est devenue Lisette de Lizac.

— Je ne la connais pas... Mais, moi, je recherche trois danseuses qui ont quitté notre maison : Lotty, Dorothy et Gipsy. Ce Paris est décidément très *dangerous* pour la continence des *girls*. Je suis le pasteur Hercule Allan

Patterson, de l'Eglise anglicane, directeur de la *Girl's House*, fondée, rue Pigalle, par Sa Grâce l'ambassadrice d'Angleterre. Là, il y a toujours cent cinquante danseuses britanniques... Je les surveille, car il faut les protéger — elles sont si exposées ! — contre la *french immorality*. Et je viens précisément adresser quelques paroles morales aux *Cocktail-girls* dont l'âme « pioudique » pourrait être troublée par le déplorable exemple de Lotty, Dorothy et Gipsy. »

L'abbé Pellegrin, assez surpris, questionna :

« Vous êtes comme qui dirait l'aumônier des danseuses ?

— *Yes, exactly...*

— Ça ne doit pas être une petite affaire !

— C'est une tâche peut-être moins compliquée que celle du vice-roi des Indes, mais elle est très importante. Ces enfants sont des sujettes de Sa Majesté et des chrétiennes, même quand elles dansent sur la scène d'un music-hall parisien. Et c'est pourquoi notre gouvernement et notre Eglise ne les abandonnent jamais... D'autant plus que beaucoup d'entre elles se marieront avec des lords et seront présentées à la Cour. Ces *girls* sont de futures grandes dames de la vieille Angleterre !

— Je comprends, fit l'abbé en riant, vos duchesses et vos comtesses sortent du music-

hall comme les nôtres sortaient autrefois du couvent des Oiseaux!

— Etes-vous chargé de moraliser les danseuses françaises ?

— Non, Dieu merci ! Ce n'est pas mon genre de paroissiennes ! J'en ai une cependant qui est un peu de cette partie-là... Eh bien, elle me donne plus de soucis à elle seule que toutes mes ouailles réunies ! »

Et saluant le pasteur Hercule A. Patterson, le curé de Sableuse revint sur ses pas le long de couloirs encombrés de décors, tapissés à l'envers de vieilles affiches dont quelques-unes représentaient Lisette de Lizac... Il tomba dans un magasin où se mêlaient l'odeur de la naphtaline et une sorte de relent à la fois aigre et fade. Une femme y maniait des étoffes dont les paillettes scintillaient sous l'unique lampe électrique qui éclairait ce « décrochez-moi-ça ». L'apparition du curé ne parut pas la surprendre, ni même l'intéresser, mais quand elle eut entendu prononcer le nom de Lisette de Lizac, elle s'exclama :

« Oh ! elle est mariée depuis longtemps et avec un archimillionnaire, un nouveau riche ! Elle n'a plus rien à fricoter ici : elle a fait sa pelote, celle-là ! C'est maintenant une riche bourgeoise, une honnête femme, quoi ! Quand je pense... Et dire que nous avons débuté

ensemble ! En 1897, à l'Eldo ! Seulement, moi, je n'ai pas fait la noce, j'ai épousé un camarade, un brave garçon qui n'avait pas le sou. Et, naturellement, je ne suis arrivée à rien ! Pour arriver, faut pas coucher avec un seul... Oh ! pardon ! Enfin, me voilà employée au magasin des costumes... Qu'en pensez-vous, monsieur le curé ? Est-ce vrai que la vertu est toujours récompensée ?

— Toujours.

— Et le vice puni ?

— Toujours.

— Ah ! monsieur le curé, c'était peut-être vrai à l'Ambigu, autrefois... Mais le répertoire a changé !

— Ne vous en faites pas, ma bonne dame : le Bon Dieu est là, et même un peu là, pour remettre les choses et les gens à leur place, quand ça va par trop de travers. Tenez, cette Lisette de Lizac est en train de tout perdre et c'est même pour cela que... Mais suffit.

— Ah ! comme je voudrais la voir ici, à ma place, en train de retaper, pour quarante sous de l'heure, ces sales frusques ! »

L'abbé prit la fuite et la Providence le conduisit, à travers un dédale de corridors et d'escaliers, à une porte sur laquelle il lut : « Secrétariat général ». Cette porte, il la poussa. Un jeune homme élégant parut inter-

loqué en voyant un ecclésiastique entrer dans son cagibi. Se ressaisissant aussitôt, il lui dit :

« Vous venez de la part du cardinal ? »

Comme l'abbé paraissait, à son tour, étonné, il ajouta :

« Je suis M. Abraham Jacob Levysohn, secrétaire général du Casino de Paris et informateur religieux de *La Gaule catholique* [1]. Vous pouvez donc me faire la communication dont vous a chargé Son Eminence. Elle doit être importante et urgente pour que vous n'ayez pas craint de vous aventurer ici... »

A vrai dire, le confident du cardinal ne reconnaissait pas en ce prêtre au visage rude, à la soutane mal coupée, au parapluie monumental, le type en quelque sorte classique des abbés bien parisiens qui servent à l'état-major de l'archevêché.

« Non, répondit le visiteur, je ne suis pas dans les huiles. Je viens tout simplement vous demander des nouvelles de Mme Cousinet.

— Connais pas, fit M. Levysohn d'un air désolé.

1. Cet épisode n'est pas tout à fait imaginaire. M. Géo London, le journaliste bien connu, a été, pendant des années, informateur religieux auprès de maintes gazettes et secrétaire général des Folies-Bergère. Lui demandait-on deux chaises pour Notre-Dame — quand un prédicateur à la mode devait s'y faire entendre — il lui arrivait de répondre : « Impossible, mille regrets. Mais voulez-vous deux fauteuils pour les Folies ? » Et, d'ordinaire, on acceptait.

— Je veux dire Lisette de Lizac...

— Ah ! J'y suis. Lisette ? Mais elle n'est plus de la maison... Nous ne l'avons pas revue ici depuis son mariage. Un beau mariage, ma foi... A Saint-Philippe-du-Roule, avec le concours de Mgr Lobien, évêque de Palmyre. »

Et le secrétaire général du Casino de Paris ajouta, négligemment :

« Un de mes amis !

— Décidément, murmura l'abbé Pellegrin, c'est la poisse... Impossible de la repérer, cette poule-là ! »

Un tel langage ne pouvait que choquer le distingué M. Abraham Jacob Levysohn. S'apercevant de l'effet produit, l'ancien brancardier s'excusa :

« Faites pas attention... Ce sont des revenez-y du temps où je vivais avec les poilus. »

Il se levait pour se retirer quand l'informateur religieux de *La Gaule catholique* prit sur son bureau un exemplaire de ce journal pieux et boulevardier.

« Un instant, mon cher abbé. Je n'y pensais pas... Nous avons parlé, ce matin, de Lisette de Lizac. Tenez, lisez. »

Et il montra cet entrefilet qu'il fit lire au curé de Sableuse :

TOUJOURS LES COLLIERS DE PERLES

« Mlle Lisette de Lizac, l'artiste bien connue que nous regrettons tous de ne plus pouvoir applaudir depuis trop longtemps, vient d'être à son tour la victime d'un de ces vols de bijoux où l'audace le dispute au parisianisme.

« Un mystérieux rat d'hôtel s'est emparé du magnifique collier de perles, évalué à plus de 500 000 francs, qu'elle avait oublié dans son cabinet de toilette, au Mirific-Palace.

« Mlle Lisette de Lizac, que nous avons pu interviewer, nous a déclaré... »

L'abbé ne lut pas plus avant.

« Le Mirific-Palace ! s'écria-t-il... Où ça que j'y coure ?

— Avenue des Champs-Elysées, près de l'Etoile. »

Quelques minutes après, le « missionnaire », qui avait pris un taxi, arrivait au Mirific-Palace. C'était l'heure du thé et du tango : des limousines, qui s'arrêtaient devant le péristyle déjà illuminé, descendaient, pareillement filiformes, maquillées et dédaigneuses, des femmes du monde et du demi-monde, accompagnées de messieurs qui, eux aussi, se ressemblaient avec leur air morose, leurs moustaches en brosse à

dents et leurs grosses lunettes. Des jeunes gens très bruns, cambrés dans leur veston cintré, qui semblaient tous faits sur le même modèle, arrivaient en même temps, mais à pied. Cette foule, traversant le hall égypto-munichois, pénétrait dans de vastes salons qu'éclairaient des guirlandes de lampes électriques et d'où s'échappaient les sonorités sauvages d'un jazz-band.

En entendant ce vacarme, le bon curé crut tout d'abord à une bagarre et il songeait déjà à reprendre son ancien emploi de brancardier, quand, s'étant approché de l'entrée d'un des salons, il put apercevoir des Noirs vêtus de blanc qui tapaient à tour de bras sur les diverses pièces d'une sorte de batterie de cuisine.

« C'est une musique de ce genre, songea-t-il, qui doit couvrir dans l'enfer les cris des damnés. Les gens que je vois ici cherchent sans doute à s'y habituer dès maintenant. »

Comme un personnage en uniforme brodé d'or et pavoisé de décorations lui demandait ce qu'il désirait, l'abbé Pellegrin répondit :

« Mon général... mon amiral...

— Je suis le chef des chasseurs.

— Mon colonel...

— Colonel ? Vous ne voudriez pas !

— Enfin, monsieur, je désire voir Mlle Lisette de Lizac, qui loge ici, paraît-il.

— Voulez-vous me donner votre nom ? »

Le curé de Sableuse se dit que Mme Cousinet allait peut-être refuser de le recevoir. Une idée lui vint... La devait-il à la Providence ou au diable, car il fallait mentir ? « A la Providence, sûrement, pensa-t-il, puisque c'est pour un bon motif. » Et il répondit :

« Mon nom n'a aucune importance. Dites à cette personne que je viens au sujet du collier.

— Ah ! je comprends maintenant. Vous en êtes ?

— J'en suis, fit l'abbé à tout hasard.

— J'aurais dû m'en douter. »

Mme Cousinet était seule dans son appartement et bientôt le « détective » entrait chez elle. Un cri de surprise l'accueillit.

« Vous, vous ici ?

— Moi ici, madame ! Et pas sans peine.

— C'est vous le policier ?

— Je ne suis pas plus policier que gendarme. Je suis curé, votre curé. Et je ne sais rien de l'affaire du collier.

— Moi, je sais tout... C'est moi qui l'ai inventée, cette histoire-là. Vous comprenez, pour ma rentrée !

— Votre rentrée ? Justement, je viens vous voir de la part de votre mari... Mais il n'y a pas que M. Cousinet... Ah ! comme c'est difficile à dire tout ça ! Mon Dieu, inspirez-moi ! »

Mme Cousinet, qui observait en souriant le

pauvre missionnaire, maintenant embarrassé et bafouillant, le questionna :

« Monsieur le curé, avez-vous lu *La Dame aux Camélias* ?

— Oh ! moi, vous savez, je ne lis que mon bréviaire.

— On a tiré une pièce de ce roman : Sarah Bernhardt y était épatante ! Surtout dans une scène qui ressemble étonnamment à celle que nous jouons en ce moment. Moi, je suis la Dame aux Camélias et vous, vous êtes le père Duval qui vient me réclamer son fils... N'est-ce pas, c'est à peu près ça : vous venez me demander de lâcher Pierre ?

— Vous y êtes.

— Moi, qui n'ai rien de Sarah, vous pensez bien que je ne vais pas me mettre à pousser des cris et à verser des larmes. Pour un homme ? Jamais. Et puis, je suis une comique, je serais mauvaise dans ce rôle-là. Alors, savez-vous ce que je vous réponds, papa Duval ? »

Et, comme le curé de Sableuse restait interloqué, elle lança, en plongeant les mains dans les poches de son pyjama :

« Votre bon jeune homme ? Reprenez-le... Je vous le rends !

— Comment, vous... ?

— Oui, j'en ai assez ! A Sableuse, il faisait

très bien en jeune provincial, en gentilhomme campagnard : il avait des naïvetés, des gaucheries charmantes et même son accent me plaisait. Mais à Paris, ah ! non ! Qu'est-ce que vous voulez que je fasse de ce garçon qui n'est au courant de rien, qui ne sait pas danser le *shimmy*, qui n'a aucun chic en smoking et qui me parle à chaque instant de sa mère ! Fini ! le charme est rompu... Remmenez-le, monsieur le curé, remmenez-le !

— Comptez sur moi », fit le « père Duval », dont le bonheur était gâté par ce dédain pour Pierre de Sableuse, — jeune homme qui lui paraissait si « à la page », et même un peu trop !

« Je l'attends d'un moment à l'autre, fit Mme Cousinet... Si je vous disais qu'il m'a quittée, cet après-midi, pour aller voir un camarade de régiment ! D'ailleurs, il vous suivra sans difficulté... Je devine qu'il regrette son escapade... Son escapade ! C'est son mot. Quel tact, n'est-ce pas ?

— Ça s'arrange donc on ne peut mieux de ce côté-là. Mais ce n'est pas tout.

— Ah ! qu'est-ce qu'il y a encore ?

— Il y a vous.

— Moi ?

— Oui, et sans plus de boniment, je vous dirai que je suis chargé aussi de vous faire

rappliquer auprès de votre mari qui vous pardonne et vous attend. »

Mme Cousinet répondit simplement :

« Mais je l'espère bien ! Il ne manquerait plus qu'il la fasse au type jaloux... J'ai horreur de ça, c'est ridicule, c'est idiot. M. Cousinet n'a pas à se plaindre de moi : il y a trois ans que nous sommes mariés et c'est la première fois que je le trompe, moi, une indépendante, une artiste, une grande vedette ! »

.. ..

L'abbé Pellegrin et Pierre de Sableuse retournèrent ensemble à Sableuse.

Mme Cousinet rentra avec Léa.

Son mari l'accueillit avec d'autant plus de satisfaction — tout en gardant l'attitude un peu réservée d'un mari magnanime — qu'elle avait retrouvé son collier de perles où elle l'avait caché, dans une boîte à gants, au fond d'une malle.

« Je ne veux te reprocher qu'une chose, lui dit M. Cousinet.

— Quoi donc, mon gros chéri ?

— Tes cheveux courts... Ils vont me gêner au point de vue électoral. Songe que je suis le candidat de la famille, des traditions. Que

nos adversaires publient ton portrait avec ces cheveux-là, et...

— Et ta liste passe comme une lettre à la poste. Affiche-le, mon portrait : ça modernisera ton programme, il en a besoin ! »

Le millionnaire et Pierre de Sableuse se rencontrèrent dans les bureaux du *Salut national* sous les auspices de Plumoiseau qui s'était chargé de préparer cette réconciliation indispensable au succès de la bonne cause.

Leur première entrevue après des événements d'un ordre si délicat fut naturellement assez froide, du moins au commencement. A vrai dire, c'est M. de Sableuse qui se montra quelque peu guindé, allant même jusqu'à déclarer en serrant du bout des doigts la main tendue de M. Cousinet :

« J'en ai assez... J'y renonce !

— A ma femme ? Bien sûr...

— A la politique... Cela m'entraîne décidément trop loin !

— Vous me lâcheriez, moi aussi ? Ah ! non, permettez... Vous n'avez pas le droit de faire ça. Vous avez des obligations envers moi. D'autre part, vous êtes gentilhomme — « Toujours prêt » —, vous êtes officier, vous n'allez pas tout plaquer avant la bataille... Une bataille gagnée d'avance, n'est-ce pas, Plumoiseau ?

— Nous avons beaucoup de chances, fit le

vieux lutteur. Mais à la condition que Monsieur le vicomte reste notre tête de liste...

— Vous voyez, cher ami !

— Au surplus, reprit Plumoiseau, il sera probablement nécessaire d'intervenir énergiquement auprès de la rédaction du *Vrai Républicain* qui nous annonce des révélations très indiscrètes. Ce n'est pas le moment !

— Oui, déclara M. Cousinet, ces misérables vont tout raconter si nous ne les menaçons pas de notre épée ou de notre pistolet. Mon cher ami, vous êtes tout indiqué pour cela. Voyons, n'est-ce pas avec vous que ma femme est partie ? C'est donc à vous d'agir, s'il y a lieu. Qui casse les pots les paie !

— C'est entendu, fit le vicomte en s'inclinant. A vous non plus, il n'y a pas moyen de résister ! »

A ce moment, Plumoiseau insinua :

« Puisque tout est arrangé, si nous nous occupions de l'affiche-programme que réclament nos comités locaux ?... C'est urgent.

— Bonne idée ! acquiesça Cousinet en allumant un énorme cigare. Nous allons nous y atteler... »

Et tous trois se mirent à combiner un texte éloquent, ronflant, vraiment très entraînant, qui commençait par ces phrases :

Citoyens !

Il est grand temps de revenir aux nobles principes qui ont été, pendant tant de siècles, la force et l'honneur de notre chère patrie.

Restaurons tout d'abord les bonnes mœurs, sans lesquelles une nation ne peut vivre et que menace de détruire l'immoralité encouragée par les suppôts d'un matérialisme abominable...

Place au père de famille !

Place à l'honnête femme !

Place aux braves gens !

M. de Sableuse approuvait tout d'un air indifférent. M. Cousinet avait presque la larme à l'œil et Plumoiseau, qui écrivait, souriait d'un air étrange...

XI

LES DEUX PURS

Bien qu'étant le serviteur d'un Dieu de mansuétude et de charité, le curé de Sableuse trouva que cette réconciliation, cet oubli du passé étaient venus bien tôt... Malgré les invites répétées de M. Cousinet, il n'était pas retourné au château et il avait laissé sans réponse une lettre de l'abbé Lanthier qui l'engageait, de la part de Mgr Sibuë, à prendre une part plus active à la campagne électorale.

« Tous ces gens-là me répugnent », se disait-il en caressant la grosse tête de Poilu qui, pendant l'absence de son maître, n'avait touché qu'à peine aux plus succulentes pâtées. Au vicaire qui lui avait été imposé provisoirement et qui

lui demandait ses impressions parisiennes, l'abbé Pellegrin avait répondu, sans cacher sa mauvaise humeur :

« Ne parlons pas de ce voyage... Si c'était à refaire, je ne marcherais plus !

— Il s'agissait, m'a-t-on dit, d'une affaire très importante pour le succès de la bonne cause.

— Peut-être, mais il y a des jours où j'en ai soupé, de la bonne cause !

— Que me dites-vous là ?

— Sinon de la bonne cause, du moins de certains types qui la représentent... Et si je ne regrette pas trop ce voyage à Paname, c'est uniquement parce que j'y ai rencontré une chrétienne dont la foi simple et par conséquent vraie, m'a ému.

— Ah ! Qui était-ce, cette pieuse personne ?

— Une danseuse... Oui, une danseuse de l'Opéra ! J'ai prié pour elle... Et j'espère qu'elle y a été admise, dans son premier quadrille !

— Oh ! monsieur le curé...

— Mais oui, cela m'intéresse autrement que l'entrée de M. Cousinet à la Chambre des députés : c'est plus moral. »

Le vicaire nota ce propos dans sa mémoire, en constatant une fois de plus que l'abbé Pellegrin n'avait pas volé sa réputation un peu scandaleuse.

Suivi de Poilu qui gambadait en poussant des cris joyeux, le curé s'en alla voir le docteur Profilex. A ce moment de la journée — il était près de deux heures de l'après-midi — son vieil ami parvenait parfois à prendre un peu de repos avant de poursuivre sa tournée. L'espoir du prêtre ne fut pas déçu... Le docteur Profilex était assis dans sa bibliothèque et lisait un gros livre illustré de gravures sur bois.

« C'est la Bible ? plaisanta l'abbé en entrant...

— Vous l'avez dit, curé. C'est la *Bible de l'Humanité*, par Michelet : un livre admirable !

— Possible ! N'empêche que cette Bible-là ne vaut pas l'autre. Michelet écrivait bien, mais Dieu écrivait mieux. Aussi a-t-il toujours du succès, alors que votre Michelet... »

Tandis que le docteur lui servait un petit verre de vieil armagnac, le prêtre lisait, à haute voix, avec une solennité ironique, les titres des ouvrages qui s'alignaient tout autour de la vaste pièce :

« *Histoire des Girondins*, de Lamartine ; la *Révolution*, d'Edgar Quinet ; l'*Histoire de la Révolution*, de Michelet ; *Histoire de dix ans*, de Louis Blanc ; *Histoire de la Révolution française*, par Mignet ; *Quatre-vingt-treize*, *Histoire d'un Crime*, *Napoléon-le-Petit*, les *Châtiments*,

de Victor Hugo ; *Histoire de la Révolution française,* de Jaurès ; *Géographie universelle,* d'Elisée Reclus ; les *Discours,* de Raspail ; l'*Encyclopédie ;* l'*Essai sur le Tiers Etat,* d'Augustin Thierry ; les *Discours,* de Robespierre ; la *Philosophie positive,* d'Auguste Comte ; le *Contrat Social,* de Rousseau ; les *Œuvres complètes* de Barbès ; *De la Justice dans la Révolution et dans l'Eglise,* de Proud'hon... Eh bien, docteur, on ne dira pas que vous lisez des auteurs rigolos ! »

Le vieux médecin répondit :

« Ne raillez pas mes dieux !

— Vous blaguez bien le mien...

— Non, car le Christ était démocrate. Je critique son Eglise, ou plutôt — elle n'est pas la sienne — l'Eglise qui prétend défendre et répandre ses théories... Allons, curé, goûtez-moi cet armagnac. En fait de Bon Dieu, on croirait en avaler un, en culotte de velours ! »

L'abbé mira son petit verre avec gravité, le réchauffa dans sa main fermée, puis, les yeux clos, en dégusta, dévotement, une petite gorgée. Après quoi, d'une voix émue, il prononça :

« Ce que je ne comprends pas, c'est qu'après avoir apprécié un tel bienfait de la bonté divine, on n'élève pas une pensée reconnaissante vers le Créateur !

— Le fait est qu'une seule goutte de ce vieil

armagnac vaut dix barriques d'eau bénite !

— Vous êtes un mécréant et vous mourrez dans l'impénitence finale.

— C'est probable.

— Bah ! Dieu vous absoudra quand même parce que vous êtes un brave homme, secourable aux malheureux, et aussi parce que vous avez une bonne cave ! »

Les deux amis eurent un bon rire sonore, puis, chacun ayant rallumé sa pipe, ils restèrent silencieux pendant plusieurs minutes...

« Et ces élections ? » s'informa le docteur.

L'abbé eut un geste de lassitude et ne répondit pas.

« On me dit qu'elles s'annoncent bien pour vous... Je veux dire pour M. Cousinet et ses amis ! Mais c'est tout un, puisque vous servez en eux la cause que vous prétendez sainte.

— Moi ? J'ai laissé tout tomber.

— Ah ! je croyais que...

— Cela ne me dit plus rien du tout. Car on veut me faire jouer un rôle qui n'est pas celui d'un prêtre, d'un pasteur d'âmes... Non, vrai, j'ai soupé de ces cocos-là. Ils sont plus hypocrites, plus mufles que les pharisiens dont parle l'Ecriture et, cette bonne cause dont ils parlent tant, ils finiront par la rendre si mauvaise que... »

Le docteur interrompit :

« C'est l'éternelle histoire... L'idée n'est belle que lorsqu'elle est pure : la réalité la salit. Ma république à moi n'existe pas, elle ne peut pas, ne doit pas exister et c'est pour cela qu'elle est belle. Je la vois, je l'admire, je l'aime dans ces livres qui nous entourent. Elle vit dans les récits lyriques de Michelet, dans l'imagination de Quinet, dans certaines phrases de Lamartine, certains vers de Hugo, certains refrains de Béranger, mais que je tente de l'arracher à ces pages de poètes pour la réaliser, et je la flétrirai et je deviendrai pareil à ces intrigants dont vous vous écartez avec dégoût. La « bonne cause » — quelle qu'elle soit — est toujours gâtée, enlaidie par la politique agissante et militante. Tous les Evangiles sont sublimes, car il n'y a pas que le vôtre, seulement il faut se contenter de les lire et d'en rêver...

— Et l'action ? demanda l'abbé Pellegrin.

— J'y ai cru, autrefois, il y a très longtemps... J'ai même agi, oui, lors des débuts de cette République que j'ai vu naître. J'étais l'ami de ses fondateurs... J'ai servi, à leurs côtés, cette « bonne cause » -là ! Ah ! mes illusions ! Je n'ai pas tardé à m'apercevoir qu'il était fou de vouloir modeler le buste de la Marianne que j'avais imaginée : je me suis obstiné, car je croyais à l'utilité de l'effort... D'année en année, j'ai mieux compris que l'action est faite de concessions,

de mouvement, d'activation qu'il y a trop
quelque bon de l'ordre à la vie. Alors, j'ai pré-
féré retourner à mes livres. Tous ces historiens,
tous ces philosophes, tous ces sociologues si
sérieux, si convaincus de la vérité de leurs sys-
tèmes, sont des créateurs de mirages, je le sais,
j'en ai fait l'expérience, mais je ne les en aime
que davantage de vivre parmi eux, je les écoute en
fermant ma fenêtre aux hautes rumeurs du
dehors. Je suis le républicain d'une république
idéale, impossible.

— Une belle chose quand même, l'abbé.

— Oui, mais une vraie.

— Mais que vous auriez pu être conseiller
général, député, sénateur !

— Moi, siéger dans une de ces assemblées de bavards ? Vous n'y pensez pas, curé. Je laisse ces honneurs à notre ami Coquenet et à ceux qui lui ressemblent. Moi, je prends part chaque jour aux débats de la Convention, je vote au Comité de salut public, j'entends Barnave, Saint-Just, Robespierre, je vis les beaux jours — si courts — où la République était vraiment la République ; j'entends de ces voix puissantes, j'assiste à ces moments terribles et si beaux, je vous en passe... Tout cela est dans mes livres, croyez-moi curé !

— Et les guillotinades, croyez-vous ? Au fait, Guillotin était un de vos confrères...

— Encore un petit verre ? » dit Profilex.

Tandis que l'abbé Pellegrin buvait religieusement le vieil élixir, le docteur parla de quelques-uns de ses malades. Puis :

« Vous savez, le comte Hector de Sableuse ne va pas fort.

— Je l'ai vu il y a quelques jours et il se plaignait, en effet.

— C'est un homme usé, fini...

— Vous êtes inquiet ?

— Je crois qu'il ne durera plus longtemps. La flamme baisse... Je m'efforce de la remonter, mais il ne reste guère d'huile dans la lampe. La volonté de vivre n'y est plus et, quand le principal intéressé se laisse aller...

— J'irai voir M. de Sableuse cet après-midi. »

Etant repassé au presbytère, il y trouva Mme Cousinet installée dans l'unique fauteuil, la cigarette au bec. Elle était plus décolletée que jamais et ses jambes croisées s'étalaient plus haut que les genoux. Elle tendit sa main étincelante de cabochons à l'abbé Pellegrin en disant :

« Votre chien me reçoit poliment, mais votre vieille bonne est bien désagréable... Quelle différence avec Léa ! »

Et comme le curé cherchait quelque excuse, elle reprit :

« Nous ne nous sommes pas revus depuis

notre conversation au Mirific-Palace. Vous nous lâchez, ce n'est pas gentil !

— J'ai eu beaucoup à faire.

— Oui, je sais, des baptêmes, des enterrements, des mariages. Et même, à l'occasion, vous vous occupez aussi de séparations de corps ! »

Elle eut un rire sonore qui découvrit ses dents éclatantes (deux brillaient d'autant plus qu'elles étaient en or) et fit tressauter son triple rang d'énormes perles.

« Ah ! s'exclama-t-elle, vous n'avez pas eu à me prêcher bien longtemps... Ce pauvre Pierre ! Un garçon charmant ici, mais d'un nul à Paris ! Il faudrait le former... Rassurez-vous, je n'y pense pas, pas du tout. M. Cousinet, lui, s'améliore beaucoup : il s'est conduit en cette affaire comme un véritable homme du monde ! A propos, c'est de sa part que je viens vous voir, monsieur le curé... Il m'a chargé de vous remettre ceci, pour vos pauvres. »

Et, tirant de son sac une enveloppe volumineuse, elle la tendit au prêtre... Celui-ci eut instinctivement un mouvement de recul : pendant deux secondes, il eut envie de refuser cet argent qui semblait le prix de services rendus ou à rendre. Mais aussitôt il songea aux malheureux qui attendaient sa bienfaisante visite, à la mère Lostellat que tous, sauf le docteur

Profilex et lui, avaient abandonnée, à la famille Planquart qui venait de s'accroître d'une nouvelle unité (un moutard dont les yeux bridés s'expliquaient par la présence aux usines de Sableuse d'une équipe d'ouvriers chinois), enfin à toute la misère de ce pays industrialisé où le chômage, le taudis et l'alcool conjuguaient leurs ravages... Le brave homme prit, avec des paroles reconnaissantes, l'enveloppe qui dégageait un parfum violent ; et il se dit : « C'est surtout en un cas pareil que l'argent n'a pas d'odeur. »

Mme Cousinet, qui était décidément de bonne humeur, s'exclama en secouant la tête pour éparpiller ses boucles folles :

« Vous savez, mes cheveux courts ? Eh bien, ils obtiennent un succès fou. Mon mari croyait qu'ils seraient catastrophiques pour la bonne cause. Au contraire !

— Ils la servent ?

— Et comment ! Toutes ces dames des comités ont découvert que les cheveux courts rajeunissent et elles n'ont rien de plus pressé que d'en prendre de la graine. La baronne de la Brette, la marquise de Beauséant, la baronne Dupont d'Asnières, la vicomtesse de Rochefeu et même la vieille chanoinesse de la Minotière se coiffent maintenant à la garçonne. Et ça leur va, faut voir ça ! Gustave avait donc bien

tort de s'inquiéter... Moi, je suis d'ailleurs de cet avis que nos idées feraient bien plus de progrès dans l'opinion si ceux et celles qui les défendent suivaient d'un peu plus près le mouvement moderne.

— Vous croyez que la coiffure à la garçonne...

— Je crois qu'il en faudrait quelques-unes comme moi pour secouer toutes les vieilles momies de votre parti, monsieur le curé. Et savez-vous à quoi je pense ? A créer un dancing à Merville, un dancing religieux, placé sous le patronage de l'archevêché... Qu'en dites-vous ? Cela distraira ces pauvres Enfants de Marie qui, entre nous, ne doivent pas beaucoup s'amuser... Et on ne dira plus que nous sommes un parti de gens ennuyeux !

— Je comprends, madame... Montmartre, quoi !

— C'est-à-dire...

— Oui, Montmartre... sans le Sacré-Cœur, bien entendu.

— Monsieur le curé...

— Et vous croyez que Son Eminence vous approuvera ?

— Oh ! le cardinal est vieux jeu ! Mais j'en ai parlé à Mgr Sibuë, son coadjuteur... Il est, comme moi, d'avis que nous devons suivre le mouvement, et même le précéder. C'est un évêque à la page, celui-là ! Aussi, le moment

venu, nous le pousserons et nous en ferons un cardinal. C'est bien le moins, car il s'intéresse beaucoup à l'élection de M. Cousinet... Et quand nous serons à la Chambre, nous n'oublierons pas nos amis. »

Lisette de Lizac bavardait, interminablement, et l'abbé se demandait comment il allait s'en débarrasser quand Valérie entra et, après avoir lancé, en dessous, un regard hostile à la « créature », prononça :

« Il y a là un domestique qui vient de la Saulnaye... M. de Sableuse ne va pas du tout et Mme la comtesse fait demander à Monsieur le curé d'y aller tout de suite.

— Dites que j'y cours... »

Mme Cousinet s'était levée et, avec une intonation dramatique :

« Le pauvre homme !... Un vieux monsieur si chic ! Vrai, ce que ça me fait de la peine, oh ! là ! là ! »

Puis, s'étant remis du rouge sur les lèvres et mouillé du doigt le coin des yeux pour étendre le bleu, elle prit congé en poussant un profond soupir de théâtre.

Le curé de Sableuse enfourcha sa bicyclette et fit force pédales jusqu'à la Saulnaye où il rencontra le docteur Profilex qui sortait de la chambre du malade.

« Eh bien ? lui demanda-t-il, anxieusement.

— Mon rôle finit, le vôtre commence... »

Le docteur Profilex affectait l'impassibilité, mais il était visiblement ému.

Le curé entra dans la chambre où le comte de Sableuse s'éteignait lentement... A son chevet se tenaient debout et silencieux Mme de Sableuse et son fils.

« C'est vous, monsieur le curé ? murmura le moribond. Je crois que vous arrivez à temps... »

D'une voix à peine perceptible, il dit à sa femme :

« Chère amie, laissez-moi pendant quelques minutes... »

Puis à son fils :

« Pierre, je te reverrai tout à l'heure. »

Resté seul avec le prêtre, le vieux gentilhomme se confessa sans se départir d'un calme stoïque. Aux paroles entrecoupées du prêtre, il répondit : « J'espère retrouver là-haut celui que j'ai aimé et servi, mon roi... Dieu me sera indulgent, je l'espère, car j'ai été fidèle, malgré tout. »

Mme de Sableuse et son fils reprirent leur place au chevet du mourant qui avait demandé un portrait du comte de Chambord et, les yeux mi-clos, le contemplait en prononçant d'un air extasié :

« Mon roi... mon roi... »

Le prêtre récitait la prière des agonisants ; la comtesse, le vicomte de Sableuse et le vieux valet de chambre, qui avait été appelé, s'étaient agenouillés aussi et pleuraient...

La porte s'ouvrit et le docteur Profilex reparut. A sa vue, le comte Hector fit un effort pour se soulever, mais il était trop faible et sa tête pâle, sur laquelle s'étendait l'ombre de la mort, retomba sur l'oreiller.

« Ah ! Docteur, articula-t-il d'une voix étouffée, approchez, approchez... »

Et le médecin ayant obéi, M. de Sableuse lui dit, dans un souffle douloureux :

« Merci, mon cher docteur, mon cher ami... Nous avons souvent discuté ensemble... Mais, au fond, nous sommes les mêmes hommes... nous avons vécu d'espérances... de déceptions... de regrets... Maintenant, il me semble que je vois plus clair, que je comprends mieux... Oui, j'ai rêvé... Ce n'était qu'un rêve... Ce royaume-là ne peut plus être de ce monde...

— Ma république non plus ! » répondit le vieux médecin.

Depuis quelques minutes, un hymne lent et grave prolongeait au loin ses notes assourdies... C'était *L'Internationale* que chantaient, à Sableuse, les ouvriers des usines convoqués à un meeting révolutionnaire.

« Des fous ! prononça encore le mourant.

— Des naïfs ! fit le docteur.

— Des malheureux ! » dit le prêtre.

M. de Sableuse se tourna vers sa femme, lui tendit une main déjà glacée et murmura quelques paroles indistinctes... La mort entrait, et comme l'abbé Pellegrin récitait les suprêmes prières, le docteur Profilex, dont les lèvres ne remuaient pas, plia le genou...

XII

POILU

A Sableuse, les élections s'annonçaient mal pour Cousinet et ses amis : l'extrême gauche — renforcée par les ouvriers des usines — dominait, comme il était clairement apparu à la réunion organisée par les candidats du *Salut national*. Mais, dans le reste de la circonscription, la situation s'affirmait rassurante. Les paysans se ralliaient au parti qui promettait de tarifer le blé au plus haut prix et de soustraire les bénéfices agricoles aux « exactions », à la « voracité » du fisc. Aussi bien, les fermiers enrichis, les nouveaux propriétaires du sol s'étaient convertis aux « saines idées » : ils étaient même devenus quelque peu dévots et la Ligue patronnée par l'archevêché n'avait pas un grand effort à poursuivre

pour obtenir les adhésions et les suffrages de ces « bons Français » de la onzième heure.

Cependant, M. Cousinet était inquiet : il vivait à Sableuse — son fief ! — dans une atmosphère hostile ; souvent, lorsqu'il se promenait dans « son » parc ou s'accoudait au balcon de « son » château, des bouffées d'*Internationale* montaient jusqu'à lui et troublaient sa digestion.

Mais Plumoiseau le rassurait :

« J'ai l'habitude de tâter le pouls à l'opinion publique... Croyez-moi, je m'y connais, elle nous est acquise. Enfin, je vais voir triompher la cause des honnêtes gens. Ce sera la première fois, car d'habitude, nous sommes blackboulés... Ah ! dans notre parti, nous n'avons pas été gâtés depuis le Seize-Mai ! Maintenant, j'ai le sentiment que ça y est, que nous allons nous emparer du pouvoir.

— Je ne vous oublierai pas, mon brave Plumoiseau, répondit M. Cousinet, tout ragaillardi.

— Permettez-moi de vous dire que j'en serai surpris.

— Comment cela ?

— Chez les conservateurs, il est de tradition de nous considérer, nous, journalistes, comme des manœuvres qu'on paie le moins possible et qu'on renvoie sans aucun égard dès qu'on

n'a plus besoin d'eux. Et quand je dis : « Comme des manœuvres », j'ai tort, car les manœuvres, ça ne se laisse pas traiter comme des journalistes !

— Voyons, Plumoiseau, vous n'allez tout de même pas me prendre pour un ingrat ! Tenez, si je suis élu, eh bien, je vous embauche comme secrétaire... Savez-vous taper à la machine ? »

Le vieil écrivain qui avait passé sa vie à défendre les châteaux, les usines, les coffres-forts des autres, répondit, narquois :

« Non, mais j'apprendrai ! »

Le jour des élections arriva. Il fut assez mouvementé à Sableuse.

Le matin, à la grand-messe, le curé se contenta de dire au commencement de son prône :

« Mes frères, ce n'est sans doute pas la peine que je vous donne des conseils sur ce que vous avez à faire aujourd'hui... Je vous parle du haut de la chaire de vérité : c'est une tribune qui n'est pas faite pour les boniments et les bobards de la politique ! »

. . . . . .

Dès neuf heures du soir, les premiers résultats du scrutin parvenaient à M. Cousinet et ses amis qui étaient réunis dans les bureaux du *Salut national.*

Au chef-lieu, à Merville, la liste des « Bons Français » était déjà assurée d'une gentille majorité.

« Ouf ! fit Plumoiseau... Je doutais un peu des citadins. Quant aux paysans, ils sont avec nous. Il n'y a que les ouvriers qui résistent. Bah ! nous nous en passerons ! »

Les nouvelles transmises par la Préfecture étaient pour la plupart excellentes. Le préfet finit par téléphoner lui-même :

« Ça va, ça va !... Les campagnes donnent admirablement. Vous l'emportez, cher ami ! »

« Cher ami ! » En entendant ces mots, Plumoiseau, qui s'était emparé d'un récepteur, s'écria :

« L'affaire est dans le sac ! »

D'une voix émue, il ajouta :

« Voici ma septième campagne... C'est la première fois qu'un préfet de la République nous appelle « cher ami » ! Les temps seraient-ils venus ? »

Mme Cousinet exultait.

« Je savais bien, s'écria-t-elle, que les honnêtes gens auraient leur revanche !... Du champagne ! Qu'on nous verse du champagne comme s'il en pleuvait ! »

Le baron Kepler, secrétaire général de la Ligue des bons Français, était venu à Merville pour suivre de près les péripéties de cette élec-

tion significative. Depuis trois jours il ne quittait plus M. Cousinet, ni surtout Lisette de Lizac... Evidemment, celle-ci le trouvait très bien avec son allure de cercleux à monocle, elle riait aux éclats à chacune de ses plaisanteries, indice d'un trouble qui, chez les femmes, se manifeste plus souvent par une hilarité nerveuse que par des soupirs romantiques.

Pierre de Sableuse, un peu agacé par l'avantageux baron, affectait cependant une complète indifférence et lisait d'un air détaché les télégrammes de la Préfecture.

« Vous voyez, lui dit Cousinet avec une joie débordante, j'ai tenu ma promesse !...

— Quelle promesse ?

— Je vous avais dit que je vous ferais député ! »

Et se tournant vers sa femme :

« C'est un peu ton œuvre aussi... Ce garçon est notre poulain, en somme. Sans toi, sans moi, il ne serait rien. Ah ! Il nous doit une fameuse chandelle !... Et dire, mon petit Sableuse, que vous avez failli gâcher tout ça ! »

Mme Cousinet ne parut pas entendre ces paroles de son époux que la victoire, et le champagne, avaient étourdi... Assise auprès du baron Kepler, elle pouffait aux propos que celui-ci lui tenait à voix basse d'un air infiniment sérieux.

Vers dix heures, une nouvelle fâcheuse parvint au *Salut national* : Sableuse avait voté en masse pour la liste révolutionnaire !

« Je m'y attendais, dit Plumoiseau. Mais cela ne change rien à l'ensemble de la situation...

— Un pays où j'ai dépensé tant d'argent ! soupira M. Cousinet.

— Ce sont des ingrats ! Faites du bien à des vilains... Et puis nous avons été lâchés par le curé. »

M. Cousinet fronça les sourcils et, la lèvre amère, prononça :

« Oui, cet abbé Pellegrin nous a tiré dans les jambes... Voilà comment il a rempli son devoir envers nous, qui sommes les défenseurs de la bonne cause ! Depuis un mois, il s'est comporté d'une façon ignoble... Nous trahir ainsi en pleine lutte ! Penser que son église a été réparée à mes frais, que j'ai arrosé ses pauvres ! C'était bien la peine... Mais je me plaindrai à Mgr Sibuë : nous lui montrerons de quel bois nous nous chauffons, à ce curé scandaleux. Des prêtres comme ça, c'est du chiendent... Où irions-nous si, dans la société, des hommes d'ordre tels que nous ne pouvaient compter sur le concours du clergé ? »

M. Cousinet était indigné... Heureusement, d'autres nouvelles, excellentes celles-là, le con-

solèrent bientôt. Dès onze heures, le préfet lui téléphona :

« Mon cher député... »

MM. de Sableuse et Cousinet étaient élus. Les autres candidats de la liste des Bons Français obtenaient un chiffre de voix considérable mais succombaient, victimes du quorum, du quotient, d'une arithémique compliquée mêlée à l'art d'accommoder les restes.

La foule s'était amassée devant le transparent lumineux du *Salut national*. En voyant apparaître les portraits des vainqueurs, elle poussa des cris enthousiastes ; elle siffla aussi.

Les bureaux du journal étaient envahis par une cohue délirante. La comtesse de Rochefeu, la baronne de la Brette et jusqu'à la chanoinesse de la Minotière étaient venues prendre part à la joie générale et le fait est qu'elles étaient gaies comme des petites folles.

Emoustillées par le champagne, leurs boucles courtes éparpillées au vent de la victoire, elles criaient :

« Vive l'ordre ! Vive la famille ! Vive la liberté ! »

La chanoinesse alla même jusqu'à proposer :

« La concierge a un phono... Si on dansait ! »

Et Mme Cousinet, ravie, glissait dans l'oreille du baron Kepler :

« Croyez-vous que je les ai dessalées, ces provinciales ? »

De la rue montaient des clameurs bruyantes. Plumoiseau conseilla à M. Cousinet :

« Il faut « leur » dire quelques mots... »

Le nouveau député venait de boire plusieurs coupes d'extra-dry : il sentait jaillir en lui comme un torrent d'éloquence. Parler au peuple ? Mais sans doute...

Et il se précipita sur le balcon.

« Citoyens, s'écria-t-il, j'ai compté sur vous et je n'ai pas eu tort. Vous pouvez compter sur moi et vous aurez raison !... L'heure était venue de faire triompher les idées qui nous sont chères, ces idées qui... que... »

L'air vif avait saisi l'orateur et le vin pétillant, soudain, faisait des siennes dans cette cervelle troublée.

« Citoyens... Merci !... Tous pour un, un pour tous... politique de liberté dans l'ordre et d'ordre dans la liberté...

— Vive Cousinet !

— A bas Cousinet !

— Je... Je... Fils de mes œuvres... Prêt à tout pour la bonne cause... la vôtre... la mienne... rassurer les fortunes... protéger le travail... Heu ! Heu ! »

Plumoiseau souffla :

« Parlez de l'arrêt des express à Merville... de l'allégement fiscal...

— Les express, citoyens... Vous aurez des rapides !

— A la gare, Cousinet !

— Les impôts, citoyens... N'en faut plus !

— Vive Cousinet ! »

Il y eut aussi quelques cris : « Vive le vicomte ! » et « A bas l'aristo ! », mais Pierre de Sableuse, très content d'ailleurs d'être élu — ça lui faisait une situation —, s'était éclipsé.

Lisette de Lizac et le baron Kepler ne s'étaient pas précipités, comme tout le monde, aux fenêtres ou sur le balcon. S'étant réfugiés dans le cabinet de Plumoiseau, ils avaient bien oublié la victoire des idées saines, des bons principes. Et comme le nouveau député, luttant vainement contre les vapeurs du champagne, bafouillait de plus en plus, sa femme se pencha soudain vers le secrétaire général de la Ligue des bons Français et lui tendit ses lèvres peintes.

. . . . . .

L'abbé Pellegrin avait passé la soirée chez lui, en compagnie de son ami le docteur Profilex.

Vers minuit, comme le vieux médecin allait

se retirer, on sonna à la grille du presbytère. Valérie, qui était allée ouvrir, reparut bientôt en disant avec mauvaise humeur :

« C'est un cycliste qui revient de Merville... Paraît que le Cousinet est élu. C'est du propre ! »

Les deux hommes se regardèrent et sourirent en haussant les épaules.

« Parbleu ! fit le docteur Profilex. Vous êtes content, curé ?

— Moi ? Je m'en fous ! » répondit l'abbé d'une voix douce.

Il accompagna le docteur jusqu'à la grille du jardin.

Poilu gambadait autour des deux amis en poussant des aboiements joyeux. La porte ayant été ouverte, le chien s'élança dans la rue noire et vide et se mit à bondir en tous sens avec l'allégresse d'un animal libéré.

« Toujours jeune, ce brave Poilu ! dit le médecin. Quel âge a-t-il ?

— Dans les dix ans... Il devait en avoir au moins deux quand j'ai fait sa connaissance, là-bas, au front. Pauvre vieux ! Je l'ai trouvé dans une tranchée, blessé à l'épaule par un éclat d'obus. Le médecin-chef du régiment l'a soigné dans la cagna du colon... Puis on me l'a confié pour la recherche des blessés. Ah ! il en a découvert plus d'un... Il était connu dans toute

la division et le général lui-même lui a serré la patte, après une revue. »

Soudain, des bruits de trompes, de klaxons se firent entendre au loin, sur la route de Merville : c'était un véritable charivari sans doute fait pour réveiller le village.

« Les voilà, je parie, dit le docteur... Ah ! ils n'ont pas la victoire discrète ! »

L'aveuglante lumière des phares trouait la nuit et trois autos arrivaient à toute vitesse.

« Ici, Poilu ! » cria l'abbé.

Les limousines très éclairées passèrent devant les deux amis qui purent apercevoir des hommes et des femmes entassés et gesticulant avec une gaieté folle. Ils reconnurent, dans la première voiture, M. Cousinet qui, penché par la portière, poussait des cris en agitant son chapeau et, dans la dernière, il leur sembla bien apercevoir Mme Cousinet qui, à demi renversée sur la banquette, avait passé son bras nu autour du cou de son voisin.

« On rigole ! fit le curé.

— Grande et belle journée pour les honnêtes gens ! railla le docteur.

— Poilu ! Veux-tu venir, Poilu ?... »

Mais le chien n'obéissait pas. Dans la nuit qui, après le passage des autos aux phares éblouissants, paraissait plus compacte, la silhouette de l'animal restait invisible.

« Allons, Poilu ! » insista l'abbé qui se mit à siffler avec un commencement d'impatience.

Puis, suivi du médecin, il s'avança dans la rue déserte.

« C'est bizarre, fit-il, je ne l'entends plus... Se serait-il éloigné ? »

Le docteur Profilex le saisit par le bras et lui dit d'une voix troublée :

« Ecoutez... »

Une sorte de plainte, de râle plutôt s'élevait dans le silence.

« Un blessé ! fit l'ancien brancardier... Je connais ça ! Mais... Oh ! mon Dieu... Si c'était... ? Poilu ! Poilu ! »

Faisant quelques pas, il heurta du pied un corps étendu et frémissant. Il se pencha, tendit les mains, toucha ce corps dont il distinguait à peine la forme. Mais déjà il savait... C'était bien Poilu qui gisait là, sur la route, et gémissait...

« Ecrasé ! s'écria le curé de Sableuse... Ils ont écrasé Poilu ! »

Et prenant son fidèle ami dans ses bras, il s'écria :

« Ah ! les salauds !

— Vite, portez-le chez vous, dit le docteur... Nous allons l'examiner à la lumière. Peut-être n'est-il blessé que légèrement. »

L'abbé Pellegrin sentit, tout en marchant,

que le pauvre animal était à peu près inerte... Dans le vestibule de la cure, sous la lampe que Valérie, éperdue, venait d'apporter, Poilu apparut sanglant, les yeux déjà embués par la mort prochaine. Reconnaissant son maître, il remua faiblement la queue et s'efforça, dans un effort suprême, de lui lécher la main.

Le docteur le palpa et dit :

« Rien à faire... Il a le ventre broyé. »

Le chien voulut se dresser, il poussa une sorte d'aboiement lugubre et s'affaissa : il était mort.

« Poilu ! s'écria l'abbé Pellegrin... Ben quoi, mon vieux Poilu ?... »

Et voyant que tout était fini, il s'agenouilla comme au chevet d'un être humain et d'une voix entrecoupée de sanglots, se lamenta :

« Mon clebs ! mon copain ! mon vieux frère ! »

Le lendemain, vers le soir, les anciens soldats de Sableuse étaient réunis dans le jardin du presbytère ; il y avait parmi eux des médaillés militaires, des décorés de la croix de guerre, et plusieurs étaient mutilés.

Ils formaient le cercle autour d'un trou creusé dans un terre-plein gazonné, auprès d'un vieil arbre dont les dernières feuilles étaient arrachées par le vent d'automne.

Une bruine froide commençait à tomber du ciel bas et sombre.

La porte de la cure s'ouvrit.

Le curé de Sableuse parut, suivi du docteur Profilex. Ils portaient une manière de caisse de bois peint sur laquelle un pinceau maladroit avait tracé, en lettres noires, ce nom : POILU. Lentement, solennellement, ils s'avancèrent jusqu'au milieu du cercle formé par les spectateurs de cette scène étrange et, avec des gestes précautionneux, ils déposèrent le cercueil à côté de la fosse béante. Tous ceux qui étaient là connaissaient Poilu et l'aimaient : ils savaient que ce chien avait été, comme eux, là-bas, qu'il avait couru leurs dangers, qu'il avait été blessé... C'était un camarade, et bien qu'il n'y eût là que des paysans, d'ordinaire assez rudes dans leurs rapports avec les animaux, des yeux parurent humides, des lèvres tremblèrent et toutes les têtes se découvrirent.

L'abbé Pellegrin, très pâle, restait immobile, tandis que le docteur Profilex reculait de quelques pas... Seul devant le petit cercueil, le prêtre avait joint les mains.

Priait-il ?

« Prie-t-on pour l'âme des chiens ? »

D'ailleurs, ont-ils une âme ?

Le curé de Sableuse devait répondre à ces questions avec toute la candeur d'un autre saint François d'Assise.

Dans le silence qui était tombé, il parla

d'une voix que l'émotion rendait sourde et saccadée, mais il n'avait pas l'éloquence fleurie de celui qui prêcha devant une assemblée d'oiseaux aux ailes palpitantes.

« Avais-tu une âme, pauvre clebs ? fit-il en se penchant vers celui qui avait été son ami... Moi, je suis certain que tu en avais une et il y a des êtres humains dont je n'en dirais pas autant. Je ne prie pas pour elle, non parce que je crois que ce serait sacrilège, mais parce que je suis certain que ce serait une prière inutile ; les âmes des bêtes n'ont rien à se faire pardonner : elles sont pures, elles sont innocentes comme celles des gosses. Inutile de raser le Bon Dieu pour qu'il t'admette dans son paradis... Bien sûr que tu y as été reçu par saint Pierre, même si tu as levé la patte sur les portes d'or et de diamant de l'hosto céleste. Et tu as été tout de suite casé dans une de ces niches bien chaudes, garnies de coussins de velours, où les bons cabots, en attendant leur patron, mangent des pâtées préparées par les anges ! Sois tranquille, mon vieux, si je reçois aussi ma feuille de route pour le ciel — on ne sait jamais ! — j'irai te réclamer tout de suite. En arrivant, je crierai : « Poilu ! » et ayant reconnu ma voix, tu te précipiteras au-devant de moi, en aboyant joyeusement comme tu faisais de ton vivant. Si je dois tirer un cer-

tain temps au purgatoire, tu prendras patience... Et peut-être voudras-tu venir me rejoindre, dis, vieux ? Pas plus dans l'autre monde que dans celui-ci, les chiens ne jugent ceux qu'ils aiment... Ça ne m'étonnerait pas d'apprendre qu'il y a même des cabots en enfer. Oh ! pas un seul n'a jamais mérité d'être envoyé au feu, au feu éternel. Mais il y en a qui ont demandé à aller consoler leurs maîtres au séjour des réprouvés. Et ça doit leur faire du bien, aux pauvres damnés sans espoir, quand ils sentent tout à coup que leurs mains léchées par les flammes le sont aussi par leur chien fidèle...

« Prier pour toi, bon Poilu ? Non, pas la peine... L'âme du plus admirable saint paraîtrait horriblement souillée s'il était permis de la comparer à celle d'un simple cabot, même très crotté...

« Toi, Poilu, tu as été quelque chose comme un saint parmi les clebs et tu aurais même, là-haut, une auréole sur la tête, que je trouverais ça très bien. Car tu n'as pas eu seulement les vertus naturelles de ton espèce : tu n'as pas été simplement bon, honnête et rigolo, quand il y avait des soldats ou des petits enfants à amuser... Tu n'as pas fait le beau dans les salons : non, tu l'as été, et pas pour un morceau de sucre, sur le champ de bataille. Tu as

cherché, sous les obus, sous les rafales des mitrailleuses, les blessés qui attendaient du secours et ton sang de chien s'est mêlé au sang des hommes... Le tien et le leur sont du même rouge et je trouve qu'il y a des moments où ils se valent.

« Tu as bien porté le nom que nous t'avions donné... Vraiment, tu avais une bonne gueule de poilu et pour mériter tout à fait ton nom, tu as été victime d'un de ces mufles qui ont fait leur pelote pendant la guerre. Les poilus qui vont à pattes ne sont pas tous écrasés comme toi par les profiteurs qui se baladent en auto, mais c'est un fait qu'ils sont tout au moins bousculés, roulés, jetés au ruisseau : la grosse limousine de la société nouvelle passe en vitesse au milieu de la foule des bons bougres qui continuent à être dans la biffe. C'est toujours les mêmes qui trinquent en temps de paix comme en temps de guerre. On leur passe dessus... Place au gros monsieur qui rentre à son château, qui va à sa banque, qui se précipite à la Chambre !... Gare-toi, la piétaille !

« Toi, mon pauvre vieux, tu t'es laissé surprendre, comme beaucoup d'autres... Et maintenant, te voilà dans la boîte à dominos. Tu vas être enterré dans ce jardin que tu remplissais de tes cris et même que tu saccageais parfois en bondissant comme un fou. Oh ! ce

n'est pas toi qui les as le plus piétinés, les bégonias ! Nous ne t'entendrons plus bavarder à ta manière avec tes copains qui, de loin, te répondaient dans le grand silence du soir. Tu devais leur raconter tes campagnes, comme un ancien à la manche chevronnée. Mais c'est pas sûr que tu les intéressais, ces cabots restés à la niche tandis que toi tu pataugeais, là-bas, dans la gadouille. Les histoires de la guerre, ça n'intéresse plus les hommes : y a des chances pour que ça n'intéresse pas non plus les clebs. Des fois, les autres se taisaient, alors tu aboyais tout seul, dans le crépuscule... C'est ce que font un tas d'autres poilus que personne n'écoute : les chiens de garde, ça gueule comme ça ou ça grogne, seulement on sait bien que ça n'a pas d'importance et que le moment vient toujours où, découragés, ils la ferment...

« Maintenant, c'est fini, mon bon Poilu... Mais je crois fermement qu'on se retrouvera dans le céleste cantonnement, celui où on est au repos pour de bon et où les gens et les bêtes qui se sont aimés sur la terre se retrouvent pour mener la bonne vie, la vie pépère, la vie de ceux qui n'ont plus à s'en faire une miette, car ils sont assis, pour l'éternité, à la cantine du bon Dieu !

« Au revoir, Poilu ! »

Le curé de Sableuse prit dans ses mains

jointes un peu de terre humide et noire et la jeta sur le cercueil qui venait d'être déposé dans la fosse... Le docteur Profilex l'imita, puis, l'un après l'autre, tous les anciens soldats en firent autant, en silence, gravement, tandis que s'épaississaient les ombres de la nuit.

Ce soir-là, un domestique de M. Cousinet apporta à la cure ce billet :

« J'apprends l'accident dont votre chien à été la victime. Désolé ! Je voudrais vous indemniser... Que puis-je vous offrir ? Mais peut-être préférez-vous que je vous envoie un autre chien qui remplacerait celui qui s'est si malencontreusement jeté sous les roues de ma voiture. Je mets à votre disposition un animal de race, un véritable berger allemand dont vous serez certainement satisfait. Vous savez que c'est un chien très à la mode.

« Un mot et c'est fait.

« Bien à vous.

« Gustave COUSINET,
Député. »

« On attend la réponse », fit Valérie.

Le prêtre déchira la lettre et prononça :

« Dites qu'il n'y en a pas. »

XIII

LE COUPABLE

« M. LE CURÉ de Sableuse est là, annonça l'abbé Lanthier avec un sourire entendu...

— Qu'il entre ! dit Mgr Sibuë en ajustant ses lunettes d'acier sur son nez mince et long. Je resterai seul avec lui. »

Le coadjuteur avait son visage dur, fermé, des plus mauvais jours. Et quand l'abbé Pellegrin entra, il lui lança un regard fulgurant. Il le laissa s'agenouiller et une longue minute s'était écoulée lorsqu'il lui dit d'une voix sèche : « Relevez-vous », sans lui avoir permis de baiser l'améthyste de sa bague pastorale.

« Vous m'avez convoqué, Monseigneur ? fit le curé après s'être redressé.

— Oui... Et, cette fois, vous devinez sans doute de quoi il s'agit ?

— Pas du tout, Monseigneur.

— Vous n'imaginez pas que c'est pour recevoir mes félicitations ? »

L'abbé Pellegrin resta silencieux et impassible.

« Eh bien, monsieur, j'ai à vous dire ceci : vous êtes devenu la honte, le scandale de l'archidiocèse.

— Qu'est-ce que j'ai fait ?

— Vous le demandez ?

— Je jure à Votre Grandeur... »

Mgr Sibuë leva les bras au ciel :

« Vous avez perdu tout sens moral ! C'est abominable ! Il me faut donc vous rappeler vos fautes, sans même espérer que vous manifesterez le moindre repentir : vous êtes plongé dans le péché, vous vous y vautrez. »

Un flux de sang monta au visage du prêtre qui fut pris d'un tremblement nerveux. Mais le prélat ne parut pas s'en apercevoir et il reprit :

« Vous êtes un déserteur !

— Moi ? Oh !... »

Le curé passa la main sur son front couvert de sueur et des larmes jaillirent de ses yeux.

« Un déserteur, je l'ai dit et je le répète... Vous avez même déserté en plein combat et

ce n'est vraiment pas votre faute si, malgré tout, nous avons remporté la victoire. Enfin, voyons, vous avais-je donné l'ordre de soutenir énergiquement la candidature de M. Cousinet, un excellent homme, un Français modèle, un chrétien prêt à se sacrifier pour défendre la bonne cause ? Vous aviez le devoir de l'aider, de mettre à son service cette influence que vous avez acquise sur une partie de la population et cela par des allures, par un langage que je n'approuve d'ailleurs pas. C'eût été, précisément, une façon de vous réhabiliter : la fin aurait justifié les moyens. Certes, nous avons triomphé quand même. Dieu a béni nos efforts et désigné M. Cousinet, ainsi que M. le vicomte de Sableuse, pour lutter au Parlement contre le désordre et l'impiété. Mais vous, monsieur, vous avez à me rendre compte de votre trahison... Enfin, dites quelque chose, justifiez-vous, si vous le pouvez ! »

L'abbé prononça lentement :

« Ma conscience... J'ai obéi à ma conscience ! »

Le coadjuteur se pencha vers le prêtre et lui lança d'une voix sifflante :

« Votre conscience !... Je n'aime pas ce mot-là. C'est un mot dont abusent les indisciplinés.

— Cependant...

— Je vous défends de parler de votre conscience en ce moment, devant moi ! »

Comme l'abbé baissait la tête, le prélat continua :

« J'ai d'autres fautes graves à vous reprocher. Vous êtes allé à Paris il y a quelques semaines ?

— Oui, Monseigneur, j'avais été chargé par M. Cousinet de...

— Il ne s'agit pas de l'objet de la mission que vous avez remplie mais de la conduite que vous avez eue à Paris.

— Je n'ai rien fait de mal, rien du tout !

— Je suis renseigné... Vous êtes descendu dans un hôtel de la place Saint-Sulpice, l'hôtel du Grand-Fénelon, tenu par Mlle Badinois. Vous voyez, je précise... Et vous avez tenu dans cette respectable maison des propos qui ont scandalisé les dignes ecclésiastiques qui la fréquentent.

— Moi ? Non mais...

— Vous avez demandé un jour à Mlle Badinois l'adresse du Casino de Paris.

— Bien sûr, puisque...

— Vous avouez être allé dans cet antre diabolique, réceptacle de toutes les abominations ?

— C'est-à-dire que...

— Et vous étiez revêtu de votre soutane ?

— Oui, mais...

— Je connais d'ailleurs d'autres épisodes de

votre voyage, car une honorable personne que vos allures intriguaient vous a suivi et m'a renseigné comme c'était son devoir. Elle vous a vu pénétrer dans un établissement qui porte cette enseigne significative : « Abbaye de Thélème. » C'est un endroit fréquenté par les filles perdues et les malheureux qui partagent leurs tristes passions !

— Monseigneur, c'est pas possible !... C'est une auberge très convenable. J'ai été reçu avec beaucoup d'égards et conduit dans une petite salle où j'ai mangé tout seul et très bien pour pas cher.

— Quelle audace ! Et votre longue conversation, à l'église Notre-Dame de Lorette, avec une créature qui, habilement questionnée après votre départ, a fini par reconnaître qu'elle était danseuse. Vous, un prêtre, dans le temple même du Seigneur, vous avez osé... Honte ! Honte !

— Permettez...

— Une danseuse !

— C'est vrai, même que je lui ai promis d'intercéder auprès de saint Joseph pour qu'il la fasse passer dans le premier quadrille de l'Opéra ! »

Mgr Sibuë s'effondra, les bras levés, dans son fauteuil, en s'exclamant :

« C'est inouï ! C'est inouï ! »

Il se redressa aussitôt et continua :

« Vous avez fait pis encore !... A Sableuse même, vous vous êtes livré à une manifestation indécente sur laquelle un témoin m'a fourni des détails incroyables. »

Comme le curé écarquillait les yeux, de l'air d'un homme qui ne devine pas, Sa Grandeur repartit de plus belle :

« Voyons, auriez-vous déjà oublié l'enterrement de votre chien, cette cérémonie sacrilège à laquelle vous avez osé donner le caractère d'obsèques presque religieuses ? Vous avez prononcé des paroles impies. Une bête n'est rien, puisque ce n'est qu'une brute sans âme ! »

Cette fois, l'abbé Pellegrin ne put se contenir. Il répliqua, indigné :

« Ah ! non, faut pas parler ainsi de mon clebs !

— Comment ? Que dites-vous ?

— Je dis qu'il faut respecter la mémoire de Poilu !... Tout ce que vous voudrez, mais pas ça ! Poilu était mon ami et je l'ai enterré honorablement, comme il le méritait. Nous foutons bien souvent des *Requiems*, des oraisons, des fleurs et des couronnes à des macchabées qui ne méritent même pas les simples égards que j'ai eus pour la dépouille de mon pauvre cabot ! »

Le coadjuteur ne prit plus la peine de lever

les bras au ciel ou de paraître scandalisé. C'est d'une voix douce, avec calme, en manipulant la belle croix d'or et d'émail qui pendait sur sa poitrine, qu'il prononça :

« Je prévoyais que rien ne pourrait vous amener à reconnaître vos fautes. Vous gardez votre superbe, vous persévérez dans le mal. C'en est assez... Mon devoir est cruel, mais je le remplirai. Je décide donc que vous cesserez, dès à présent, de desservir l'église paroissiale de Sableuse. Et je vous ordonne de vous rendre à Ligneul-les-Pins, dans notre maison de retraite où son directeur, M. l'abbé Perdrix, qui a de l'autorité, saura, je l'espère, vous guider sur le chemin du repentir. »

L'abbé Pellegrin avait pâli. Il protesta :

« Je n'ai rien fait qui mérite pareil traitement.

— Allez, monsieur, et obéissez !

— Je sais bien pourquoi, au fond, on me balance.

— Parce que vous êtes un mauvais prêtre !

— Non, Monseigneur, parce que je ne suis pas un bon gendarme. »

Et sans souci de ce que le prélat, penché sur son bureau, le bras tendu, l'index pointé, lui lançait d'une voix furieuse, il sortit.

« Y a pas, se dit le curé de Sableuse, faut que je parle au grand patron. Je demande le rapport du cardinal : c'est un saint homme qui a tou-

jours été bon pour moi... Quand il m'aura entendu, il me donnera raison ! »

Dans le couloir, il se heurta à l'abbé Lanthier qui se promenait de long en large, prêt sans doute à intervenir en cas de besoin et qui lui demanda :

« C'est fini ?

— Pensez-vous ! Je veux voir Son Eminence !

— Voir Son Eminence ? N'y comptez pas.

— Je vous dis que je veux voir le cardinal et je le verrai !

— Le cardinal ne peut pas vous recevoir.

— Quand il saura que je demande une audience, il me l'accordera et tout de suite.

— Non.

— Pourquoi ?

— Parce que c'est impossible !

— Allons donc ! Je sais où le trouver : je connais la boîte ! »

L'abbé Pellegrin s'élança, bouscula l'abbé Lanthier et le vieux valet de chambre qui voulaient l'empêcher de passer, puis, d'un geste brusque, ouvrant une double porte ornée de boiseries dorées, pénétra dans le cabinet du cardinal Arnauld de Blandignière.

Le vieillard, vêtu de rouge, était assis dans un fauteuil, devant la cheminée où brûlaient d'énormes bûches : il regarda le prêtre qui s'était jeté à ses pieds, mais son visage dia-

phane resta impassible, ses yeux ne reflétèrent aucune impression.

« Eminence, s'écria le prêtre d'un ton pathétique, je viens vous demander protection et justice, comme un fils pourrait les demander à son père.

— Mon fils !... mon fils ! murmura le cardinal d'une voix lointaine.

— Votre Eminence me connaît... Elle sait que je suis digne de sa confiance, que j'ai toujours rempli mes devoirs sacerdotaux, que je suis un bon prêtre ! »

Le cardinal n'avait pas l'air de comprendre. De ses mains tremblantes, décharnées, il caressait ses genoux d'un geste circulaire, automatique et son regard vague, se détournant du prêtre, se fixait maintenant sur les flammes dansantes du foyer.

L'abbé Pellegrin parlait avec une émotion profonde : il se défendait contre les calomnies, il protestait contre les mensonges et il attendait une parole encourageante, rassurante, du vieillard. Celui-ci souriait, sans répondre... Tout à coup, se penchant vers les bûches flamboyantes, il prononça, plaintivement :

« J'ai froid... Vous ne trouvez pas qu'il fait froid ici ?

— Eminence, reprenait le curé de Sableuse, je n'ai plus d'espoir qu'en votre sereine impar-

tialité... Je suis certain que le cardinal Arnauld de Blandignière ne me laissera pas tomber.

— Le cardinal ?... Ah ! il est bien vieux, le cardinal, bien vieux... Et il a bien froid !

— Eminence, secourez-moi ! » implora le prêtre.

A ces mots, le vieillard se retourna vers son visiteur, le contempla et une lueur fugace passa dans ses yeux.

« Ah ! oui, fit-il, oui, je crois bien vous reconnaître... Mais je ne puis plus rien pour vous... plus rien... Vous savez, je vais mourir... Je suis déjà comme mort... Je ne compte plus... Je ne puis plus rien, que ceci... »

Et d'une main qui obéissait mal à sa volonté défaillante, il bénit le prêtre agenouillé.

Celui-ci comprit que la grande intelligence du célèbre orateur s'était évanouie, que ce prince de l'Eglise n'était plus guère qu'une manière d'effigie recouverte de pourpre et qu'il ne fallait attendre de cette ruine humaine aucun appui, aucun secours. Le cardinal Arnauld de Blandignière, membre de l'Académie française, auteur de l'*Histoire des Gaules chrétiennes*, semblait avoir déjà oublié la présence de celui qui était encore à ses pieds et, bientôt, il s'endormit.

Le curé de Sableuse se releva et murmura : « Pas la peine ! »

Accablé, il se retira. De secours, il n'en avait à attendre de personne. Il était vaincu, brisé...

Et comme il retraversait l'antichambre, il entrevit M. Cousinet, important, et l'ex-Lisette de Lizac, empanachée, qui, introduits respectueusement par le vieux valet de chambre, pénétraient dans le cabinet de Mgr Sibuë.

L'ex-curé de Sableuse eut même le temps de voir l'évêque de Césarée qui, les deux mains tendues, s'avançait vers le couple en disant :

« Mon cher député... Bien chère madame Cousinet ! »

TABLE

I. — Noir, violet, rouge 19
II. — Une carte de visite 38
III. — M. et Mme Cousinet 55
IV. — Une voix dans la cathédrale .. 80
V. — Le tacot et la torpédo 99
VI. — Un homme du passé 117
VII. — Il faut qu'une porte... 142
VIII. — La Religion, la Famille, la Propriété 165
IX. — Histoire de la Pucelle 191
X. — Pour la cause 224
XI. — Les deux purs 273
XII. — Poilu 288
XIII. — Le coupable 307

IMPRIMÉ EN FRANCE PAR BRODARD ET TAUPIN
6, place d'Alleray - Paris.
Usine de La Flèche, le 25-05-1972.
1437-5 - Dépôt légal n° 1548, 2e trimestre 1972.
LE LIVRE DE POCHE - 22, avenue Pierre 1er de Serbie - Paris.
30 - 21 - 3339 - 01

30/3339/

Faucheux art graphique / Photo Richard Lemaire